nuë. Il aura ſeulement lieu de s'étonner qu'on ait été ſi long-tems ſans la découvrir, le Monde étant plein de Pilotes ſi habiles, & de Voiageurs ſi curieux, & il jugera avec aſſez de fondement que ceux qui ont entrepris de faire cette découverte ont peri dans le voiage, ou ont été tuez par les Habitans de ce Païs, aprés y avoir penetré, comme l'auroit été Sadeur lui-même, ſans les prodiges de bravoure & de courage qu'il fit paroître aux yeux des Auſtraliens, en com-

battant contre des Animaux d'une grandeur & d'une force monſtrueuſe, ce qui charma tellement ces Peuples naturellement fort braves, qu'ils lui accorderent le privilege de demeurer avec eux, contre les Loix les plus ſolemnelles de leur Pais.

La Naiſſance de Sadeur, ſon éducation, ſes malheurs, & ſes naufrages paroîtront à tout le monde, comme les effets d'une deſtinée qui ſembloit ne l'avoir fait naître que pour le conduire dans cette Terre

173181

inconnuë, dont nous n'avons eû aucune Relation veritable avant lui.

Il eſt vrai que *Magellan* s'eſt attribué l'honneur d'avoir découvert ce Païs l'an 1520. ſous le nom de *Terra del fuego*, Terre de feu; Mais les Hollandois nous ont montré trés-clairement qu'il n'avoit vû que certaines Iſles qui dépendent plûtôt de l'Amerique, que de la Terre Auſtrale.

Marc Paul Venitien a joüi auſſi aſſez long-tems de la gloire de cette découverte, lorſqu'aiant été

jetté par la Tempête beaucoup au delà de l'Iſle de *Iava*, ſurnommée la Grande; il découvrit le Roiaume de *Maletur*, la Province de *Bœach*, l'Iſle de *Petan*, & un autre Iſle, qu'il nomma Petite *Iava*; mais les Hollandois qui ſont établis en la Grande *Iava*, & qui en font tout le Commerce, aſſurent par toutes leurs Relations, que tous les Païs que ce Pilote a vûs, ne ſont autre choſe qu'un amas de pluſieurs Iſles, qui ne tiennent par aucun endroit au Continent de la

Terre Auſtrale ; & cela eſt d'autant plus vrai-ſemblable que *Fernandes Galego* aiant parcouru toute cette vaſte Mer, depuis le Détroit de Magellan juſques aux Moluques, rapporte qu'il eſt rempli d'une ſi prodigieuſe quantité d'Iſles, qu'il y en a compté plus de mille.

Il eſt encore vrai qu'en comparant la Deſcription que nous a fait de la Terre Auſtrale *Fernandes de Quir*, Portugais, avec celle qu'on va lire, on eſt obligé d'avoüer qu'il faut qu'il en ait

découvert quelque choſe: Car nous liſons en ſa huitiéme Requeſte au Roi d'Eſpagne, que dans les découvertes qu'il fit l'an 1610. de la Terre Auſtrale, il trouva un Païs beaucoup plus fertile & plus peuplé que tous ceux de l'Europe; que les Habitans y étoient plus gros & plus grands que les Européens; qu'ils vivoient bien plus longtemps qu'eux: Et Loüis *Païs de Torrès*, qui étoit Amiral de la Flote de Fernandes, confirma au Conſeil d'Eſpagne la verité de

LES AVANTURES
DE
JACQUES SADEUR
DANS LA DECOUVERTE
ET LE VOIAGE
DE LA
TERRE AUSTRALE.

CONTENANT

Les Coûtumes & les Mœurs des Auſtraliens, leur Religion, leurs Exercices, leurs Etudes, leurs Guerres; les Animaux particuliers à ce Païs, & toutes les Raretez curieuſes qui s'y trouvent.

A PARIS,
Chez CLAUDE BARBIN, au Palais, ſur le ſecond Perron de la Sainte Chapelle.

M. DC. XCII.
Avec Privilege du Roy.

TH.R.
848
F658

TREASURE ROOM

PREFACE.

QUOI-QUE les avantures ſurprenantes de Sadeur, & la découverte du Païs dont on va lire les particularitez ſoient quelque choſe de fort extraordinaire; le Lecteur n'aura pas beaucoup de peine à y ajoûter foi, quand il ſçaura que depuis deux cens ans on parle d'une Terre Auſtrale incon-

173181

la varieté prodigieuſe des évenemens dont elle a été remplie, j'ai crû que j'en devois faire un recueil & en marquer toutes les particularitez les plus conſiderables ; car encore que je n'aye aucun moien de les envoier en mon païs, & que je ne voie aucune apparence d'y retourner, je crois neanmoins ne pouvoir mieux faire que de les reduire par écrit, afin de les repaſſer plus ſouvent par ma memoire pour ma ſatisfaction particuliere.

J'ai reçû un memoire d'un Pere Jeſuite de Liſbonne en Portugal, lors que j'étois à Villafranca, qui contient ma naiſſance & les avantures de mes premieres années comme je vais les décrire.

Mon pere s'appelloit Jacques Sadeur & ma mere Guillemette Itin ; l'un & l'autre étoient de Châtillon ſur Bar du reſſort de Rethel en Champagne Province de France. Mon pere ſçavoit pluſieurs ſecrets dans les Mathematiques, deſquels il eſtoit plus redevable à la bonté de ſon genie, qu'aux preceptes d'aucun maître. Il excelloit particulierement aux inventions pour faciliter le tranſport des gros fardeaux. Monſieur de Vaure qui avoit alors quelque intendance ſur la Marine, l'aiant connu, l'attira à Bordeaux & de Bordeaux aux Indes Occidentales, avec des promeſſes dont il ne s'acquita envers lui qu'autant qu'il le crut neceſſaire à ſon ſervice. Ma mere qui

l'avoit ſuivi le preſſa de retourner aprés neuf ou dix mois de ſejour au Port Royal, & s'étant embarquez le 25. Avril 1603. elle me mit au monde quinze jours aprés ſon embarquement. Monſieur de Sarre qui étoit Capitaine du vaiſſeau, voulut être mon parrain; j'ai donc été conçû dans l'Amerique & je ſuis né ſur l'Ocean, preſage trop aſſuré des malheurs dont je devois être agité pendant toute ma vie.

Le voiage fut heureux dans toutes les routes qu'on eſtime dangereuſes, juſqu'aux côtes d'Aquitaine où une tempête imprévûë ſecoüa ſi furieuſement le vaiſſeau, qu'elle le jetta contre les côtes d'Eſpagne & le fit échoüer proche le Cap

de Finiſtere en la Province de Galice, avec la perte de mon pere & de ma mere ; le même memoire porte que ma mere voiant que ce navire faiſoit eau de toutes parts, me leva de mon berceau, & m'embraſſant avec une extréme tendreſſe, dit en repandant une grande abondance de larmes : *Ah ! mon cher enfant, t'ai je fait ſur les eaux pour te voir auſſi tôt englouti ? Au moins aurai-je la conſolation de perir avec toi.* A peine avoit-elle achevé cette plainte, qu'un flot plus impétueux que les autres enfonçant le vaiſſeau la jetta aſſez loin de mon pere. Ce fut en cette extremité qu'un chacun connut qu'on n'eſtime rien de plus cher que la conſervation de ſa vie ; il n'y

eut que mes parrains qui me preferans à leurs propres perſonnes, s'expoſerent au danger évident de perir pour tâcher de me conſerver. L'amour de ma mere fit qu'elle ne me quitta point, & que m'élevant ſans ceſſe de ſes bras ſur les eaux, elle en fut enfin ſuffoquée ; le courage que mon pere fit paroître en cette occaſion fut aſſez particulier, puis que s'oubliant ſoi-même, au lieu de ſe porter vers le bord comme les autres, il vint à nous à la merci des ondes, & embraſſant ma mere qui me ſoulevoit encore, il nous tira juſqu'au rivage, & nous mit ſur le ſable ; mais ſoit qu'il eût épuiſé entierement ſes forces en cette occaſion, ſoit qu'il crût que nous fuſſions ſans

vie, il retomba évanoüi en me tenant entre ſes bras: bien que tous les particuliers fuſſent alors fort embarraſſez, il n'y en eut pas un qui ne conſiderât ce ſpectacle & qui n'en fût étonné; pluſieurs même coururent pour nous ſoulager, comme l'on reconnut que j'avois encore du mouvement, on m'arracha des bras de mon pere, & on m'étendit auprés d'un feu que les habitans allumerent par compaſſion: on ne trouva aucune marque de vie en ma mere; & aiant été expoſée quelque tems au feu, on fut perſuadé qu'elle n'avoit plus beſoin que de ſepulture.

Ceux qui avoient plus particulierement connu mon pere, déploroient ſon ſort avec des

nom d'un Homme à qui on eſt ſi redevable, eſt demeuré juſqu'à preſent inconnu, auſſi-bien que le détail de ſes découvertes; Mais cette ſurpriſe ceſſera ſans doute lors qu'on ſçaura que les Memoires ſur leſquels cette Relation a été compoſée, ont toûjours été enfermez dans le Cabinet d'un Grand Miniſtre, d'où on ne les a pû avoir qu'aprés ſa mort.

TABLE
DES CHAPITRES.

CHAPITRE I.
De la naiſſance de Sadeur, & de ſon éducation. Pag. 1.

CHAPITRE II.
Du Voiage de Sadeur au Roiaume de Congo. 28

CHAPITRE III.
Des accidens qui conduiſirent

Sadeur en la Terre Auſtrale. 55

CHAPITRE IV.

Deſcription de la Terre Auſtrale.

Carte Geographique de ladite Terre. 81

CHAPITRE V.

De la conſtitution des Auſtraliens, & de leurs Coûtumes. 113

CHAPITRE VI.

De la Religion des Auſtraliens. 159

CHAPITRE VII.

Du ſentiment des Auſtraliens touchant cette vie. 175

CHAPITRE VIII.

Des Exercices des Auſtraliens. 203

CHAPITRE IX.

De la Langue Auſtralienne, & des Etudes des Auſtraliens. 216

CHAPITRE X.

Des Animaux de la Terre Auſtrale. 231

CHAPITRE XI.

Des Raretez utiles à l'Europe qui ſe trouvent dans la Terre Auſtrale. 244

CHAPITRE XII.

Des Guerres ordinaires des Auſtraliens. 258

CHAPITRE XIII.

Du retour de Sadeur juſques à l'Iſle de Madagaſcar. 299

CHAPITRE XIV.

Du ſéjour de Sadeur en l'Iſle de Madagaſcar. 330

VOIAGE

VOIAGE DE LA TERRE AUSTRALE.

CHAPITRE PREMIER.

De la naiſſance de Sadeur & de ſon éducation.

COMME il m'eſt impoſſible de faire reflexion ſur toutes les avantures de ma vie, ſans admirer

la Relation de Quir, ajoûtant que l'air étoit ſi ſain en ce Païs, & ſi conforme au temperament de l'homme, qu'on y dormoit également au Soleil & à la Lune, ſur la Terre, non-ſeulement ſans aucune incommodité, mais encore avec plaiſir; que les fruits y étoient ſi excellens qu'on n'y recherchoit point d'autre nourriture, qu'on y buvoit d'une liqueur plus agreable que le vin; qu'on n'y connoiſſoit point l'uſage des habits, & que les Sciences naturelles y é-

toient fort cultivées. Mais avec tout cela, il faut demeurer d'accord qu'ils n'avoient qu'une connoiſſance fort ſuperficielle de ce Païs; & que ce qu'ils en ont dit ne pouvoit ſervir qu'à exciter la curioſité qu'on avoit déja de le connoître, bien loin de pouvoir la ſatisfaire.

C'eſt donc à Sadeur, dont on va lire la Relation, à qui on aura toute l'obligation de la découverte de cette Terre. Et je ne doute point que bien des Gens ne ſoient ſurpris de ce que le

cident prirent la fuite, & les Portugais envoierent deux chaloupes pour tâcher de sauver ceux qui periſſoient ; mais quelque diligence qu'ils purent faire, ils ne ſauverent qu'un valet qui ſçavoit mieux nager que les autres ; or comme je flotois ſur les eaux à la faveur de la paille du berceau où j'étois, il arriva auſſi que je fus recueilli. Je fremis d'écrire ce qu'on ne ſçauroit lire ſans me conſiderer comme une eſpece de vipere qui ſemblois ne vivre que pour cauſer la mort à ceux qui travailloient davantage à me conſerver la vie ; les Portugais craignans un juſte reproche de leur crime, ſe mirent promtement en pleine mer : & trouvant

trouvant que j'avois encore de la vie, ils eurent pitié de moi, & me confierent aux ſoins d'une matrone Portugaiſe qui ſe trouva dans ce vaiſſeau. Elle témoigna beaucoup de deſir de me ſervir, juſqu'à ce qu'elle eut reconnu que j'étois des deux ſexes, je veux dire hermaphrodite : car depuis cette connoiſſance, cette femme conçût tant d'averſion pour moi, qu'à peine pouvoit-elle me regarder : & comme ma fiévre s'augmentoit, ma mort étoit inévitable ſans les ſoins particuliers du valet de Monſieur de Sarre ; on pourroit croire que Dieu ne l'avoit conſervé que pour me ſoulager ſi j'avois été en quelque façon utile à ſon ſervice. Etant

arrivé à Leiria il me conduiſoit de porte en porte, & me recommandoit avec autant de tendreſſe que ſi j'euſſe été ſon enfant. Les Portugais bienaiſes de s'être déchargez de nous pour pluſieurs raiſons, partirent à l'inſçû de cet homme, qui étant averti qu'il trouveroit plus d'aſſiſtance au grand Hôpital de Liſbonne que dans Leiria, ſe reſolut de m'y porter. Il fut reçû avec d'autant plus d'humanité, qu'on le reconnut François; mais à peine fut-il arrivé, qu'il ſe ſentit ſaiſi d'une fiévre mortelle qui l'emporta au ſeptiéme jour, qu'il mourut entre les bras d'un Jeſuite auquel il communiqua toutes les particularitez que je viens de rap-

porter, & que j'ai appriſes par le moyen d'un memoire que ce même Jeſuite me donna quinze ans aprés, comme j'ai dit ci-deſſus. Le pauvre mourant au lieu de regretter ſon malheur, & de me déteſter moi qui en étois la cauſe, ne ceſſoit de me recommander à ceux qui l'aſſiſtoient avec plus d'empreſſement que ſi je lui euſſe appartenu. J'ai ſçû que les Peres Jeſuites avertis de tous les maux dont j'avois été la cauſe juſques là, firent une déliberation fort ſerieuſe ſur ce que je devois être, & que le reſultat fut, qu'il faloit avoir un ſoin particulier de connoître mes inclinations, afin de regler ſur cela mon ſexe. A peine eus-je

atteint l'âge de cinq ans, qu'ils en connurent assez pour juger que je devois être élevé parmi les hommes. Ils virent que j'avois du penchant à la devotion, & jugerent que si mon esprit étoit cultivé, il ne promettoit rien de mediocre. Ils me presenterent à la Comtesse de Villafranca en ma huitiéme année, aprés avoir fait le recit de mes tristes avantures. Cette Dame qu'on pouvoit avec justice comparer aux plus illustres de toutes celles qui l'ont precedée, me reçût avec tant de tendresse, qu'elle voulut qu'on me traitât, & qu'on m'enseignât comme le Comte son fils âgé lors de neuf ans. Bien que je portasse les couleurs, je n'avois autre obliga-

tion que celle de luy tenir compagnie en ſes Etudes : & j'appris avec lui les langues Latine, Grecque, Françoiſe, Italienne & les principes de l'Afriquaine, la Geometrie, la Geographie, la Philoſophie & l'Hiſtoire d'Eſpagne, avec la Chronologie. La Comteſſe qui me témoignoit les mêmes affections que ſi j'avois été de ſes proches, apprenant que je ſervois beaucoup au progrez du Comte, voulut que je quittaſſe les couleurs entrant en Philoſophie : & l'aiant achevée, on trouva bon de diſpoſer le Comte à des Theſes publiques dans l'Univerſité de Conimbre, où je fus obligé de haranguer & de faire l'ouverture de la diſpute. Plus de quinze

j'avois eſſuié dans un naufrage preſque conſommé : Mais helas, je ne faiſois encore que commencer une tragedie qui dure déja depuis cinquante-cinq ans avec tant & de ſi étranges cataſtrophes qu'on ne pourroit jamais ſe les figurer dans toute leur étenduë, quand je les pourrois moi-même toutes raconter. La chaleur du feu me donna aſſez de force pour me plaindre & pleurer d'un ton qui fit connoître que j'étois hors de danger.

Un habitant du Païs ſçavoit ſuffiſamment du François pour entendre ce qui ſe paſſoit ; & le ſouvenir qu'il avoit d'un fils unique qui lui étoit mort depuis peu à qui je reſſemblois, le porta à me demander : on

repreſenta à Monſieur de Sarre que cette occaſion étoit tres-favorable pour moi, & qu'il ne la pouvoit refuſer ſans s'embaraſſer & me mettre en un danger évident. Il m'accorda donc plûtôt par la neceſſité qui le contraignoit que par aucune autre conſideration. Cet homme me prit d'abord en la place de ſon fils, & ſa femme aiant oüi le recit de ce qui s'étoit paſſé, m'embraſſa & me reçût avec beaucoup de careſſes. Monſieur de Sarre & quelques uns des plus qualifiez du vaiſſeau connoiſſans qu'ils étoient proche de Saint Jacques, prirent la reſolution d'aller viſiter l'Egliſe qui eſt conſacrée à Dieu ſous le nom de ce Saint, & ils trouverent

par bonheur des Marchands de connoiſſance qui les équiperent & qui leur donnerent le moyen de retourner honnêtement à Oleron. Monſieur de Sarre ne tarda gueres aprés ſon arrivée à faire le détail de ſes avantures, & à décrire le naufrage dont il avoit échapé; mais ſa femme fut quelque-tems ſans y faire réflexion, parce que la joie de revoir ſon mari delivré des dangers d'un ſi long & d'un ſi facheux voiage, l'occupoit toute entiere dans ces premiers momens de ſon retour. Quelque-tems aprés, elle pria ſon mari de lui repeter l'hiſtoire de ſon naufrage, & elle ne pouvoit ceſſer d'admirer l'amour conjugal & paternel de mes pa-

rens qui les avoit reduits à une mort volontaire. Au lieu de concevoir de l'indignation pour moi, elle me prit en telle affection, ſur tout aprés avoir appris que ſon mari étoit mon parrain, qu'elle le preſſoit continuellement de trouver le moien de me ravoir. Il s'embarqua donc vingt-deux mois aprés ſon retour, & il vint en quinze jours à Camarinas, où il me trouva en tres-bonne diſpoſition, âgé environ de trente mois, cheri également du pere & de la mere que je croiois mes parens. Sitôt qu'il leur eut declaré les raiſons de ſa venuë, & le deſſein qu'il avoit de leur paier ma penſion à proportion du tems qu'ils m'avoient gardé, ces bonnes

gens s'offenſerent fort & ſe determinerent à ne ſe pas déſaïſir de moi. Monſieur de Sarre alleguoit ſon droit de parain, & l'Eſpagnol inſiſtoit ſur la donation & ſur la poſſeſſion. La cauſe fut agitée devant les Juges de Camarinas : qui l'aiant décidée en faveur de mes nourriciers, Monſieur de Sarre ſe reſolut de peur d'avoir fait un voiage à ſa confuſion, de m'enlever & de fuïr à la faveur du vent qui étoit alors favorable : il entra bruſquement avec un valet dans la maiſon où j'étois ; & ne voiant qu'une ſervante qui me tenoit, il m'arracha de ſes bras, & gagna la barque qui étoit diſpoſée à faire voile.

La crainte que j'eus & les

cris que je pouſſai, me firent tomber dans une eſpece de pamoiſon, dont je ne fus pas plûtôt revenu, qu'on me trouva dans une fort groſſe fiévre. Mon nourricier averti & juſtement irrité de cet attentat, courut avec quelques uns de ſes gens au port, où voiant que nous étions hors d'attaque, ils firent une décharge qui donna occaſion à un vaiſſeau Portugais qui alloit au Sud, de décharger une volée de canon avec tant de malheur pour nous, qu'un boulet fracaſſa la planche de fleur d'eau de nôtre vaiſſeau, & le coula à fonds, non ſans quelque regret de cauſer la mort à des perſonnes qu'ils ne connoiſſoient pas. Ceux de la rade voians cet ac-

cris qui tiroient des larmes des habitans du païs. *O homme d'éternelle memoire*, diſoient les uns ! *ô cœur trop genereux, faut-il que tu meures pour avoir voulu ſauver la vie à ta famille ! Ah*, diſoient les autres, *a-t-on jamais veu une telle tragedie, une mere s'expoſe pour ſon enfant, un pere s'expoſe pour la mere, & tant de genereux efforts ſe terminent à la mort des uns & des autres.*

Je ne ſçai ſi tant de cris rendirent quelque ſentiment à ce bon homme : mais on apperçût qu'il ouvroit doucement les yeux, & on entendit qu'il dit d'une voix foible & languiſſante ; *Où eſt-tu, chere amie* ! Ce diſcours qui n'étoit pas attendu ſurprit l'aſſemblée,

& comme on ne luy répondit pas aſſez promtement, il ajoûta, *mourons donc tous trois enſemble.* Ce ſont les dernieres paroles qu'il prononça, aprés quoi il ferma les yeux & mourut. On dit qu'il s'étoit ſignalé en pluſieurs occaſions dans ce voiage, mais il attira l'admiration de tout le monde dans cette extremité. Tous ceux qui le virent expirer ne pouvoient me regarder ſans être touché de compaſſion : *Pauvre rejetton*, diſoient-ils, *que peux tu devenir, peux tu avoir quelque bonheur en ce monde, étant la cauſe funeſte de la mort de ceux qui t'ont donné la vie?* Quelques-uns croioient que je ne pourrois pas luy ſurvivre de beaucoup aprés les violens efforts que

la porte de la chambre du Capitaine qui se souleva, & commença à flotter : comme je perissois je m'y attachai plûtôt par un effort & un instinct naturel que par aucun effet de raisonnement & de conduite ; je ne puis dire le temps que je restai de la sorte, parce que j'étois troublé, & sans aucun jugement, je dirai seulement que je fus apperçû à la faveur de la Lune, d'un Vaisseau qui voguoit vers le Sud, & qui détacha une Chaloupe pour reconnoître ce que je pouvois être : Quand on eut vû que j'étois un homme qui perissoit, on me tira, & on me porta au Vaisseau ; à peine fus-je rentré en moi-même, qu'on me prit pour un Portugais, & on ne tarda pas à con-

noître qu'on m'avoit veu à Liſbonne, & que j'étois au ſervice de la Maiſon de Villa-Franca; le Capitaine du Vaiſſeau ordonna qu'on eut un ſoin particulier de ma perſonne, parce qu'il avoit beaucoup d'obligation à cette illuſtre Maiſon; je ne fus pas long-temps ſans recouvrer une pleine ſanté, & auſſi-toſt je conjurai la Compagnie de ſe décharger de moi à quelque prix que ce fût; je fis le recit de toutes les diſgraces qui m'étoient arrivées ſur les eaux, & je n'obmis rien de ce qui pouvoit faire comprendre que cét Element m'étoit extrêmement fatal; mais plus je trouvois de raiſons pour les y obliger, plus je me rendois ridicule auprés d'eux; je

crûs donc que je ne devois pas insister davantage, & qu'il valoit mieux que je m'abandonnasse au cours de ma destinée. Le Capitaine me dit que le respect & la reconnoissance qu'il avoit pour la Maison où il m'avoit toûjours vû, l'obligeoient à me garder jusques à ce qu'il pût me rendre à la Comtesse, ajoûtant qu'il estimoit cette rencontre plus heureuse que toutes les autres fortunes qu'il pouvoit faire dans son voiage.

J'apris à même-temps que les Vaisseaux sur lesquels nous étions, appartenoient à des Marchands Portugais qui alloient aux Indes Orientales. Il arriva que peu de temps aprés le premier Secretaire du Vaisseau tomba fort malade; c'est pour-

quoi on me pria d'exercer ſa Charge.

Le vent nous fut ſi favorable, que chacun diſoit hautement que c'étoit moi qui portois bonheur au Vaiſſeau. Nous arrivâmes pleins de vie & de ſanté à la Ligne le quinziéme Juillet, & le premier Septembre au Roiaume de Congo, où nous moüillâmes l'ancre le ſix à Maninga. Nous n'avions aucun autre malade que nôtre Secretaire dont l'indiſpoſition s'augmentant de jour en jour, le Medecin jugea qu'il falloit lui donner quelque repos ſur terre. Tous les Capitaines & les Pilotes jugerent à même-temps qu'il ne falloit pas s'expoſer à doubler le Cap de Bonne-Eſperance pendant les approches de

l'Equinoxe : Ce qui fit qu'on reſolut de demeurer en ce Port juſques au mois de Decembre, tant pour rétablir nôtre malade, que pour éviter le danger. Nous rencontrâmes trois Portugais à Maninga qui entendoient la Langue du Païs, & qui nous racontoient tant de raretez de ce Roiaume, que nous ne pouvions aſſez les admirer : c'étoit, à les entendre, un vrai Paradis Terreſtre, rempli de tout ce que l'homme ſçauroit jamais deſirer pour la ſanté, pour les commoditez, & pour les plaiſirs de la vie, ſans aucune neceſſité de cultiver la terre ; en quoy elle eſt bien differente de la nôtre, qui eſt ſouvent ingrate, aprés mille travaux, & toûjours expoſée

aux rigueurs des mauvaiſes ſaiſons.

L'inclination naturelle que j'ai toûjours euë de connoître les merveilles de la nature, faiſoit que je recevois un plaiſir tres-ſenſible à les écoûter, & que je m'écartois quelquefois de nos Marchands pour aller reconnoître dans le Païs la verité des choſes qu'on nous en contoit. Voici un abregé de ce que j'y remarquai.

Ce Païs n'eſt pas habité à moitié prés comme le Portugal, & je ne ſçai ſi cela ne vient point du peu d'inclination, & de la difficulté qu'on y a d'engendrer. Les hommes y ſont entierement nuds, ſi ce n'eſt depuis quelques années qu'il s'en trouve quelques-uns qui

me traita de foible & d'effeminé. Le Comte avec qui j'étois familier comme avec un frere, me dit un jour : *Sadeur, nous voulez-vous quitter? vous n'êtes plus vous-méme, qu'eſt-ce qui vous tourmente? je crois que vous roulez quelque deſſein particulier dans vôtre eſprit ; la crainte de paroître en public n'eſt pas capable de vous agiter d'une telle force que vous en perdiez le ſens commun. Monſieur,* lui dis-je : *Si Dieu me fait la grace de retourner, j'aurai ſujet d'avoüer la foibleſſe de mon eſprit ; mais accordez-moi la faveur de ſuſpendre vôtre jugement juſqu'au retour.* Cette réponſe donna tant de ſurpriſe au jeune Seigneur, qu'il proteſta ou qu'il ne me quitteroit point, ou que

que je ne ferois pas le voiage. *Pour le voiage*, répondis-je, *comme il s'agit de vôtre honneur, je le ferai ou je mourai en chemin; pour vous accompagner ſur l'eau, s'il n'étoit queſtion que de ma vie je l'abandonnerois avec plaiſir, mais de ſouffrir que la vôtre ſoit expoſée, je ſerois homme à me porter à quelque extremité violente plûtôt que de vous obéir*: ce diſcours joint à l'affection qu'il avoit pour moi, fit qu'il ne dît plus rien, & nous partîmes le jour ſuivant. Il faut ſe ſouvenir que Philippes II. Roi de Caſtille aiant pris poſſeſſion du Roiaume de Portugal l'an mil cinq cens quatre-vingts-un, éleva pluſieurs Familles pour ſoûtenir cette illuſtre Conquête avec plus de facilité; l'une

de celles qu'il rendit plus puiſſante fut la Seigneurie de Villa-Franca, non ſans la jalouſie de pluſieurs qui s'eſtimoient autant & plus qu'elle. Comme il eſt plus facile de conquerir des Terres que des Cœurs, pluſieurs Portugais demeurerent ſi attachez à la famille de Braganze qu'ils ne cherchoient que le moien de ſecoüer le joug des Caſtillans, & de couronner le Duc de cette Maiſon: bienque le Païs fût entierement ſoûmis à l'obeïſſance des Rois d'Eſpagne, les Revoltes ſecrettes des Particuliers eſtoient fort frequentes, & la Mer n'eſtoit pas ſans Ecumeurs qui faiſoient voir en toutes les rencontres qu'ils avoient de l'averſion pour la domination Eſpagnole, & qu'ils

ne pouvoient ſupporter les Creatures du Roy d'Eſpagne. On ſçeut l'embarquement du Comte qui fut le quinziéme May de l'année mil ſix cens vingt-trois, & deux Vaiſſeaux Partiſans de Bragance ſe reſolurent de l'enlever : ils attaquerent à cet effet deux Voiles qui l'eſcortoient vers les Côtes de Ternais, mais elles ſoûtinrent leur choc avec tant de vigueur, que l'attaque ne fut qu'à leur confuſion, & à la gloire du Comte ; je ſuivois de loin avec le train qui alloit par terre, & je n'apperçeus aucune choſe de ce qui s'étoit paſſé juſques à ce que les Ennemis nous diſtinguants par les couleurs éclatantes du Comte mirent à terre une trentaine de Mouſquetai-

res qui firent leur décharge d'une embuſcade, & tuerent un Page, deux Valets, & le cheval ſur lequel j'étois monté.

Le reſte étant incapable de ſe défendre, prit la fuite au grand galop, & je me trouvay ſeul abandonné à la diſcretion de ces Pirates, qui m'ayant emmené dans leurs Vaiſſeaux, gagnerent la pleine Mer.

CHAPITRE II.

Du Voiage de Sadeur au Roiaume de Congo.

IL eſt bien vrai de dire que l'homme propoſe, & que Dieu diſpoſe. Je croiois qu'al-

lant par Terre j'éviterois les dangers de la Mer, & la Mer s'il faut ainſi dire, me vint trouver ſur la Terre, & me réduiſit à tous les malheurs que je m'éforçois de fuïr. Les Pirates ne furent pas long-temps en pleine Mer qu'elle s'enfla terriblement, & devint ſi orageuſe que les maîtres Pilottes deſeſpererent de pouvoir échaper : le mas de nôtre Vaiſſeau ſe briſa, le Gouvernail ſe fendit, & le Navire faiſoit eau de toutes parts ; nous demeurâmes vingt-quatre heures à la merci des vagues, tirans jour & nuit à ſix grandes pompes, juſques à ce qu'étant accablez du travail l'eau gagna enfin le deſſus, & coula le Navire à fonds. Je me trouvai par hazard tout contre

jours avant nôtre départ, j'eus l'eſprit tellement agité que je deſſeichois viſiblement ; tantôt le ſang me glaçoit, comme ſi j'euſſe été à la veille de ſouffrir le dernier ſupplice, & le cœur me palpitoit, comme ſi j'euſſe été ſur le point d'être precipité ; tantôt l'on me voioit pâlir, & incontinent aprés rougir. Ce qui m'étoit le plus fâcheux dans cette ſuite d'accidens, c'eſt que tout le monde croioit qu'ils n'étoient cauſez que par la crainte que j'avois de paroître en public. Je ne dis rien des ſonges, des ſpectres & de mille choſes ſemblables qui me menaçoient ſans ceſſe d'une extréme deſolation. Sitôt que j'eus appris que le Comte étoit

reſolu d'aller par mer, tout ce qu'on m'avoit dit des malheurs qui étoient arrivez ſur l'eau à ma conſideration, me frappa l'eſprit d'une maniere ſi vive, que je croiois qu'il n'y avoit aucun milieu entre m'embarquer & perir. Je fis donc en ſorte qu'on m'accordât que je ferois le voiage par terre avec une partie de ſon train; mais que les précautions ſervent de peu pour combattre nôtre deſtinée: ce que je cherchois avec plus d'empreſſement pour éviter le mal dont j'étois menacé, fut juſtement ce qui me le rendit inévitable. Je faiſois tant d'adieux quelques jours avant mon départ, qu'on m'eſtimoit ridicule: & la Comteſſe me voiant pleurer à ſes pieds,

batteaux, & qu'ils viennent aux pieds des Mattelots pour les careſſer à la façon des chiens, c'eſt ce que je vis de mes yeux, & je voulus mal à un Rameur qui en aſſomma un à mes pieds, les naturels du Pays les appellent Cadzeich, & leur chair reſſemble à nos Loutres d'Eſpagne.

Les autres poiſſons que j'admirai ſont volans, & nous pourrions les appeller des paons marins, mais beaucoup plus beaux, & d'une couleur plus éclatante que les terreſtres; c'eſt rarement qu'ils nagent au fonds de l'eau, on les voit preſque toûjours à fleurs, leur plumes paroiſſent veritablement comme les écailles de poiſſons, mais avec une diverſité de verd, de

bleu, de jaune, & de rouge tacheté, qui ravit les yeux de ceux qui les conſiderent; ceux que je vis hors de l'eau me paroiſſoient comme de grandes aigles avec deux aîles, chacune de cinq ou ſix pieds; on auroit crû qu'ils affectoient de ſe faire voir & admirer, tantôt ils caracolloient à l'entour du batteau, tantôt ils ſe repoſoient vis-à-vis de ceux qui les regardoient, ſe tournant & retournant de toutes les façons, avec des queuës qui ébloüiſſoient nos yeux. Les rivages étoient pleins de pluſieurs ſortes d'animaux, mais les plus communs & les plus charmans reſſembloient à nos moutons de Leiria, excepté que nous en voyions preſque de toutes les couleurs, je veux dire

d'un rouge, d'un verd, d'un jaune, & d'un bleu ſi éclatant que nôtre pourpre & nôtre ſoie la mieux preparée n'en approche pas; je m'informai pourquoi on ne faiſoit aucune emplette de tant de ſi brillantes raretez, & on me dit que ces couleurs naturelles ſe diſſipoient avec la vie de ces animaux.

Etant arrivez au Lac nous emploiâmes dix jours à le parcourir, & connûmes que ſa longueur étoit environ de ſoixante lieuës, & ſa largeur de quarante; nous vîmes la ſortie du Niger qui eſt belle, aſſez ſpacieuſe, & aſſez profonde pour porter un Vaiſſeau; mais elle ſe perd bien-tôt dans les montagnes de Benin; nous nous arrêtâmes ſur le Nil, qui ne cede

rien au Niger en ſon commencement : & s'il continuë avec la gravité dont il ſort, & avance environ trois lieuës ; il n'y a aucune difficulté à deſcendre dans la mer Mediterranée, & ainſi la communication des deux Mers eſt tres-commode par cet endroit.

Je m'informai avec beaucoup de ſoin où étoient les Crocodilles que les Hiſtoriens mettent en grande quantité en ces quartiers ; mais on ne put pas même deviner ce que je voulois dire, ce qui me fit croire que ce ne ſont que des contes faits à plaiſir : s'il eſt vrai de dire qu'il eſt permis à ceux qui ont fait de longs voiages d'en faire accroire aux autres qui ne connoiſſent que le lieu de leur naiſ-

ſance ; il eſt encore plus vrai d'aſſurer qu'ils ſe prevalent tant de cette licence qu'ils n'affectent preſque que des fictions. La raiſon eſt qu'il arrive ſouvent qu'on fait de tres-grands chemins ſans voir autre choſe que quelques Ports, où on ne repoſe qu'un moment, & où les fâcheuſes incommoditez qu'on y ſouffre donnent tant d'ennuis & de laſſitude qu'on ne penſe qu'à prendre quelque ſoulagement : Cependant comme on eſt perſuadé qu'il faut dire quelque nouveauté quand on vient de loin ; plus les eſprits ſont ſubtils, plus ils en inventent, & comme il n'eſt perſonne qui puiſſe leur contredire, on reçoit avec plaiſir, & on debite avec empreſſement leurs inventions.

inventions, comme des veritez.

Nous paſſâmes enſuite dans une petite Iſle qui eſt au milieu du Lac, qui appartient au Roi de Jaſſaller, qui ſe dit auſſi Roi du Lac: les Naturels du Païs la nomment Zaſla, & le Roi y tient une Forteresſe qu'on eſtime beaucoup en ce Païs, bien-qu'à la verité ce ſoit tres-peu de choſe en comparaiſon de nos Forts de l'Europe. Nous fûmes enchantez dés que nous eûmes mis pied à terre dans la plaine, & on n'y ſçauroit rien deſirer pour le plaiſir general de tous les ſens, ſi ce n'eſt que l'odeur des herbes aromatiques y fût un peu moins forte; les fruits y ſont ſi beaux, ſi délicats, & en ſi grande quantité, que la beau-

ne ſçait pas même ſe ſervir de lit, & à la réſerve de quelques matelats pour les moins robuſtes, il n'eſt perſonne qui ne dorme ſur la platte terre; toutes ces conſiderations me faiſoient concevoir un Peuple qui n'étant point obligé de travailler, vit avec quelque juſtice dans une oiſiveté qui le rend peſant, negligeant, endormi, dédaigneux, ſans exercice, & ſans action.

Nôtre Capitaine m'accorda, & à trois de nôtre Compagnie de monter par le Zaïr juſques au Lac du même nom; nous eûmes toute le plaiſir & toute la ſatisfaction poſſible dans ce voiage. Voici une partie des remarques les plus conſiderables que je fis alors, autant que

ma memoire peut me les fournir. Nous arrivâmes en vingt-quatre jours à l'embouchure du Lac, nous le parcourûmes en dix, & nous nous rendîmes à la Flotte en vingt. Le Fleuve Zaïr n'eſt pas rapide, & comme nous avions quatre bons Rameurs, nous pouvions faire ſans peine quinze & dix-huit lieuës par jour; il eſt conſtant cependant que nous n'en fiſmes jamais plus de huit en allant, d'où il eſt aiſé de voir combien ſe trompent les Geographes qui mettent le Lac Zaïr à trois cens lieuës de la Mer. Ce qui nous obligeoit à de ſi petites journées étoit la quantité des curioſitez qui ſe preſentoient ſans ceſſe à nos yeux, en fruits, fleurs, poiſſons & animaux pri-

vez ; nous ne pouvions preſque remarquer un endroit dans de vaſtes prairies de ſoixante & de quatre-vingts lieuës de longueur, qui ne fût enrichi d'une tapiſſerie merveilleuſe de fleurs qui paſſeroient pour rares dans les plus beaux parterres de l'Europe : je ne pouvois voir fouler aux pieds tant de miracles de la nature ſans indignation ; mais la grande quantité étoit cauſe qu'on n'en faiſoit pas plus d'eſtime que de nos marguerites champêtres : à peine y a-t-il un arbre qui ne porte quelques fruits precieux, & incomparablement meilleurs que tous ceux que nous connoiſſions, & la nature les a tellement accommodez à la portée des Habitans, qu'on les peut cueillir ſans incommodité

commodité & ſans danger ; nous ne vivions d'aucune autre nourriture que de celle-là, & nous ne deſirions rien davantage : nôtre maître Pilote Sebaſtiano Delês, homme d'une grande experience, voiant que nous nous étonnions de ce que on alloit juſques aux Indes pour en tranſporter des délicateſſes & des curioſitez qui n'approchoient pas de celles que nous experimentions en ce Païs, nous dit qu'il étoit de ces fruits comme des viandes bien cuittes & bien aſſaiſonnées, qui ne peuvent ſe conſerver quatre jours avec leur goût ordinaire ; cela m'obligea d'en faire l'experience, & je vis qu'en effet on ne les pouvoit garder long-temps ſans corruption : il eſt vrai qu'en

les mangeant on connoît qu'ils ſont parfaitement cuits, nourriſſans, & conformes à l'eſtomach ; bien éloignez en cela des nôtres qui nuiſent toûjours plus qu'ils ne profitent, & qui cauſent au moins autant d'amertume au cœur, que de douceur à la bouche.

C'eſt ce qui fait qu'ils peuvent ſe conſerver à cauſe de leur crudité qui combat la chaleur naturelle, au lieu que ceux de Manicongo étant parfaitement cuits ſe corrompent en peu de temps ; auſſi la nature y a-t-elle pourvû de telle ſorte qu'il en meurit tous les jours ſuffiſamment, & les arbres y ſont toûjours chargez de fleurs, de boutons, & de fruits, dont les uns ſont verds, les autres

ſont meuriſſans, & les autres propres à manger.

Entre la grande quantité de poiſſons que j'ai remarqué dans le Zair, j'en vis de deux ſortes qui me ſurprirent, je pourrois nommer les uns amphibies, puis qu'ils approchent en quelque choſe de nos gros chiens barbets, & que ſortant aſſez facilement de l'eau, ils ſautent preſque comme les renards; avec cette difference que leurs pates ſont larges comme les pieds de nos canards, & celles de devant ſont deux ou trois fois plus courtes que celles de derriere: ils ont tant d'inclination pour l'homme qu'ils le cherchent, & s'offrent à lui comme autant de victimes, il arrive même quelquefois qu'ils ſautent dans les

commencent, à l'imitation des Européens, à couvrir ce qu'on appelle honteux. Il eſt conſtant que l'abondance de leur contrée les rend negligens, pareſſeux, ſimples & ſtupides : aprés les avoir quelque temps conſiderez, je fus forcé de reconnoître, que l'homme naturellement devenoit pareſſeux quand il ne manquoit de rien, que l'oiſiveté le rendoit ſemblable aux bêtes, qu'il falloit neceſſairement qu'il fuſt exercé, qu'il pretendît & qu'il aſpirât à quelque choſe, & qu'auſſit-tôt qu'il ne demandoit plus rien, il devenoit comme inſenſible & ſans action : la terre de ces quartiers, ſur tout entre les rivieres du Zaïr & de Cariza produit des fruits en abon-

dance, ſans qu'on ſe mette en peine de la labourer, & ces fruits ſont ſi délicats & ſi nourriſſans qu'ils raſſaſient pleinement ceux qui en mangent: l'eau même de certaines fontaines a je ne ſçai quoi de délicieux & de ſucculent qui ſatisfait en la beuvant; nous y fiſmes un ſejour aſſez conſiderable, mais ſans aucune dépenſe, tant parce que le Peuple mépriſe le gain, que parce que la Campagne nous fourniſſoit en abondance tout ce que nous ſouhaittions; les maiſons ſont ſi peu neceſſaires en ce Païs qu'on n'y entre preſque point, & comme les nuits ont toute la douceur qu'on peut deſirer, on ſe porte mieux de coucher dehors, que d'être renfermé: on

capable d'aucune autre penſée que de celle de me ſauver, je flotai durant pluſieurs heures à la faveur de mon appui avec une agitation & un boulleverſement auquel je ne ſçaurois penſer ſans frémir. Tantôt l'impetuoſité des ondes m'enfonçoit, tantôt la peſanteur des flots me renverſoit; je reſiſtai neanmoins aſſez long-temps à ces violentes agitations, juſques à ce qu'aiant enfin perdu & la connoiſſance & le ſentiment, je ne ſçai bonnement ni ce que je devins, ni par quel moien je fus preſervé de la mort: il me ſouvient ſeulement que revenant à moi, j'ouvris les yeux, & trouvai la Mer calmée; j'appèrçûs une Iſle fort proche, & je ſentis mes mains ſi collées à mon ais

qu'à peine je les pûs détacher, & les doigts m'en ſont reſtez courbez, ſans que j'aie pû jamais les redreſſer par aucun moien : la vûë de cette Iſle m'encouragea beaucoup, & enfin étant venu à bord, je me traînai ſous un arbre ſans penſer à aucune autre choſe, ſinon que je ne pouvois plus vivre que pour languir, & être plus long-temps à mourir. Je trouvai ſous cet arbre deux fruits de la groſſeur, & preſque de la couleur de nos Grenades, avec cette difference que le gouſt m'en parut plus délicat, plus ſubſtanciel, & plus nouriſſant ; aiant mangé le premier, mon cœur ſe fortifia & ſe réjoüit, & aiant encore mangé le ſecond je me trouvai pleinement raſſaſié ;

mais comme j'étois tellement briſé que j'avois une peine extrême à me ſoutenir, je m'étendis, & je m'endormis d'un ſi profond ſommeil que je fus au moins vingt quatre heures ſans me réveiller : aprés ce ſommeil je me trouvai tout à fait délaſſé, je vis que mes habits étoient ſecs, & le beau Soleil qui luiſoit m'anima d'un certain courage qui me rempliſſoit d'eſperance. Je rencontrai deux autres fruits que je mangeai, & m'étant appliqué à chercher l'élevation du Soleil, je jugeai que je pouvois être au trente-troiſiéme degré de Latitude Auſtrale ; mais je ne pûs rien connoître de la Longitude. Aiant encore pris quelque repos je me reſolus d'avancer dans cette Iſle

pour découvrir s'il n'y avoit point d'Habitans : J'y vis effectivement quelque apparence de chemins ; mais ils conduisoient dans des brouſſailles fort épaiſſes, & on n'y pouvoit paſſer ſans ſe baiſſer, ce qui me donnoit d'étranges penſées : aiant rencontré un arbre plus haut que les autres, je crûs qu'en y montant je pourrois appercevoir quelque choſe ; mais comme je montois, j'entendis un grand bruit, & je vis à même temps deux prodigieuſes bêtes volantes qui vinrent ſur cet arbre, & qui m'obligerent de deſcendre beaucoup plus vîte que je n'étois monté. Qu'on ne s'étonne point du nom de Bête que je donne ici à des oiſeaux ; leur groſſeur étoit ſi dé-

mesurée, que j'en fus effraié, & je parle comme je pensois alors : Je me jettai donc à terre avec une extrême vîtesse, & je n'y fus pas long-temps sans entendre des cris si effroiables que je pensois à tous momens que j'allois être devoré. Enfin je rentrai en moi-même, & faisant reflexion sur la misere où je me voiois réduit, je conclus qu'il valoit mieux perir bientôt que de chercher à languir davantage ; aprés tout disois-je c'est une necessité que je perisse d'une façon ou d'une autre, & je ne puis éviter un danger que pour retomber dans un plus grand.

Je me levai donc entierement resolu à la mort, & me ressouvenant que mon Pere &

ma Mere avoient expiré ſur le bord de la Mer, je m'avançai vers le rivage, où j'avois laiſſé ma planche. A peine eus-je quitté ma place, que je fus ſuivi d'un ſi grand nombre d'animaux qu'il me fut impoſſible de les diſtinguer; j'avois cependant le jugement auſſi entier qu'on peut l'avoir en pareille occaſion: il me ſemble que je vis certaines eſpeces de chevaux; mais avec des têtes pointuës, & des pattes qui finiſſoient en griffes; je ne puis dire ſi c'étoit ces bêtes qui étoient venuës fondre ſur l'arbre où j'étois, je crois cependant qu'elles avoient des plumes & des aîles; je vis certaines eſpeces de gros chiens, & pluſieurs autres ſortes d'animaux qui n'ont rien de ſembla-

autres croyoient que cette délicieuſe boiſſon que nous avions priſe en avoit eté la cauſe. De cette Iſle nous voulûmes aller voir la ſource de la Riviere de Cuama, que nous trouvâmes étroite, & incapable de porter aucun batteau; peu de temps aprés nous découvrîmes les ſources du Lac, & nous comptâmes plus de deux cens ruiſſeaux qui tombent des Montagnes qui ſont vis-à-vis le Midy, & que les Eſpagnols ont appellées Montagnes de la Lune, parce que Vaſco de Gama qui doubla le premier le Cap de Bonne-Eſperance l'an mil quatre cens nonante ſept pour découvrir les Iſles Orientales, voyant que la Lune qui étoit du côté de ces Montagnes, paroiſſoit comme

ſi elle en eût touché les pointes, leur donna ce nom, les Naturels du Païs les nomment Montagnes d'Ors, c'eſt-à-dire d'eau, à cauſe de l'abondance des eaux qui en découlent continuellement. Ceux qui confondent le Lac Zembre avec le Zaïr parlent ſur des rapports fort defectueux ; on nous aſſeura qu'il étoit de l'autre côté de ces Montagnes éloigné de plus de cinquante lieuës du Zair.

La plus-part des Hiſtoriens placent quantité de monſtres en ces Quartiers ; mais c'eſt ſans autre fondement que le recit de ceux qui les ont inventez, toutes nos recherches ne ſervirent qu'à trouver l'origine d'une Nation voiſine, que les Européens appellent Caffres, & les Natu-

rels du Pays Tordi; Nous apprîmes donc qu'un homme du Pays aiant élevé une petite Tigresse, devint si familier avec cette bête qu'il l'aima charnellement, & commit un crime infame avec elle, dont il vint un animal demi-homme & demi bête, Monstre qui a donné l'origine à ces Sauvages qu'on ne peut humaniser. Une preuve tres-vraisemblable de cette Histoire, c'est que leur tête & leurs pieds ont de grands rapports avec ceux des Tigres, & leurs corps même sont en quelques endroits marquetez de tâches, pareilles à celles de ces animaux.

Nous retournâmes par la Riviere de Cariza, & nous demeurâmes vingt jours sur la route

avec ces mêmes divertissemens que nous avions reçûs sur le Fleuve Zair, excepté que tout ce que nous voyions en revenant nous étant devenu commun excitoit moins nos admirations qu'au commencement.

CHAPITRE III.

Des accidens qui conduisirent Sadeur en la Terre Australe.

AUssi-tôt que nous fûmes de retour on fit voile avec un vent & une Mer autant favorable que nous les pouvions souhaiter, nous arrivâmes

en huit jours au Cap de Bonne-Eſperance, où nous ne voulûmes pas ſejourner, de peur de perdre l'occaſion du bon tems, qui eſt fort rare en cet endroit, nous étions parvenus à la vûë du Port Dananbolo de l'Iſle Madagaſcar, lorſqu'une Bonnace entiere nous arrêta plus de quarante-ſix heures en la même place, aprés cette Bonnace un vent d'Eſt agita ſi fort la Mer, & nous pouſſa avec tant d'impetuoſité qu'il rompit nos cordages, & nous jetta plus de mille lieuës du côté de l'Oüeſt, pluſieurs virent quelques Iſles à la droite, vers le Nort, & les prirent pour celles qu'on nomme de la Trinité; ce fut-là qu'un rocher à fleur d'eau fendit nôtre Vaiſſeau en deux parties, & que

nous nous trouvâmes tous expoſez à la merci du plus impitoiable de tous les Elemens : Je n'ai jamais pû ſçavoir ce que devinrent les autres Navires, ni quelle fut la fortune de mes Compagnons de naufrage, parce que nous étions dans une nuit fort obſcure, & que je ne penſai qu'aux moiens de me ſauver. Mon autre naufrage m'avoit donné de l'experience & de la confiance ; j'avois cherché une planche legere à manier, & je l'avois preparée durant les dangers de la tempête, je dirai à ma confuſion, qu'étant éloigné des approches de la mort, j'ai toûjours fait paroître beaucoup d'indifference pour la vie ; mais dans les dangers évidens je n'ai jamais été

té jointe à l'abondance nous cauſoit de l'ennui : mais ce qui nous ſurprit plus que tout le reſte, & dont je n'avois pas oüi parler, fut une ſource que nous trouvâmes plus douce que nôtre hypocras, & qui réjoüit & fortifie plus que nôtre vin d'Eſpagne ; nous raiſonnâmes aſſez long-temps ſur les cauſes d'où pouvoit provenir une ſi agreable liqueur, & nous conclûmes que comme tout étant embaumé deſſus cette campagne, le dedans de la terre le devoit être auſſi, & que ſi l'on trouvoit des ſources de tres-mauvais goût, c'étoit une ſuite neceſſaire qu'on en pût trouver de trés-douces & trés agreables : nous en beuvions avec un plaiſir que je ne puis expliquer, & un cha-

cun ſouhaitoit de pouvoir établir ſa demeure en ce lieu, lorsqu'un naturel du Païs vint avec empreſſement nous avertir que cette boiſſon cauſoit la mort à ceux qui en beuvoient avec excés: nous ne fûmes pas longtemps à éprouver la verité de ce qu'il nous diſoit; car nous tombâmes dans un ſi grand aſſoupiſſement, qu'il fallut que nous nous couchaſſions ſur la place, où nous demeurâmes endormis plus de quinze heures: ce ſommeil cependant n'eut aucune mauvaiſe ſuite, & nous nous levâmes auſſi gais & auſſi ſains que nous étions auparavant; les uns attribuoient ce long ſommeil à la trop grande quantité des odeurs qui nous avoient appeſanti la tête; & les

esprit dans une assiete fort tranquille, & peu de temps aprés je me trouvai assez proche d'une Terre où le vent me poussa. mes doigts crochus étoient si collez à ma planche que j'eus de la peine à les détacher pour monter sur le rivage. Mes habits étoient si pesants de l'eau dont ils étoient penetrez, que je ne pouvois presque les porter. L'agitation de la Mer & l'eau salée que j'avois bûë m'avoient tellement chargé la tête que j'avois peine à me soûtenir; j'étois comme un homme que l'excés du vin ou plusieurs tours ont étourdi, & rendu incapable de faire un pas à propos: Tout ce que je pus faire fut de me traîner jusqu'à une certaine distance, où je me cou-

chai ; je m'endormis auſſi tôt, & mon ſommeil rétablit en quelque façon mon cerveau, & deſſeicha mes habits, que je frotai pour les rendre moins incommodes : je me ſouvins que j'avois encore un fruit de ceux dont j'ai parlé, & l'aiant mangé, je connus que le défaut de nouriture étoit la principale cauſe de mon extrême foibleſſe : j'avançai donc dans l'Iſle pour chercher quelque choſe, & aprés avoir marché deux cents pas ou environ, je trouvai pluſieurs arbres, mais je n'y apperçûs aucun fruit : je tombai alors dans une profonde réverie, pendant laquelle je ne laiſſois pas de toûjours avancer, & comme j'allois la tête baiſſée je vis à terre deux fruits

qui étoient couverts de quelques feüilles, je les pris comme un preſent du Ciel, & aprés en avoir mangé un, je ſentis une certaine force qui m'encouragea d'avancer chemin, & de conſiderer le lieu où je pouvois être, qui étoit environ 135. degrez Auſtral; je voiois pluſieurs Signes qui me faiſoient croire que la Terre ferme n'étoit pas beaucoup éloignée, l'eau ſe trouvoit fort douce, les vents ſoufloient du Sud, & je les remarquois fort entrecoupez, je ſentois même certaines vapeurs extraordinaires, en un mot, je me flatois que je voiois quelque apparence de Païs: à force d'avancer je trouvai un arbre chargé de gros fruits, dont les branches étoient

toient abaiſſées juſques à terre, la place étoit tapiſſée d'un coloris de diverſes fleurs trés-belles, & parfumée d'odeurs trés-agréables : auſſi tôt que j'eus mangé de ces fruits je tombai dans un grand aſſoupiſſement, & j'étois abbatu de telle ſorte, que j'appercevois tout ce qui ſe paſſoit autour de moi ſans remarquer rien de diſtinct. Peu de temps aprés j'entendis pluſieurs hurlemens de bêtes qui me ſemblerent être fort prés de moi, & preſqu'auſſi tôt j'en apperçûs ſept, qui étoient de la groſſeur & de la couleur de nos gros ours, à la reſerve que chaque patte me paroiſſoit auſſi groſſe que toute la tête. Elles s'approcherent de moi, & s'en retirerent plu-

sieurs fois sans me toucher ; mais enfin elles commencerent tout de bon à vouloir me devorer, & j'avois déja tout en sang lors que deux gros oiseaux de la forme de ceux dont j'ai parlé ci-dessus, vinrent fondre sur ces animaux, & les obligerent à prendre la fuite, & à s'aller cacher dans les cavernes les plus proches : Les oiseaux les y poursuivirent, mais n'en aiant pû attraper aucun, ils revinrent à moi, & aprés m'avoir donné quelques coups de griffes, il y en eut un qui m'empoigna de ses deux serres, & m'enleva fort haut en l'air. La ceinture de plusieurs doubles que j'avois autour de moi me sauva la vie, & empêcha que je ne fusse percé jusques aux entrail-

les, je ne laiſſois pas toutesfois de ſouffrir des maux éfroiables. Aprés un aſſez long chemin ces animaux s'arrêterent ſur un rocher, où celui qui me portoit ſe déchargea, & auſſitôt ſon compagnon m'empoigna à peu prés de la même maniere qu'avoit fait l'autre : La douleur qu'il me cauſa m'étant enfin devenuë inſuportable, & m'aiant jetté dans une eſpece de deſeſpoir, je me jettai bruſquement à ſon col, & je trouvai aſſez de forces dans mon deſeſpoir pour lui arracher les yeux à belles dents, il tomba en même temps dans l'eau, & aiant lâché priſe, il me laiſſa, & je montai auſſi tôt ſur ſon dos. Son Compagnon qui avoit pris le devant pour fendre

ble à ceux que nous voions en Europe ; ils firent de grands cris ſi-tôt qu'ils m'apperçûrent, lis s'avancerent vers moi en redoublant leurs cris ; je me reſolus donc à défendre ma vie. Je pris ma planche, avec laquelle je me mis à faire en quelque façon l'exercice, la tournant & retournant, ce qui les rendoit fort attentifs, juſques à ce que deux des plus groſſes Bêtes s'étant approchées pour me joindre, j'en atteignis une, & la frapai ſi rudement qu'elle retourna vers les autres animaux : à ſon approche, ce ne fut que hurlemens ; je fus ſaiſi d'une extrême crainte par le redoublement des cris effroiables que j'entendois, je pris au plûtôt trois fruits de l'arbre dont j'ai parlé ;

parlé, & me jettai dans l'eau avec ma planche, aprés avoir nagé une diſtance aſſez raiſonnable pour me croire hors de danger, je tournai les yeux du côté de l'Iſle, & je vis ſur le rivage ce grand nombre d'animaux que je fuïois; une partie ſe mit promptement à la nage, & me pourſuivit avec tant de vigueur & tant de legereté qu'ils ne furent pas long-temps à m'approcher, comme je vis que je ne pouvois leur échaper, je me tournai contre eux, & leur preſentai le bout de ma planche, avec un ſuccez aſſez heureux; car à meſure qu'ils s'éforçoient d'en prendre & d'en mordre le bout, ils la pouſſoient, & me faiſoient avancer autant qu'eux: ce manege con-

tinua jusques à ce que j'arrivai sur une espece d'Isle à fleur d'eau qui se trouva flotante, & qui m'emporta avec assez de viteſſe pour ôter les moiens à mes Ennemis de me joindre ; ils me suivoient cependant avec un courage, ou plûtôt avec une rage qui s'augmentoit, d'autant plus qu'ils desesperoient davantage de me pouvoir atteindre : Enfin mon Isle étant venuë à s'arrêter tout d'un coup, ils eurent encore le temps de me raprocher : je ne sçavois plus où j'en étois, & je faisois d'inutiles reflexions pour deviner la cause de l'immobilité de l'Isle, dont le mouvement m'avoit été si favorable, lors que je vis quatre de ces gros animaux volans dont j'ai parlé, qui venoient au

ſecours des autres. Quand je les vis prêts à fondre ſur moi, je me couvris de ma planche pour éviter leurs premieres attaques, qui furent ſi rudes, que d'un coup de becq ils la percerent : ce fut alors que mon Iſle ſe dreſſant tout à coup avec une extrême impetuoſité me ſecoüa, & me jetta à plus de cinquante pas d'elle ; je crûs alors que c'étoit une eſpece de Baleine dont quelques Naturaliſtes font mention, & que l'un de ces monſtrueux oiſeaux s'étant mis ſur ſon dos avoit enfoncé ſes griffes dans ſa chair ; elle s'éleva, ce me ſemble, de plus de cent coudées hors de l'eau, avec un bruit auſſi terrible que celui de nos tonnerres.

Cette ſecouſſe me boulever-

ſa tellement l'eſprit, que je ne ſçai ce que je devins alors ; mes doigts crochus furent cauſe que je ne quittai point ma planche : étant un peu revenu à moi, je vis encore la bête qui bondiſſoit, & qui jettoit de l'eau par les naſeaux, avec des ſifflemens horribles.

Enfin elle s'enfonça tout-à-fait dans la mer ; les oiſeaux qui me pourſuivoient s'étoient retirez, ainſi je me trouvai ſeul au milieu des eaux, ſans autre ſecours que celui d'un morceau de bois, & ſans autre penſée que celle de la mort, à laquelle je voiois bien que je ne pouvois échaper. J'étois ſi abatu des fatigues que j'avois euës, & ſi incommodé de l'eau que j'avois avalée, qu'on ne

croiroit jamais qu'un homme fût capable de reſiſter à tant de maux ; dans cet état je me ſouvins de mes fruits, & j'en mangeai deux, aprés quoi je me ſentis tout abatu de ſommeil, & je fus obligé à me renverſer ſur ma planche, le viſage contre le Ciel, pour être en quelque façon hors du danger d'être ſuffoqué des eaux ; je fermai les yeux, & je ne ſçai combien de temps je demeurai en cette poſture, je m'éveillai excité par les raions qu'un Soleil fort éclattant dardoit ſur mon viſage, & je trouvai que j'étois pouſſé d'un vent de Nord-Oueſt avec beaucoup de vîteſſe, bien que la Mer ne fût pas fort agitée : Je ſentis alors mon cœur & mon

l'air s'étant apperçû que l'autre ne ſuivoit pas, & nous aiant vûs ſur l'eau, rebrouſſa chemin, & fondit ſur moi avec une impetuoſité épouventable; il ſe percha ſur mes épaules, & me lança des coups qui me devoient être tous mortels, s'ils avoient porté. J'avois toûjours gardé un petit poignard à ma ceinture que j'enfonçai dans ſon ventre à force de ſonder & de pouſſer, car ces oiſeaux ſont preſque impenetrables, comme nous verrons enſuite, & ont deux groſſes écailles qui les environnent, & qui les défendent à peu-prés comme les Tortuës. Pendant que je combattois contre ce ſecond ennemi, le premier ſe gliſſa de deſſous mes cuiſſes, & me quitta,

cela fit que je m'attachai ſi fortement à une des pattes de celui-ci. Je bien loin qu'il m'élevât ſo rt haut je tins ferme, de peur de perir; il crioit terriblement comme un animal qu'on aſſomme; aprés être fort élevé il ſe precipitoit dans la Mer, & à la faveur de cet élement j'eus la liberté de me jetter à ſon col, & enſuite de monter ſur ſon dos; il hurloit en perdant ſon ſang, il voltigeoit, & ſe contournoit de mille manieres pour me ſecoüer, & me contraindre à le lâcher.

Je ne penſois alors à autre choſe qu'à tenir ferme, pour empêcher l'effet de ſes efforts, parce que ma planche, qui étoit ma ſeule reſſource, étant perduë, je ne voiois point de

milieu entre le quitter & perir. Enfin il s'arrêta ſur l'eau ſans autre mouvement que celui d'un bœuf égorgé qui ſe meurt, confeſſant par ſon repos qu'il étoit vaincu : aiant donc quelque loiſir de reſpirer & de ſentir mes plaies, je ne ſçûs diſtinguer nulle partie en tout mon corps qui ne fût percé de quelque coup, & couverte de ſang, mes habits furent tous déchirez, ſans qu'il m'en reſtat aucune piece ; l'eau de la Mer, bien que fort douce en cet endroit, avoit encore aſſez de ſel pour me cauſer des douleurs qui firent que je perdis tout ſentiment.

Je ſçûs peu de temps aprés que quelques Gardes de la Mer virent une partie de ce combat,

& que quatre ſe detacherent ſur une petite chaloupe pour venir reconnoître qui j'étois, ils me crurent ſans vie, & me tirerent dans leur batteau comme un mort qui avoit expiré dans ſa victoire; auſſi-tôt qu'ils reconnurent du mouvement en mon cœur, ils mirent dans ma bouche, dans mon nez, & dans mes oreilles une liqueur qui me fit bien-tôt ouvrir les yeux, & voir mes bien-faicteurs; ils me firent boire d'une ſorte d'eau qui me donna de nouvelles forces, & qui me réjoüit le cœur, ils me laverent le corps d'une eau odoriferante, ils oignirent mes plaies, & les banderent fort proprement; m'aiant ainſi mis hors de danger, ils pourſuivirent mes En-

nemis, & aiant tiré le dernier dans le batteau, ils le mirent à mes pieds, l'autre avoit encore du mouvement, & comme je leur eus expliqué par signes que je lui avois arraché les yeux, ils le poursuivirent, l'assommerent, & le tirerent sur l'autre, avec de grandes marques de réjoüissance : Ils retournerent à terre, d'où nous étions éloignez à peu prés de trois heures, & m'aiant mis sur le bord, ils apporterent les deux oiseaux à mes pieds avec des acclamations semblables à celles qu'ils avoient coûtume de faire dans leurs plus grandes victoires.

CHAPITRE IV.

Deſcription de la Terre Auſtrale.

Carte Geographique de ladite Terre.

S'Il y a quelque choſe au monde qui puiſſe perſuader la fatalité inévitable des choſes humaines, & l'accompliſſement infaillible des évenemens dont la ſuite compoſe la deſtinée des hommes, c'eſt aſſurément l'Hiſtoire que je décris ; il n'y a pas un ſeul trait qui n'ait ſervi à me conduire, ou à me maintenir dans ce nou-

veau Païs, où il étoit arrêté que je ſerois un jour tranſporté. Il falloit que le grand nombre de mes naufrages m'accoûtumât à les ſupporter. Les deux ſexes m'étoient neceſſaires ſous peine d'être perdu à mon arrivée, comme on verra dans la ſuite. Il falloit que je fuſſe tout nud, autrement j'aurois été reconnu pour Etranger dans un Païs où perſonne n'eſt habillé. Sans l'éfroiable combat que je fûs obligé de ſoûtenir contre les monſtrueux oiſeaux dont j'ai parlé, & qui me mit en grande réputation parmi ceux qui en furent témoins, j'aurois été contraint de ſubir un examen qui auroit été infailliblement ſuivi de ma perte. Enfin, plus on conſide-

rera toutes les circonſtances de mon voiage & de mes perils, plus on verra clairement qu'il y a un certain ordre de choſes dans le ſort des hommes, & un enchaînement d'effets, dont rien ne peut empêcher la ſuite, & qui nous conduiſent par mille routes imperceptibles à la fin pour laquelle nous ſommes deſtinez.

La coûtume des Habitans de ce Païs, eſt de ne recevoir perſonne parmi eux, qu'ils ne ſçachent auparavant quelle eſt ſa naiſſance, ſa Patrie, & ſon humeur; mais le courage extraordinaire avec lequel ils m'avoient vû combattre, & de l'admiration duquel ils ſembloient ne pouvoir revenir, fit que ſans aucune enquête je fus

admis dans le Quartier voisin, & qu'un chacun me vint baiser les mains : Ils vouloient aussi m'élever sur leurs têtes, qui est la plus grande marque de la haute estime qu'ils font d'une personne ; mais comme on connut que cela ne se pouvoit faire sans m'incommoder, on obmit cette ceremonie. Ma reception étant faite, ceux qui m'avoient amené & soulagé me porterent dans leur maison du *Heb*, qu'on pouroit rendre en nôtre langue, Maison d'éducation ; on avoit pourvû à ma place & à ma nourriture avec un soin, une diligence & une honnêteté qui surpassent la civilité des Europeens les plus polis : à peine fus-je arrivé que deux cents jeunes Australiens

me vinrent ſalüer d'une maniere tres-honnête : L'envie que j'avois de leur parler fit que je me reſſouvins de quelques mots que j'avois entendus à Congo, & entre autres de celui de *Rimlem* que je leur dis, & qui ſignifie, *je ſuis vôtre ſerviteur*; à ce mot me croiant de leur Païs, ils s'ecrierent avec de grands ſignes de joie, *le clé*, *le clé*, c'eſt-à dire, *nôtre frere*, *nôtre frere*; en même temps ils me preſenterent deux fruits d'une couleur rouge, entremêlée d'azur, j'en mangeai un qui me reiouit, & me fortifia; on me donna enſuite une eſpece de bource jaunâtre, qui tenoit environ un bon verre, que je beus avec un plaiſir que je n'avois jamais ſenti: j'etois en ce Païs, & entre

ces nouveaux viſages comme un homme tombé des nuës, & j'avois peine à croire que je viſſe veritablement ce que je voiois; je m'imaginois quelquesfois en moi-même que j'étois peut-être ou mort, ou du moins aliené d'eſprit, & quand je me convainquois par pluſieurs raiſons que je vivois aſſurément, & que j'avois le ſens bon, je ne pouvois me perſuader que je fuſſe en la même Terre, ni avec des hommes de même nature que ceux de l'Europe : je fus entierement gueri en quinze jours, & j'appris ſuffiſamment la langue en cinq mois pour entendre les autres, & m'expliquer : Voici donc les limites de la Terre Auſtrale, autant que je les ai pû comprendre par plu-

ſieurs relations, & que je les puis decrire ſelon les Meridiens de Ptolomée.

Elle commence au trois cent quarantiéme Meridien, vers le cinquante-deuxieme degré d'élevation Auſtrale, & elle avance du côté de la ligne en quarante meridiens, juſques au quarantiéme degré : Toute cette Terre ſe nomme *Huſt.* La Terre continuë dans cette élevation environ quinze degrez, & on l'appelle *Hube :* depuis le quinziéme meridien la Mer gagne & enfonce peu à peu en vingt cinq meridiens juſques au cinquante uniéme degré, & toute cette Côte qui eſt Occidentale s'appelle *Hump* ; la Mer fait là un Golphe fort conſiderable qu'on appelle

Ilab. La Terre repouſſe enſuite vers la ligne, & en quatre meridiens elle avance uſques au quarante-deuxiéme degré & demi, & cette Côte Orientale ſe nomme *Hued:* La Terre continuë dans cette élevation environ trente ſix meridiens, & on l'appelle *Hüod;* aprés cette longue étenduë de Terre la Mer regagne, & avance juſques au quarante neuviéme degré en trois meridiens, puis aiant fait une eſpece de demi-cercle en cinq meridiens, la terre retourne, & pouſſe juſques au trentiéme degré en ſix meridiens; la Côte qui eſt ſur l'Occident ſe nomme *Hug*, le fonds du Golphe *Pug*, & l'autre côté *Pur*; la terre continuë environ trente-quatre meridiens, preſque

que dans la même élevation, & c'eſt le Païs de *Sub*, aprés quoi la mer s'enfle, & étant ce ſemble devenuë plus haute qu'à l'ordinaire, elle l'emporte entierement ſur la terre, & enfonce à peu prés juſques au Pole, la terre cedant peu à peu juſques au ſoixantiéme meridien; on trouve ſur cette côte les Païs de *Hug*, *Pulg*, *Mulg*; Vers le cinquante-quatriéme degré d'élevation on voit l'embouchure du Fleuve *Sulm*, qui fait un Golphe fort conſiderable; c'eſt ſur les bords de ce Fleuve que demeure un Peuple qui approche fort des Européens, & qui vit ſous l'obeïſſance de pluſieurs Rois.

Voilà ce que j'ai pû ſçavoir de certain des Côtes de la Terre

Auſtrale qui regarde la ligne. Pour les limites qui ſont vers le Pole ce ſont de prodigieuſes Montagnes, beaucoup plus hautes & plus inacceſſibles que les Pirenées qui ſeparent la France de l'Eſpagne; on les nomme *Ivas*, & elles commencent vers le cinquantiéme degré, enfonçant inſenſiblement pendant ſoixante-cinq meridiens juſques au ſoixantiéme degré, & puis remontant juſques au quarante-huitiéme, & retournant enſuite juſques au cinquante-cinquiéme degré, aprés quoi elles s'avancent juſques au quarante-troiſiéme, & ſe terminent à la Mer.

Aux pieds de ces Montagnes on diſtingue les Pays ſuivans; le *Curf*, qui s'étend depuis la

Montagne juſques au *Huff*; le *Curd* ſuit, & puis le *Gurf*, le *Durf*, le *Iurf*, & le *Surf*, qui ſe termine à la Mer. Dans le milieu du Pays entre les Montagnes & les Côtes Auſtrales, on trouve le *Trum*, le *Sum*, le *Burd*, le *Purd*, le *Burf*, le *Turf*, & le *Pulg*, qui aboutit à la Mer. Ainſi la Terre Auſtrale contient vingt-ſept Pays differens tres-conſiderables, & qui ont enſemble environ trois mille lieuës de longueur, & quatre à cinq cents de largeur.

La Vallée qui eſt au delà des Montagnes eſt quelquefois de vingt degrez de largeur, & quelquesfois de ſix ſeulement; elle eſt partagée par deux Fleuves fort larges à l'embouchure, dont l'un coule vers l'Occi-

dent, & s'appelle *Sulm*, & l'autre vers l'Orient, & s'appelle *Hulm*.

La longueur de ce Pays eſt environ de huit cents lieuës, & ſa largeur de ſix cents en certains endroits, & communément de trois cents: Toute cette vaſte Terre ſe nomme *Fund*, & elle eſt ſoûmiſe à douze ou treize Souverains, qui ſe font ordinairement de cruelles Guerres les uns aux autres.

Ce qui ſurprend davantage dans la Terre Auſtrale, c'eſt qu'on n'y voit pas une ſeule Montagne, les Auſtraliens les aiant toutes applanies. Il faut ajoûter à ce prodige l'uniformité admirable des langages, des Coûtumes, des Bâtimens, & des autres choſes qui ſe ren-

contrent en ce grand Pays; c'eſt aſſez d'en connoître un Quartier pour porter un jugement aſſuré de tous les autres, ce qui vient ſans doute du naturel de tous les Particuliers qui ſont nez avec cette inclination de ne vouloir abſolument rien plus que les autres, & s'il arrivoit que quelqu'un eut quelque choſe qui ne fut pas commun, il lui ſeroit impoſſible de s'en ſervir.

On conte quinze mille *Sezains* dans cette prodigieuſe étenduë de Pays, chaque *Sezain* contient ſeize Quartiers, ſans conter le *Hab*, & les quatre *Hebs*. Il y a vingt-cinq maiſons dans chaque Quartier, & chaque maiſon a quatre ſeparations, qui contiennent cha-

cune quatre hommes: Il ſe trouve ainſi quatre cents maiſons dans chaque Sezain, & ſix mille quatre cents perſonnes; leſquelles étant multipliées par quinze mille Sezains, on aura le compte de tous les Habitans de la Terre Auſtrale, qui ſont environ au nombre de quatre-vingts-ſeize millions, ſans compter toute la Jeuneſſe, & tous les Maîtres logez dans les *Hebs*, dans chacun deſquels il y a au moins huit cents perſonnes; & comme dans les quinze mille Sezains il y a ſoixante mille *Hebs*, On y doit encore compter quarante-huit millions ou environ, tant de jeunes Gens que de Maîtres qui les enſeignent.

La grande Maiſon du Sezain

qu'ils appellent *Hab*, c'eſt-à-dire, Maiſon d'élevation, eſt toute bâtie de pierre diaphanes & tranſparantes, ſemblables à nôtre plus fin criſtal de roche, ſi ce n'eſt que ces pierres ſont bigarrées d'une prodigieuſe quantité de figures de toutes ſortes de couleurs les plus belles & les plus vives du monde, leſquelles par leur varieté infinie forment tantôt des perſonnes humaines, tantôt des païſages, quelquefois des ſoleils, & d'autres figures d'une vivacité qu'on ne ſçauroit aſſez admirer: tout le bâtiment eſt ſans aucun autre artifice que de la taille tres polie de cette pierre, avec des repoſoirs tout à l'entour, & ſeize grandes tables d'un rouge beaucoup plus vif que celui de

nôtre écarlate.

Il y a quatre entrées fort conſiderables qui répondent aux quatre grands chemins ſur leſquels il eſt ſitué : tout le dehors eſt rempli de degrez d'une invention d'autant plus rare qu'ils paroiſſent moins. On y peut monter juſques au ſommet par mille degrez, aprés leſquels on eſt ſur une eſpece de plate-forme qui peut contenir aiſément quarante perſonnes : le pavé de cette ſuperbe Maiſon eſt aſſez ſemblable à nôtre jaſpe, mais les couleurs en ſont beaucoup plus vives, & ſont avec cela pleines de veines d'un riche bleu, & d'un jaune qui ſurpaſſe l'éclat de l'or. Perſonne n'y fait ſa demeure ordinaire ; mais chaque Quartier doit tour à

tour

tour garnir tous les jours ſa table pour la ſubſiſtance des paſſans. Cette grande Maiſon eſt ſituée au milieu du Sezain, & elle a environ cent pas de diametre, & trois cents treize pas de circuit.

La Maiſon des quatre Quartiers qu'ils appellent *Heb*, c'eſt-à-dire Maiſon d'Education, eſt toute bâtie de la matiere dont le pavé du *Hab* eſt compoſé, à la reſerve du Dôme qui eſt fait d'une pierre tranſparente, par où entre la lumiere qui ſert à l'éclairer.

Le pavé a quelque rapport avec nôtre marbre blanc, mais il eſt mêlé de pluſieurs traces d'un rouge & d'un verd tres-vif; ce beau bâtiment eſt partagé en quatre Quartiers par

douze grandes croiſées qui font comme quatre demi diametres; il a cinquante pas de diametre, & environ cent cinquante-trois pas de circuit, chaque ſeparation eſt deſtinée à la jeuneſſe du Quartier qu'elle regarde, & il y a au moins deux cents enfans qu'on y éleve avec leurs meres depuis qu'elles ont conçû, juſques à ce que leurs enfans aient deux ans. Alors les meres ſortent, & leurs enfans ſont élevez avec les jeunes hommes qu'on y inſtruit. Ces jeunes hommes, dont il y a un tres-grand nombre, ſont diviſez en cinq bandes.

La premiere eſt occupée à ſe perfectionner aux principes, & elle a ſix Maîtres. La ſeconde eſt de ceux à qui on expoſe

les raiſonnemens communs des choſes naturelles, & ils ont quatre Maîtres. La troiſiéme eſt de ceux à qui on permet de raiſonner, & ils ont deux Maîtres. La quatriéme eſt de ceux qui peuvent compoſer, & ils ont un Maître. La cinquiéme eſt de ceux qui attendent qu'on les choiſiſſe pour Lieutenans, c'eſt-à-dire, pour remplir la place des freres qui ſe retirent de ce monde, comme je l'expliquerai dans la ſuite.

Ce ſont les Particuliers de chaque Quartier qui contribuent à la nourriture de tout ce monde, & ils apportent regulierement tous les jours ce qui eſt neceſſaire à leur ſubſiſtance, lors qu'ils viennent à la conference du matin.

Les Maiſons communes qu'ils nomment *Hiebs*, c'eſt-à-dire, demeures d'hommes, ſont au nombre de vingt-cinq en chaque Quartier, chacune de vingt-cinq pas de diamettre, & de quatre-vingts pas ou environ de circuit, elles ſont partagées comme les *Hebs*, par deux groſſes murailles qui font quatre ſeparations, qui aboutiſſent chacune à un appartement; elles ſont toutes bâties de marbre blanc du pavé des *Hebs*, excepté les croiſées qui ſont du criſtal des Habs, afin que le jour y puiſſe entrer. Chaque ſeparation eſt habitée par quatre perſonnes qu'ils nomment *Clé*, c'eſt-à-dire, Freres. On ne voit rien dans ces bâtimens que quatre eſpeces de bancs qui

leur ſervent à ſe repoſer, & quelques ſieges pour le même uſage.

Les Départemens qu'ils appellent *Huts*, ſont environ de trois cents pas de circuit, & de ſoixante & quinze de diametre; la figure en eſt parfaitement quarrée, & ils ſe partagent en douze belles allées, dont chacune fait le tour de l'appartement, avec une Place quarrée au milieu de ſix pas de diametre.

Les trois premiers & plus grands rangs ſont garnis d'arbres qui portent des fruits peu eſtimez parmi eux. Ces fruits ſont gros comme nos Callebaſſes de Portugal de ſept ou huit pouces de diametre : La chair en eſt rouge, & d'un goût plus

exquis que celui de nos viandes les plus délicates; un ſeul fruit eſt capable de raſſaſier quatre hommes, qui ſeroient fort affamez.

Les cinq qui ſuivent ſont plantées d'arbres, qui portent de petites bourſes d'un jaune charmant, remplies d'un jus tres-ſubſtanciel pour rafraîchir; le contenu d'une ſeule bourſe ſuffit pour étancher la ſoif, & l'on a coûtume d'en vuider trois à chaque repas.

Les quatre derniers rangs ſont remplis de moindres arbriſſeaux qui portent un fruit de la groſſeur des pommes de Renettes, d'une couleur plus éclatante que n'eſt le pourpre, d'une odeur qui enchante, & d'un goût que je ne ſçaurois

comparer à rien de ce que nous mangeons en Europe : Ce fruit a la proprieté de cauſer le ſommeil à proportion qu'on en mange ; auſſi eſt-ce la coûtume de n'en manger que le ſoir, & lors qu'on en mange un, on eſt aſſuré de dormir trois heures.

Ils creuſent en chaque allée deux raies d'une mediocre profondeur dans leſquelles il croît des racines qui produiſent de trois ſortes de fruits, dont les uns ne s'éloignent pas beaucoup de nos plus beaux Melons, les autres ſont gros comme les Bons-Chrêtiens, mais d'un bleu merveilleux ; & les troiſiémes approchent de nos Courges d'Eſpagne, mais la couleur & le goût en ſont entie-

rement differents.

Voila ce qui eſt également en uſage en toutes les parties de ce vaſte Pays, pour la nourriture des hommes ; ils n'ont ni four ni cheminées pour cuire aucune viande : ils ne ſçavent ce que c'eſt que cuiſine & Cuiſinier, leurs fruits raſſaſient pleinement leur appétit, ſans offenſer en façon quelconque leur eſtomac. Ils les rempliſſent de force & de vigueur ſans les charger ni leur cauſer aucune indigeſtion, parce qu'ils ſont parfaitement meurs, & qu'ils n'ont aucun reſte de verdeur.

On ne void qu'un arbre dans le carré du milieu, qui eſt plus haut que les autres, & qui porte un fruit de la groſſeur de nos

olives, mais d'une couleur rougeâtre, ils le nomment *Balf*, ou arbre de Beatitude : ſi on en mange quatre on devient gai par excés ; ſi on en mange ſix on s'endort pour vingt-quatre heures, mais ſi on paſſe le nombre de ſix, on s'endort d'un ſommeil dont on ne réveille jamais, & ce ſommeil mortel eſt precedé des marques de la plus grande joie du monde.

Ce n'eſt que fort rarement que les Auſtraliens chantent pendant leur vie, & jamais ils ne danſent ; mais ils n'ont pas plûtôt mangé de ce fruit en la quantité que j'ai dite, qu'ils chantent & danſent juſques au Tombeau.

Je ne dois pas obmettre que tous les arbres dont j'ai parlé

ont cet avantage qu'ils ſont chargez en tout temps de fruits meuriſſans, de fleurs, & de boutons; nous avons une image de cette merveilleuſe fecondité en nos orangers, mais avec cette difference que les rigueurs de nos Hivers, & les ardeurs de nos Etez leur nuiſent beaucoup, au lieu qu'en ce Pays-là il eſt tres-difficile d'y pouvoir remarquer aucune alteration.

Par ce que j'ai dit, il eſt aiſé de juger que ce grand Pays eſt plat, ſans foreſts, ſans marais, ſans deſerts, & également habité par tout; il eſt cependant facile de concevoir qu'il a de la pente vers la ligne, & qu'on monte inſenſiblement du côté du Pole; mais en quatre ou cinq cents lieuës, c'eſt tout au plus

s'il y en a trois de hauteur.

Il y découle quantité d'eaux des Monts *Iuads*, & les Australiens ſçavent les conduire ſi adroitement, qu'elles environnent tous les Sezains, tous les Quartiers, & tous les departemens; ce qui contribuë beaucoup à la fertilité de la Terre.

La pente dont je viens de parler ne ſe void pas ſeulement au regard du continent, mais encore dans la Mer, qui eſt ſi baſſe l'eſpace de trois lieuës, qu'à peine peut-elle porter un batteau, elle n'a pas ſur les bords un doigt de profondeur, & aprés une lieuë elle ne fait pas un pied, & ainſi à proportion, d'où il eſt aiſé de voir qu'il eſt impoſſible d'approcher de cette Terre du côté de la

Mer, qu'à la faveur de quelques veines d'eau qui ne ſont connûës que de ceux du Pays.

Cette même pente fait que toute cette Terre eſt directement tournée au Soleil pour en recevoir les raions, avec tant d'avantage qu'elle eſt preſque par tout également fertile; de ſorte qu'on diroit que les Montagnes qui ſont oppoſées à ſon Pole n'y ont été élevées par la Nature, que pour mettre ce bien-heureux Pays à couvert de ſes rigueurs: Outre cela ces affreux boulevarts ſervent à arrêter les raions du Soleil, & à les refléchir contre les extremitez de cette Terre, & c'eſt delà que ſes Habitans joüiſſent d'un bonheur dont tous les Septentrionaux ſont privez, qui eſt

de n'avoir aucun excez de froidure en Hiver, ni de chaleur en Eté, ou plûtôt de n'avoir proprement jamais ni Hiver, ni Eté.

Je ne doute pas que cette propoſition ne doive ſurprendre les Geographes, qui aiant diviſé la Terre en deux Parties égales par la Ligne qu'ils nomment Equinoxiale, mettent autant de chaleur & de froidure d'un côté que d'autre : Fondez ſur ce principe que la proximité ou l'éloignement du Soleil cauſent l'Eté ou l'Hiver ſur la Terre. Il y a cependant des Geographes qui ont corrigé cette erreur, & qui ſans avoir aucune connoiſſance de la Terre Auſtrale ont remarqué que ſi ce principe étoit veritable, il faudroit

qu'il fit toûjours plus chaud en Guinée & aux Moluques, qu'en Portugal & en Italie ; pârce que le Soleil n'en eſt jamais ſi éloigné ; ce qui eſt pourtant contraire aux experiences de tous ceux qui ont voiagé en ces Païs-là, leſquels aſſurent que les plus grandes chaleurs arrivent toûjours au temps de la Canicule, & les plus grands froids lorſque le Soleil eſt dans les ſignes du Verſeau & des Poiſſons, quoiqu'il ſoit bien plus éloigné de la Terre quand il eſt en celui du Capricorne. Il eſt donc conſtant que l'Hiver & l'Eté arrivent univerſellement par toute la Terre en même-temps, bien qu'avec une grande difference, ſelon les differentes ſituations des Pays. Je dis bien plus, la

proximité du Soleil contribuë ſi peu à la chaleur de la Terre, que ſi on y prend garde on trouvera qu'au temps qu'il en eſt le plus proche, c'eſt alors qu'on en reſſent moins l'ardeur; on ſçait en Europe que les chaleurs de May & de Juin ſont bien moindres que celles de Juillet & d'Aouſt; on eſt ſouvent gelé au mois de Juin, lorſque le Soleil eſt en ſa plus grande élevation, & on brûle en Juillet, quand il s'eſt déja bien éloigné; c'eſt donc autre choſe que ſa proximité qui échauffe la Terre: il arrive même que ſouvent en ſon entiere abſence, à ſçavoir la nuit, la chaleur eſt beaucoup plus grande que le jour en ſa preſence.

Pour revenir à la Terre Au-

ſtrale, on ne ſçait ce que c'eſt que la pluie en ce Pays-là, non plus qu'en Afrique. Les Tonnerres ne s'y font jamais entendre, & ce n'eſt que fort rarement qu'on y void quelques legeres nuées. Il n'y a ni mouches, ni chenilles, ni aucune autre ſorte d'inſectes. On n'y void ni araignées, ni ſerpens, ni aucune bête venimeuſe; en un un mot, c'eſt une Terre qui renferme des délices qui ne ſe rencontrent point en aucune autre part, & qui eſt exempte de toutes les incommoditez qui ſe trouvent par tout ailleurs.

CHA-

CHAPITRE V.

De la conſtitution des Auſtraliens, & de leurs Coûtumes.

TOus les Auſtraliens ont les deux ſexes, & s'il arrive qu'un enfant naiſſe avec un ſeul, ils l'étouffent comme un monſtre, ils ſont fort legers & fort actifs, leur chair eſt d'une couleur qui tire plus ſur le rouge que ſur le vermeil, leur hauteur eſt communément de huit pieds, ils ont le viſage mediocrement long, le front large, les yeux à fleur de tête, la bouche tres-petite, les lévres plus

rouges que le corail, le nez plus long que rond, la barbe & les cheveux toûjours noirs, & qu'ils ne coupent jamais, parce qu'ils croiſſent tres-peu; leur menton eſt tendu & recourbé, leur cou délié, & leurs épaules groſſes & élevées; ils ont des mammelles fort petites, & fort bas placées, plus rouges que vermeilles; leurs bras ſont nerveux, leurs mains larges & longues; ils ont la poitrine fort élevée, le ventre plat, & qui ne paroît que tres-peu en leur groſſeſſe, les hanches hautes, les cuiſſes larges, & les jambes longues. Ils ſont ſi accoûtumez à aller tout nuds, qu'ils croient qu'on ne peut parler de ſe couvrir, ſans ſe déclarer ennemi de la nature, & privé de raiſon.

Ils ſont obligez de preſenter au moins un enfant au *Heb*, mais ils les produiſent d'une maniere ſi ſecrette que c'eſt un crime parmi eux de parler de la conjonction neceſſaire à la propagation des hommes.

Dans tout le temps que j'y ai été, je n'ai pû venir à bout de connoître comment la generation s'y fait. J'ai ſeulement remarqué qu'ils s'aiment tous d'un amour cordial, & qu'ils n'aiment perſonne l'une plus que l'autre. Je puis aſſeurer qu'en trente ans que j'ai été parmi eux, je n'y ai remarqué ni querelle, ni animoſité. Ils ne ſçavent ce que c'eſt que le mien & le tien, tout eſt commun entre eux, avec une bonne foi, & un déſintereſſement qui me

charmoit d'autant plus que je n'avois jamais rien vû de ſemblable en Europe.

J'ai toûjours été aſſez libre à dire ce que je penſois ; mais je le fus un peu trop à declarer tout ce qui me choquoit dans leurs manieres, tantôt à un frere, tantôt à un autre, juſques à vouloir appuier par raiſons les ſentimens que j'avois ; je parlois de leur nudité avec certains termes d'averſion qui les choquoient extrémement. Je voulus un jour arrêter un frere, & l'exciter à ce que nous appellons plaiſir ; je lui demandois avec un certain empreſſement où étoient les Peres des Enfans qui venoient au monde, & je diſois que je trouvois ridicule le ſilence qu'ils affectoient de garder

ſur cela : ces diſcours, & quelques autres ſemblables donnerent je ne ſçai qu'elle horreur pour moi aux Auſtraliens, & pluſieurs aiant ſoûtenu que je n'étois qu'un demi-homme avoient conclu qu'il faloit ſe défaire de moi, ce qui ſeroit infailliblement arrivé ſans l'aſſiſtance d'un venerable Vieillard, Maître du troiſiéme Ordre dans le Heb, nommé *Suaïns*. J'ai ſçû que ce digne homme défendit pluſieurs fois ma cauſe aux Aſſemblées du Hab, parce qu'il avoit été témoin oculaire du combat dont j'ai parlé dans le Chapitre troiſiéme ; mais comme il vit que je continuois de tenir des diſcours qui ſcandaliſoient les Freres ; il me prit un jour en mon particulier, & me

dit, d'un ton fort froid & fort grave ; *On ne doute plus que tu ne ſois un Monſtre, ton eſprit malin, & tes diſcours inſolens t'ont fait connoître & deteſter des nôtres : On penſe il y a long-temps à ſe défaire de toi, & n'étoit l'action que tu as faite à nos yeux, tu aurois été mis à mort peu de temps après ton arrivée : Dis-moi franchement qui tu es, & comment tu es venu ici.* L'épouvante que ces paroles me cauſerent, jointe à l'obligation que je lui avois, fit que je lui declarai ingenuëment quel étoit mon Pays, & que je lui racontai les avantures qui m'avoient conduites où j'étois.

Le vieillard témoignant avoir pitié de moi, m'aſſura que ſi

je me montrois à l'avenir plus retenu en mes manieres & en mes diſcours, on oublieroit le paſſé. Il ajoûta qu'il vivroit encore deux ans pour me ſupporter: & que comme ſon Lieutenant étoit jeune, il me choiſiroit en ſa place. Je ſçai bien, dit-il, qu'étant arrivé dans un païs où tu vois pluſieurs choſes contraires à celles qu'on pratique au tien, tu as quelque raiſon d'être ſurpris & étoné ; mais comme c'eſt une coûtume inviolable parmi nous de ne ſouffrir aucun demi-homme, dés que nous le reconnoiſſons par le ſexe & par les actions : Bien que les deux ſexes te ſauvent, ta maniere d'agir te condamne, & il faut que tu te corriges ſi tu veux

être ſouffert parmi nous. Le meilleur conſeil que je puiſſe te donner pour cela, eſt que tu viennes ſans crainte me découvrir tes doutes, & je te donnerai toute la ſatisfaction que tu pourras ſouhaiter, pourveu que tu ſois diſcret. Je lui promis une fidelité inviolable ; je lui jurai que je voulois être uniquement attaché à lui : & je lui proteſtai que je ſerois deſormais tellement ſur mes gardes, que je n'offenſerois plus perſonne. Le vieillard accepta toutes mes propoſitions, & me promit qu'il me ſerviroit de pere tant que je m'acquitterois des promeſſes que je lui venois de faire ; *Et pour commencer le commerce des entretiens que je veux noüer avec toi*

toi, continua-t-il, *tu ſçauras qu'aiant vû ton combat, je ne pus qu'à peine être perſuadé que tu ne fuſſes qu'un demi-homme. Je vis enſuite que tu avois toutes les marques d'un homme entier, un front large & un viſage long; j'ai encore remarqué que tu raiſonnois en pluſieurs choſes: c'eſt tout cela qui m'a porté à prendre ta défenſe contre les ennemis que tu t'es fait ici. Apprens-moi maintenant comment on vit dans ton païs, ſi tous ceux qui l'habitent ſont hommes de corps & d'eſprit comme toi, ſi l'avarice & l'ambition y regnent. Enfin expliques-moi les coûtumes & les manieres de ceux de ton païs ſans aucun déguiſement; je te demande en cela une preuve de la fidelité &*

de la ſincerité que tu m'as promiſe.

J'étois perſuadé en l'état où je me voiois reduit, que diſſimuler étoit m'expoſer à perdre la vie ; c'eſt pourquoi je crus qu'il faloit lui répondre ſimplement & ſans lui donner aucun ſujet de défiance : je lui fis donc le détail de mon pays ſelon les regles de la Geographie. Je lui fis comprendre le grand continent que nous habitions auquel on donne le nom d'Europe & d'Afrique, je m'étendis aſſez au long ſur les differentes eſpeces d'animaux qui s'y trouvent ; & ce bonhomme n'admira rien plus que ce que nous mépriſons davantage, les moucherons, les inſectes, les vermiſſeaux, ne

pouvant comprendre comme de ſi petits animaux pouvoient joüir de la vie & du mouvement arbitraire. Je lui fis le detail des diverſes nourritures dont on ſe ſervoit : d'où il conclut par un raiſonnement que nos meilleurs Medecins n'ont pas ignoré qu'il étoit impoſſible que nous vécuſſions longtems. J'en demeurai donc d'accord avec lui, & l'aſſurai même qu'il étoit tres-rare de voir chez nous des perſonnes arriver juſqu'à l'âge de cent ans, mais que la nature ſembloit pourvoir ſuffiſamment à ce défaut par le moien de la generation, qui étoit telle, qu'un ſeul homme & une ſeule femme produiſoient dix & douze enfans. Il paſſa legerement ſur

cette matiere, preſſé de l'impatience qu'il avoit de m'entendre ſur les autres. Je lui avoüai que les deux ſexes en une même perſonne etoient ſi rares parmi les Européens, que ceux en qui ils ſe trouvoient paſſoient pour des monſtres. Quant au raiſonnement, je l'aſſurai qu'on le cultivoit preſque par tout, & qu'on en faiſoit même des leçons publiques en pluſieurs endroits. Le vieillard m'interrompant alors; *Tu en avances trop*, me dit-il, *prens garde à ne te point couper & à ne te point enlacer en des contradictions; tu n'accorderas jamais l'uſage du raiſonnement avec l'excluſion des deux ſexes, & ce que tu ajoûtes qu'pluſieurs raiſonnent entre vous,*

& qu'on y fait des leçons du raiſonnement en pluſieurs endroits, prouve que le raiſonnement eſt banni de chez vous. Le premier fruit du raiſonnement eſt de ſe connoître, & cette connoiſſance emporte par neceſſité deux choſes ; la premiere, que pour être homme il faut être entier : la ſeconde, que pour cela il faut encore pouvoir raiſonner ſur tout ce qui ſe preſente. Vos pretendus hommes n'ont point la premiere, puis qu'ils ſont tous imparfaits : ils n'ont pas non plus la ſeconde, puis qu'il n'y en a que tres-peu qui puiſſent raiſonner. Pourrois-tu me conteſter ces conſequences ? Je lui répondis que le raiſonnement nous faiſoit connoître

qu'une choſe étoit parfaite quand elle avoit tout ce qui conſtituoit ſa nature : & que d'y vouloir ajoûter ce que les autres choſes ont de bon, ce ne ſeroit pas la rendre plus parfaite, mais ce ſeroit la faire monſtrueuſe. La lumiere du ſoleil eſt une choſe admirable, ajoûtai-je : il n'y a rien de plus beau que cette charmante creature par qui nous voions toutes les autres ; cependant s'eſt on jamais aviſé de dire que l'homme ne fût pas parfait, parce qu'il ne poſſede pas ce riche treſor de lumiere ? Il faut donc établir ce qui conſtitue la nature & la perfection de l'homme : & lors qu'on en ſera demeuré d'accord, on pourra juger infailli-

blement de ceux qui ſont parfaits, & de ceux qui ſont défectueux. Tu raiſonnes juſte, reprit le Vieillard, je te prends donc par tes principes. Tu ſçais aſſurément que l'homme comprend deux choſes, un corps plus parfait que ceux des autres animaux, & un eſprit plus éclairé ; la perfection du corps emporte tout ce que le corps doit & peut contenir ſans aucune difformité ; & celle de l'eſprit exige des connoiſſances qui s'étendent ſur tout ce qui peut être connu, ou du moins une faculté de raiſonner qui puiſſe conduire à cette étenduë de connoiſſance. Dis-moi donc, de grace, n'y a-t-il pas plus de perfection à poſſeder ſeul tout ce qui compoſe un corps hu-

main, qu'à n'en avoir que la moitié ? Or, il eſt conſtant que les deux ſexes ſont neceſſaires pour la perfection d'un homme entier : J'ai donc raiſon de dire que ceux qui n'en ont qu'un ſeul ſont imparfaits. Je répondis à cela, que nous devions conſiderer l'homme comme les autres animaux au regard de ſon corps, & que comme un animal ne peut être appellé imparfait en ſon eſpece, parce qu'il n'a qu'un ſexe, de même on ne peut raiſonnablement dire que l'homme ſoit imparfait, parce qu'il n'en a auſſi qu'un ; qu'au contraire la confuſion des ſexes dans une même perſonne devroit plûtôt paſſer pour une choſe monſtrueuſe, que pour un degré de

perfection. Ton raiſonnement, répondit-il, vous ſuppoſe juſtement tels que je veux preſumer que vous êtes, c'eſt-à-dire, des bêtes; & ſi on ne peut pas tout-à-fait dire que vous le ſoyez, c'eſt qu'il vous reſte pluſieurs marques d'humanité; & comme vous ſemblez tenir une eſpece de milieu entre l'homme & la bête, je crois que je ne vous fais point de tort, en diſant que vous êtes des demi-hommes. Quant à ce que tu dis, ajoûta-t-il, que nous ſommes ſemblables à la bête pour ce qui regarde le corps; c'eſt une tres-grande erreur de diſtinguer, comme tu fais, l'eſprit de l'homme d'avec ſon corps; l'union de ces deux parties eſt telle, que l'une eſt abſorbée dans l'autre:

En ſorte que toutes les puiſſances imaginables ne ſçauroient rien tirer de l'homme, non pas même de ſon corps, qui ne ſoit tellement de l'homme qu'il ne puiſſe jamais convenir à la bête, & par conſequent l'homme, en tout ce qui lui appartient, eſt abſolument diſtingué de la bête. Mon Vieillard, en cet endroit, vit que j'avois une grande démangeaiſon de parler; m'aiant donc permis de prendre la parole, peut-on nier, lui dis-je, que l'homme convienne avec la bête en ce qui regarde la matiere, dont le corps de l'un & l'autre eſt formé: Ne dit-on pas également de tous les deux, qu'ils ſentent, qu'ils crient, & qu'ils font toutes les autres operations des ſens? Oui, dit-il, on

le peut nier, & je le nie formellement: L'homme n'a rien de l'homme qui puiſſe convenir à la bête, toutes les conceptions chimeriques dont tu t'entretiens ne ſont que des foibleſſes de ton raiſonnement qui unit ce qui ne ſe peut joindre, & qui des-unit ſouvent ce qui eſt inſeparable: par exemple, quand on dit que le corps en general convient également à l'homme & a la bête, nous entendons que le mot de corps peut être appliqué à tous les deux, à cauſe de quelque analogie qui leur eſt commune, mais il y a toûjours une difference tres-eſſentielle entre l'un & l'autre. Une bête n'a de parfaite conformité qu'avec une autre bête, & cela, parce que leurs

ſexes ſont ſeparez, & qu'il faut qu'ils ſe réüniſſent pour la propagation de leur eſpece; mais cette union ne peut jamais être aſſez parfaite pour faire de deux animaux une parfaite identité; auſſi ne peuvent-ils être long-temps enſemble ſans être obligez à ſe ſeparer; il faut qu'ils ſe recherchent tout de nouveau, & ils vivent dans une eſpece de langueur tant qu'ils ſont éloignez l'un de l'autre. Quant à nous, ajoûta-t-il, nous ſommes des hommes entiers; c'eſt pourquoi nous vivons ſans reſſentir aucune de ces ardeurs animales les uns pour les autres, & nous n'en pouvons même entendre parler ſans horreur; nôtre amour n'a rien de charnel, ni de brutal, nous nous ſuffiſons plei-

nement à nous-mêmes, & nous n'avons beſoin de rien pour être heureux, & vivre contens, comme nous faiſons.

Je ne pouvois entendre parler cet homme, ſans penſer à ce grand principe de nôtre Philoſophie ; que plus un être eſt parfait, moins il a beſoin de ſecours étrangers dans ſon action.

Je faiſois reflexion ſur la maniere d'agir du ſouverain être, je voiois bien que la creature ne pouvoit mieux lui reſſembler qu'en agiſſant ſeule comme lui en ſes productions, & qu'une action qui ſe faiſoit par le concours de deux perſonnes, ne pouvoit être auſſi parfaite que celles qui ſe faiſoient par une ſeule & même perſonne.

Mon Vieillard s'apperçût assez à la suspension de mon esprit que je commençois à goûter ses raisons, c'est pourquoi laissant là le reste de ses preuves, & changeant de propos, il me demanda, supposé les deux personnes qui concourent à la production du même enfant, à laquelle des deux cet enfant appartenoit de droit. Je lui répondis qu'il appartenoit également à l'un & à l'autre, & j'alleguai l'exemple de plusieurs animaux qui font connoître par leurs soins reciproques que leurs fruits leur appartiennent indivisiblement ; mais il rejetta, non sans indignation, l'exemple des animaux, & me declara qu'il cesseroit de conferer avec moi si je m'en servois davan-

tage, parce que je confirmois par là, diſoit-il, ce qu'il me vouloit prouver, à ſçavoir que nôtre procedé tenoit plus de la bête que de l'homme, & que c'étoit avec juſtice qu'il ne nous regardoit que comme des demi-hommes: il ajoûta que cette poſſeſſion mutuelle & indiviſible ſouffroit de grandes difficultez, parce que les volontez des deux ne pouvoient jamais être ſi reglées que l'un ne ſouhaittât quelquefois une choſe, & l'autre une autre, ce qui devoit faire naître pluſieurs conteſtations. Je répondis à cela qu'il y avoit beaucoup de ſubordination dans cette poſſeſſion, & que la mere & l'enfant étoient aſſujettis au pere; mais comme le mot de Pere eſt un mot in-

connu chez les Auſtraliens, & que même je fus obligé de le forger en quelque façon pour m'expliquer, il me le fit repeter juſques à trois fois, & de peur de ſe méprendre, il m'expliqua ce qu'il avoit conçû, aprés quoi il fut entierement perſuadé de la penſée commune des Auſtraliens, que nous ne pouvons être hommes, & il s'écria avec une ſeverité extraordinaire : Hé, où eſt le jugement, où eſt la raiſon, où eſt l'homme ? où eſt l'homme ? repeta-t-il juſques à trois fois ; je lui dis que les Loix du Pays le portoient ainſi, & que ce n'étoit pas ſans fondement, puiſque le pere étant la principale cauſe de la generation, c'étoit à lui que le fruit qui en provenoit devoit principalement

palement appartenir.

Parlons avec ordre ſur cette matiere, me dit-il, tu as avancé que le pere & la mere agiſſoient enſemble pour produire, tu m'as fait comprendre que l'action ſe paſſoit dans la mere, d'où eſt-ce donc que tu conclus que le pere doit être regardé comme cauſe principale ? S'il y a de la primauté, pourquoi l'attribuë-t-on au Pere, puiſque tout ſe paſſe chez la mere ? ne ſeroit-il pas plus raiſonnable de regarder ce pretendu pere comme une cauſe étrangere, & la mere dans laquelle ſe fait tout, & ſans laquelle tout ſeroit impoſſible, comme la cauſe naturelle & premiere ? Mais dis-moi, de grace, cette mere eſt-elle ſi attachée à ce Pere qu'el-

le ne puisse s'unir à quelqu'autre homme ? Je lui répondis avec une grande sincerité, que non seulement cela étoit possible, mais encore qu'on le voioit arriver tres-souvent. Si cela est, repliqua-t-il en m'interrompant, on ne peut jamais être assuré que celui qui prend le titre de pere le soit effectivement ; rien n'est donc plus ridicule que de le regarder comme la principale cause qui ait concouru a produire l'enfant, puis qu'il est toûjours incertain qu'il ait eu aucune part à sa production, & l'on ne peut, sans injustice, ravir cette qualité à celle des deux personnes que vous nommez la mere, pour dire les choses comme elles sont : Je me sentois ébranlé par le discours de ce Vieil-

lard, & bien que je ne puſſe conſentir à ſes raiſons qui renverſoient toutes nos Loix, je ne pouvois m'empêcher d'y faire mille réflexions, & d'avoüer qu'on traittoit avec trop de ſeverité un ſexe à qui toute la nature a tant d'obligations; mes penſées me fourniſſoient alors cent raiſons pour appuier celles de ce vieux Philoſophe, & je me voiois forcé de croire que ce grand empire que l'homme avoit uſurpé ſur la femme, étoit plûtôt l'effet d'une odieuſe tyrannie, que d'une autorité legitime.

La premiere partie de ma propoſition étant ainſi vuidée, nous entrâmes dans la ſeconde, qui regardoit le raiſonnement des Européens; mais mon Vieil-

lard n'en parla que par maniere d'aquit, penſant m'avoir pouſſé à bout ſur la premiere. Je ne doute plus à preſent de ce que ſont les Européens, me dit-il, c'eſt un point qui eſt pleinement éclairci. Cependant ajoûta-t-il, comme on ne peut nier que tu n'aie fait paroître quelque choſe d'extraordinaire, ſoit pour ton courage, ſoit pour ton raiſonnement, il faut que je ſçache d'où cela peut provenir: je l'aſſeurai que ce qu'il avoit vû de moi dans le combat, dont il avoit été témoin, avoit été plûtôt l'effet de mon deſeſpoir que de mon courage; qu'on n'avoit point d'oiſeaux à combattre chez-nous, mais que les hommes y combattoient juſques à

s'entre-massacrer & s'entr'égorger les uns les autres. Il en est justement comme des *Fondins* *, dit-il, & comme j'en fus demeuré d'accord, il ajoûta, il y a assez de temps que tu demeures avec nous pour nous connoître, & pour être persuadé de la sagesse de nôtre conduite : ce mot d'homme, qui emporte par une suite necessaire, la raison & l'humanité, nous oblige à l'union, qui est telle parmi nous, que nous ne sçavons pas même ce que c'est que division & discorde ; il faut donc que tu avoues, ou que nous sommes plus qu'hommes, ou que vous êtes moins qu'hommes, puisque vous êtes si éloi-

* *Especes de Barbares dont le Pays confine de celui des Australiens.*

gnez de nôtre perfection. Je répondis à cela, qu'on ne pouvoit nier que les divers climats ne contribuassent beaucoup aux differentes inclinations de leurs Habitans; qu'il arrivoit de là, que les uns étoient plus emportez, les autres plus tranquilles, les uns plus pesans, les autres plus legers, laquelle diversité de temperamens étoit la cause ordinaire des divisions, des guerres, & de toutes les autres dissensions qui armoient les hommes les uns contre les autres: mais il se mocqua de cette raison, soûtenant qu'un homme veritablement homme, ne pouvoit jamais cesser d'être homme, c'est-à-dire, humain, raisonnable, debonnaire, sans passion; parce que c'est en ce

point que consiste la nature de l'homme, & que comme le Soleil ne pouvoit être Soleil qu'il n'éclairât, ainsi l'homme ne pouvoit être homme qu'il ne differât essentiellement des bêtes, en qui la fureur, la gourmandise, la cruauté, & les autres vices & passions, sont comme une suite de leur nature imparfaite & défectueuse; que celui qui étoit sujet à ces mêmes deffauts n'étoit donc qu'une image vaine & trompeuse de l'homme, ou plûtôt une veritable bête.

J'avouë que je ne pouvois entendre ce discours sans admiration, & que rien ne m'avoit jamais tant édifié; que cette pureté de Morale, inspirée par les seules lumieres de la nature

& de la raiſon. Mon Philoſophe m'aiant interrogé enſuite ſur le raiſonnement que je faiſois paroître, je lui répondis qu'effectivement mon eſprit avoit été cultivé par l'étude, & qu'on n'avoit rien obmis de tout ce qui pouvoit ſervir à former le jugement dans le ſoin qu'on avoit eû de mon éducation; ſurquoi il me demanda ſi on ne prenoit pas également le même ſoin pour tout le monde: & lui aiant répondu qu'il y avoit beaucoup à dire, il conclut à ſon ordinaire que cette irregularité cauſoit neceſſairement pluſieurs deſordres, les diſputes, les chagrins, les querelles; parce que celui qui en ſçait moins ſe voiant au deſſous de celui qui en ſçait davantage, s'eſtime d'autant plus

plus malheureux que la naissance les fait tous semblables, & qu'il n'a pas tenu à eux qu'ils ne surpassassent ceux à qui ils se trouvent beaucoup inferieurs. Quant à nous, ajoûta-t-il, nous faisons profession d'être égaux en tout. Nôtre gloire consiste à paroître tous semblables, & à être élevez avec les mêmes soins, & de la même façon. Toute la difference qu'on y trouve n'est que dans les divers exercices ausquels nous nous appliquons, afin de trouver les uns & les autres, les diverses inventions dont les découvertes peuvent contribuer à l'utilité commune. Aprés cela il me parla des habits, qu'il nommoit les superfluitez des Européens, & je l'asseurai qu'on avoit au-

tant d'horreur parmi eux de voir une perſonne ſans habits, qu'on en a de la voir habillée parmi les Auſtraliens ; j'alleguai pour raiſons de cet uſage la pudeur, la rigueur des ſaiſons, & la coûtume. A ce que je puis comprendre, me dit-il, la Coûtume fait tant d'effort ſur vos eſprits qu'on croit neceſſaire tout ce qu'on pratique de naiſſance, & qu'on ne le peut changer ſans ſe faire une auſſi grande violence que ſi l'on ſe changeoit ſoi-même. Je repartis, en inſiſtant ſur la raiſon des divers climats, & lui dis qu'il y avoit des Pays parmi les Européens où il faiſoit un froid abſolument inſupportable à des corps qui étoient beaucoup plus delicats que ceux des Auſtraliens ; qu'il

y avoit même des hommes qui en mouroient, & qu'il étoit impoſſible d'y ſubſiſter ſans être couvert ; enfin je dis que la foibleſſe de la nature de l'un & de l'autre ſexe étoit telle qu'on ne pouvoit ſe voir nud ſans rougir de confuſion, & ſentir des émotions que la pudeur m'obligeoit de paſſer ſousſilence.

Il y a de la ſuite en tout ce que tu avances, répondit-il, mais d'où cette coûtume, peut-elle être venuë ? Comment s'eſt-il pû faire que tout un monde ait embraſſé ce qui eſt ſi contraire à la nature ? Nous naiſſons tous nuds, & nous ne pouvons nous couvrir, ſans croire qu'il oit honteux d'être vûs tels que ous ſommes. Quant à ce que dis de la rigueur des ſaiſons

je ne puis & ne dois pas même y ajoûter foi ; car ſi le Pays eſt ſi inſupportable, qui eſt-ce qui peut obliger celui qui ſçait raiſonner à en faire ſa Patrie ? Ne faut-il pas être pis que bête pour faire ſon ſejour dans des lieux dont l'air eſt mortel en certaines ſaiſons ?

La nature faiſant un animal lui donne la liberté du mouvement pour chercher ſon bien, & fuïr ſon mal : Quand donc il s'opiniâtre à demeurer où il eſt menacé de toutes parts, & où il faut qu'il ſoit dans une gêne continuelle pour ſe conſerver, il faut qu'il ait tout-à-fait perdu le ſens s'il en a jamais eû : Pour ce qui eſt de la foibleſſe que tu nommes pudeur, je n'ai rien à dire, puiſque tu conviens avec

tant de ſincerité de ce défaut ; c'eſt effectivement une grande foibleſſe que de ne ſe pouvoir regarder les uns les autres, ſans reſſentir les mouvemens brutaux dont tu m'as parlé. Les bêtes ſe voient continuellement, & cette vûë ne leur cauſe aucune alteration. Comment donc, vous qui vous croiez d'un ordre bien ſuperieur à elles, êtes-vous plus fragiles qu'elles ne ſont. D'ailleurs, il faut que vous aiez la vûë beaucoup plus foible que les animaux, puiſque vous ne pouvez voir à travers une ſimple couverture, ce qui eſt deſſous, & qu'il s'en trouve parmi eux qui ont les yeux aſſez penetrans pour voir à travers une muraille ce qui eſt derriere. Tout ce que je puis juger

de ceux de ton Pays, par ce que tu m'en apprens, c'eſt qu'ils peuvent avoir quelques étincelles de raiſon, mais qu'elles ſont ſi foibles, que bien-loin de les éclairer, elles ne leur ſervent qu'à les conduire plus ſurement dans l'erreur. S'il eſt vrai que leur Pays ſoit inhabitable, à moins qu'ils ne ſe ſervent d'habits & de couvertures, en y demeurant ils font juſtement comme ceux qui au lieu de s'éloigner d'un danger évident, raiſonneroient beaucoup afin de trouver mille preſervatifs pour s'en mettre à couvert ſans le fuïr. Que s'il eſt vrai que les habits les rendent ſages à la vûë les uns des autres, je ne ſçai à qui les comparer qu'à de petits enfans qui ne connoiſ-

ſent plus un objet auſſi-tôt qu'il eſt voilé.

Pour moi je croi bien plûtôt que c'eſt la difformité qui a fait inventer parmi vous les habits, & que c'eſt-elle qui les y autoriſe, & qui les y conſerve. Car il n'y a rien de plus beau dans l'homme que l'homme même, lors qu'il eſt ſans défauts, & qu'il a toutes les qualitez naturelles qui concourent à ſon entiere perfection.

J'écoûtois cet homme plûtôt comme un Oracle, que comme un Philoſophe, & toutes les propoſitions qu'il avançoit me paroiſſoient appuïées ſur des raiſonnemens invincibles. Il n'en dit pas davantage touchant cet article ; & ſans me laiſſer le temps de lui rien

répondre, il passa à celui de l'avarice.

Je vis tres-bien qu'il n'en connoissoit que le nom; car l'aiant prié de m'expliquer ce qu'il vouloit dire, je compris qu'il entendoit par avarice une foiblesse d'esprit qui consistoit à faire des amas de choses curieuses, & sans profit.

Tous les Australiens ont en abondance ce qui est necessaire à leur entretien; mais ils ne sçavent ce que c'est que d'amasser, ni même de garder quelque chose pour le lendemain; & leur maniere de vivre en cela peut passer pour une image parfaite de l'état de l'homme jouïssant de la Beatitude naturelle sur la Terre.

Pour ce qui est de l'ambition,

il en avoit quelque groſſiere connoiſſance, mais elle ſe réduiſoit à concevoir des hommes élevez au deſſus des autres.

Je lui dis qu'on étoit perſuadé en Europe qu'une multitude ſans ordre produiſoit une confuſion dans laquelle on ne pouvoit goûter aucun bien de la vie ; & que l'ordre ſuppoſoit un chef auquel les autres hommes fuſſent ſoûmis. Le Vieillard prit occaſion de là de m'expliquer une Doctrine dont je conçûs effectivement le ſens ; mais dont il m'eſt impoſſible de donner aux autres la connoiſſance avec des termes auſſi forts & auſſi énergiques que ceux dont il ſe ſervit pour me la faire entendre. Il me fit donc com-

prendre qu'il étoit de la nature de l'homme de naître & de vivre libre ; qu'on ne pouvoit par conſequent l'aſſujettir ſans le dépoüiller de ſa nature ; qu'en l'aſſujettiſſant on le faiſoit deſcendre au deſſous de la bête ; parce que la bête n'étant que pour le ſervice de l'homme, la captivité lui eſt en quelque façon naturelle ; mais que l'homme ne pouvant naître pour le ſervice d'un autre homme, on ne pouvoit les contraindre ſans lui faire une violence qui le dégrade en quelque façon de ſa propre exiſtence. Il s'étendit fort au long pour me prouver qu'aſſujettir un homme à un autre homme c'étoit l'aſſujettir à ſa propre nature, & le faire en quelque maniere eſclave de

ſoi-même, ce qui renfermoit une contradiction & vne violence qu'il eſt preſque impoſſible de concevoir. Il ajoûta que l'eſſence de l'homme conſiſtant en la liberté, la lui vouloir ôter ſans le détruire, c'étoit le vouloir faire ſubſiſter ſans ſa propre eſſence.

Nôtre Conference avoit déja duré plus de quatre heures, & ſi l'heure d'une aſſemblée publique ne nous eût obligez à l'interrompre; nous étions en diſpoſition de la faire beaucoup plus longue: j'entrai au Hab, l'eſprit tout plein des raiſonnemens que j'avois oüis, admirant les connoiſſances & les grandes lumieres dont ce Peuple étoit rempli; la force des raiſons de cet homme ſupen-

doit tous mes ſens, & je paſſai le temps de cette aſſemblée dans une eſpece d'étourdiſſement: il me ſembloit que je voiois les choſes de toute une autre façon, qu'auparavant; je fus plus de huit jours comme forcé à faire des comparaiſons continuelles de ce que nous étions par rapport à ce que je voiois; je ne pouvois que je n'admiraſſe une conduite ſi oppoſée à nos defauts, & j'étois honteux d'être obligé de reconnoître que nous étions bien éloignez de la perfection de ces Peuples. Je me diſois en moi-même, ſeroit-il vrai que nous ne fuſſions pas tout-à-fait hommes; mais, ajoûtois-je, ſi cela n'eſt pas, quelle difference de ces Gens à nous? Ils ſe trouvent par l'état

de leur vie ordinaire élevez à un point de vertu où nous ne sçaurions atteindre que par les plus grands efforts de nos plus nobles idées : Nôtre Morale la plus pure ne peut rien concevoir de plus raisonnable, ni de plus exact que ce qu'ils pratiquent, comme naturellement sans regles, & sans preceptes, cette union que rien ne peut alterer, ce détachement de tous les biens, cette pureté inviolable ; enfin cet attachement si étroit à la raison qui les unit entr'eux, & les porte tous à tout ce qu'il y a de meilleur & de plus juste, ne peuvent être que les fruits d'une vertu consommée, au delà de laquelle on ne peut rien concevoir de plus parfait. Nous autres au contraire, à

combien de vices & d'imperfections ne ſommes-nous pas ſujets ? Cette ſoif inſatiable des richeſſes, ces diſſenſions continuelles, ces trahiſons noires, ces conſpirations ſanglantes & & ces boucheries effroiables par leſquelles nous nous égorgeons les uns les autres tous les jours, ne nous forcent-elles pas de reconnoître que nous nous conduiſons bien plus par la paſſion que par la raiſon ? Et dans cet état ne ſeroit-il pas à ſouhaiter qu'un de ces hommes que nous croions barbares, vînt nous deſabuſer & parût avec tant de vertus qu'ils pratiquent par les ſeules vûës de la lumiere naturelle, pour confondre la vanité que nous tirons de nos preten-

duës connoiſſances, avec leſquelles toutefois nous ne laiſſons pas de vivre comme des bêtes.

CHAPITRE VI.

De la Religion des Auſtraliens.

C'Est le ſujet le plus delicat & le plus caché qui ſoit parmi les Auſtraliens que celui de la Religion; c'eſt un crime inoüi que d'en parler, ſoit par diſpute, ſoit par forme d'éclairciſſement: il n'y a que leurs meres qui avec les premieres connoiſſances leur inſpirent celle du *Haab*, c'eſt-

à-dire *l'Incomprehenſible.* Ils croient que cet être incomprehenſible eſt par tout, & ils ont pour lui toute la veneration imaginable ; mais on recommande avec grand ſoin aux jeunes gens de l'adorer toûjours ſans en jamais parler, & on leur perſuade que c'eſt l'offencer par l'endroit le plus ſenſible que de faire de ſes divines perfections le ſujet de leurs entretiens ; de ſorte qu'on peut dire que leur grande Religion eſt de ne point parler de Religion. Comme j'avois été elevé dans des maximes bien differentes de celles-ci ; je ne pûs goûter un culte ſans ceremonies, ni m'accommoder d'une Religion où je n'entendois jamais parler de Dieu :

Dieu : cela me cauſa beaucoup d'inquietude pendant un tems ; mais enfin je découvris mes peines à mon vieux Philoſophe, lequel m'aiant oüi me tira par la main, me conduiſant dans une allée, & me dit d'un air fort grave : ſeroit-t-il bien poſſible que vous ſeriez plus homme en la connoiſſance du Haab qu'en vos autres actions ; ouvres-moi donc ton cœur, & je te promets de ne te rien cacher. Je fus ravi d'avoir rencontré une occaſion auſſi favorable que celle-là pour apprendre le détail de la croiance de ces Peuples. Je dis donc à mon vieillard le mieux qu'il me fut poſſible, que nous avions deux ſortes de connoiſſances de Dieu en Europe ;

l'une naturelle, & l'autre qui ſurpaſſe la nature. La nature nous fait connoître un Etre ſouverain, l'Auteur & le Conſervateur de toutes choſes. Cette verité éclate à mes yeux, ajoûtai-je ; ſoit que je conſidere la Terre, ſoit que je regarde les Cieux, ſoit que je faſſe réflexion ſur moi-même. Auſſitôt que je vois des ouvrages qui n'ont pû être faits que par une cauſe ſuperieure, je ſuis obligé de reconnoître & d'adorer un Etre qui n'a pû être fait & qui les a faits : & quand je me conſidere moi-même, je ſuis aſſuré que comme je ne puis être ſans avoir commencé, il s'enſuit que pas une perſonne ſemblable à moi n'a pû être ſans commence-

ment ; & conſequemment il faut que je remonte à un premier Etre, qui n'aiant point eu de principe ſoit l'origine de tous les autres. Lors que ma raiſon m'a conduit à ce premier principe, je conclus évidemment qu'il ne peut être borné ; parce que les limites ſuppoſent de neceſſité une production & une dépendance.

Le vieillard ne ſouffrit pas que j'étendiſſe davantage mon diſcours ; & m'interrompant à ces dernieres paroles, il me dit avec pluſieurs marques de ſatisfaction, que ſi nos Européens pouvoient former ce raiſonnement, ils n'étoient pas tout à fait dépourvûs des plus ſolides connoiſſances. J'ai toûjours formé ce raiſonnement

comme tu viens de l'expliquer, ajoûta-t-il ; & bien que le chemin qu'il faut faire pour arriver à la verité par ces sortes de réflexions soit extrémément long, je suis persuadé qu'il est faisable : j'avouë cependant que les grandes revolutions de plusieurs milliers de siecles peuvent avoir causé de grands changemens dans ce que nous voions ; mais mon esprit ne me permet pas, ni d'y concevoir une eternité, ni d'y comprendre une production generale sans la conduite d'un souverain Etre qui en soit le supréme moderateur. C'est s'abuser soi-même que de laisser errer son imagination parmi des milliers de revolutions, & de rapporter tout ce

que nous voions à des rencontres fortuites qui, n'aient eu aucuns autres principes qu'un mouvement local & le choc de pluſieurs petits corps: c'eſt là s'embaraſſer en des difficultez qu'on ne reſoudra jamais, & ſe mettre en danger de commettre un blaſphême execrable : c'eſt donner à la creature ce qui n'appartient qu'au Createur : c'eſt par conſequent paier d'une ingratitude inſupportable celui à qui nous avons l'obligation de tout ce que nous ſommes. Quand même on pourroit concevoir que l'éternité de ces petits corps eſt poſſible, puis qu'il eſt certain que l'autre opinion eſt au moins autant, pour ne pas dire plus probable que celle-

là ; c'eſt s'expoſer à un crime volontaire que de la laiſſer pour admettre des corps ſans ſentiment & incapables d'aucune connoiſſance. Ce furent ces conſiderations qui nous obligerent il y a environ quarante-cinq révolutions, à ſuppoſer ce premier de tous les Etres, & à l'enſeigner comme le fondement de tous nos principes, ſans qu'on ait ſouffert depuis qu'on parlât d'aucune doctrine qui pût donner atteinte à cette grande verité. J'écoutois le diſcours de cet homme avec toute l'attention dont je ſuis capable ; la grace avec laquelle il parloit & le poids qu'il donnoit à ſes paroles, ne me perſuadoient pas moins que ſes raiſons ; mais

comme je vis qu'il étoit ſur le point de me faire quelque nouvelle queſtion, je pris la parole, & je lui dis, que quand même on pourroit accorder l'éternité à ces petits corps dont nous parlions, on ne prouveroit jamais qu'ils aient pû diſtinguer ce monde, & le diverſifier comme nous voions qu'il l'eſt maintenant, ſuivant ce principe inconteſtable: que *les choſes demeurant les mêmes, ne peuvent rien faire qui ſoit différent d'elles mêmes.* Ainſi ces atomes n'aiant aucune difference entr'eux que celle des nombres & de la pluralité, n'auroient pû faire au plus que des maſſes informes & de même qualité qu'eux. Ce qui cauſe plus de difficulté

à certains eſprits, reprit-il, c'eſt la grande abſtraction de cet Etre des Etres, qui ne ſe découvre non plus que s'il n'étoit pas ; mais je trouve que cette raiſon ne peut avoir de force, parce que nous en avons pluſieurs autres qui nous obligent à croire qu'il eſt trop au deſſus de nous pour ſe manifeſter à nous autrement que par ſes ouvrages. Si ſa conduite pouvoit être particuliere, j'aurois peine à me perſuader que ce fût la ſienne, puis qu'un Etre univerſel ne doit agir que d'une maniere univerſelle.

Mais s'il eſt vrai, repliquai-je, que vous ne revoquez point en doute ce premier & ſouverain principe de toutes choſes, pourquoi

pourquoi n'avez-vous pas établi une Religion pour l'honorer ? Les Européens qui le connoissent comme vous ont leurs heures reglées pour l'adorer, ils ont leurs prieres pour l'invoquer leurs loüanges pour le glorifier, & ses commandemens pour les garder. Vous parlez donc librement du Haab, dit-il en m'interrompant: oüi sans doute, lui répondis-je, & il est le sujet de nos plus agreables & de nos plus necessaires entretiens ; car nous ne devons trouver rien de plus agreable que de parler de celui duquel nous dépendons absolument pour la vie & pour la mort; rien n'est aussi plus juste & plus necessaire, puis que ce n'est que par-là que nous pouvons exciter nôtre reconnois-

que tout ce que nous en pouvons dire, peut bien contenter les curieux, mais ne ſçauroit ſatisfaire les perſonnes raiſonnables: Et nous aimons mieux nous taire abſolument que de nous expoſer à debiter quantité de fauſſetez touchant la nature d'un Etre qui eſt ſi fort au deſſus de la portée de nos eſprits. Nous nous aſſemblons donc au Hab, ſeulement pour reconnoître ſa ſuprême Grandeur, & pour adorer ſa ſouveraine Puiſſance: Nous laiſſons à un chacun la liberté d'en penſer ce qu'il voudra; mais nous nous faiſons une Loi inviolable de n'en jamais parler, de peur de nous engager par nos diſcours dans des erreurs qui pourroient l'offenſer. Je laiſſe aux Sçavans à

juger d'une conduite auſſi extraordinaire qu'eſt celle de ne parler en aucune maniere de Dieu. Tout ce que j'en puis dire, c'eſt qu'elle leur imprime un reſpect admirable pour les choſes Divines, & produit entre-eux une union dont nous ne voions point d'exemple parmi nous. Comme je voiois bien que l'heure du Haab nous alloit obliger à nous ſeparer, je le preſſai de me dire quels étoient les ſentimens des Auſtraliens touchant la nature de l'ame; il m'expliqua donc leurs ſentimens ſur ce ſujet, mais il le fit d'une maniere ſi relevée que je ne pûs retenir ce qu'il me dit, quoi qu'en l'écoutant, je compriſſe en quelque façon toutes ſes idées.

L'eſſentiel de leurs opinions touchant cette matiere, autant que je puis m'en reſsouvenir, roule ſur la doctrine d'un Genie univerſel qui ſe communique par parties à chaque Particulier, & qui a la vertu lors qu'un animal meurt de ſe conſerver, juſques à ce qu'il ſoit communiqué à un autre : Tellement que ce Genie s'éteint en la mort de cet animal, ſans cependant être détruit, puis qu'il n'attend que de nouveaux organes, & la diſpoſition d'une nouvelle machine, pour ſe ralumer, comme je l'expliquerai plus amplement lorſque je parlerai de leur Philoſophie.

CHAPITRE VII.

Du ſentiment des Auſtraliens touchant cette vie.

JE n'ai que trois choſes à remarquer ſur le ſentiment des Auſtraliens touchant la vie preſente. La premiere en regarde le commencement ; la ſeconde, la ſuite ; & la troiſieme, la fin. Leur maniere de recevoir la vie, de la conſerver, & de la finir.

J'ai déja dit de quelle maniere les Auſtraliens viennent au monde ; mais comme c'eſt un des principaux points de cette Hiſtoire, je crois être obligé à

ſance & nos reſpects envers lui.

Rien n'eſt plus raiſonnable que cela, repartit-il; mais vos ſentimens ſont-ils les mêmes touchant cet être incomprehenſible? Il en eſt peu, lui dis-je, qui ne penſent la même choſe en tout ce qui regarde ſes ſouveraines perfections. Parle-moi poſitivement & clairement, reprit-il avec precipitation; les raiſonnemens que vous faites ſur ce premier Etre ſont-ils ſemblables? Je lui avoüai de bonne foi, que les ſentimens étoient fort partagez dans les concluſions que chacun tiroit ſouvent des mêmes principes; ce qui cauſoit pluſieurs conteſtations fort aigres, d'où naiſſoient ſouvent des haines trés-envenimées, & quelquefois même

des guerres ſanglantes, & d'autres ſuites non moins funeſtes.

Ce bon Vieillard repliqua avec beaucoup de naïveté que ſi j'avois répondu d'une autre maniere, il n'auroit pas parlé davantage, & auroit eû le dernier mépris pour moi ; étant, diſoit-il, trés-aſſûré que les hommes ne pouvoient parler d'une choſe incomprehenſible, qu'ils n'en euſſent des opinions fort differentes, & même tout-à-fait contraires. Il faut être aveugle, ajouta-t-il, pour ignorer un premier Principe, mais il faut être infini comme lui pour en pouvoir parler exactement ; car puiſque nous reconnoiſſons qu'il eſt incomprehenſible, il s'enſuit que nous ne pouvons en parler que par conjecture, &

en dire encore quelque choſe.

Ils ont une ſi grande averſion pour tout ce qui regarde ces premiers commencemens de la vie, qu'un an ou environ aprés mon arrivée, deux Freres m'en aiant entendu dire quelque choſe, ils ſe retirerent de moi avec autant de ſignes d'horreur que ſi j'euſſe commis quelque grand crime. Un jour que je m'en découvris à mon vieux Philoſophe, aprés m'avoir fait quelque cenſure ſûr ce ſujet, il entra dans un long diſcours, & m'étalla pluſieurs preuves pour m'obliger à croire que les enfans venoient dans leurs entrailles, comme les fruits viennent ſur les arbres; mais comme il vit que toutes ſes raiſons ne fai-

ſoient aucune impreſſion ſur mon eſprit, & que je ne me pouvois empêcher de ſoûrire, il me quitta ſans achever, me reprochant que mon incredulité venoit de la corruption de mes mœurs.

Il arriva une autrefois, environ ſix mois aprés mon arrivée, que les careſſes extraordinaires des Freres me cauſerent quelque mouvement déreglé dont quelques-uns s'apperçûrent, & qui en furent ſi fort ſcandaliſez, qu'ils me quitterent, le cœur plein d'indignation : dés-lors je devins odieux à tout le monde, comme j'ai déja dit, & ils m'auroient infailliblement fait perir, ſans l'aſſiſtance particuliere du Vieillard dont j'ai parlé.

Cependant en trente-deux années que j'ai demeuré parmi eux, je n'ai pû connoître ni quand, ni comment s'y fait la generation : Quoi qu'il en ſoit on ne voit à leurs enfans ni rougeolles, ni verolles, ni autres ſemblables accidens auſquels les Européens ſont ſujets.

Auſſi-tôt qu'un Auſtralien a conçû il quitte ſon appartement, & ſe tranſporte au Heb, où il eſt reçû avec des témoignages de bonté extraordinaires, & où il eſt nourri, ſans être obligé à travailler. Ils ont un certain lieu élevé ſur lequel ils montent pour rendre leur fruit qu'on reçoit ſur des feuilles de Bals ; aprés quoi la mere le prend, le frotte avec ces feuilles, & l'allaite, ſans qu'il paroiſ-

ſe qu'elle ait ſouffert aucune douleur.

Ils ne ſe ſervent point de langes, de bandes, ni de berceaux : Le lait que la mere leur donne eſt ſi nouriſſant qu'il leur ſuffit pour tout aliment pendant deux années ; & les excremens qu'ils jettent ſont en ſi petite quantité, qu'on diroit qu'ils n'en rendent point. Ils parlent ordinairement à huit mois, ils marchent à un an, & à deux on les ſevre. Ils commencent à raiſonner à trois ans : Et auſſitôt que la mere les quitte, le premier Maître de la premiere bande de leur apprend à lire, & leur donne en même-temps les premiers élemens des connoiſſances plus avancées. Ils demeurent ordinairement trois ans

ſous la conduite de ce premier Maître, & paſſent enſuite ſous la diſcipline du ſecond, qui leur enſeigne l'écriture, & demeure avec eux pendant quatre ans, & ainſi des autres à proportion juſques à trente-cinq ans, auquel âge ils ſont conſommez en toutes ſortes de ſciences, ſans que l'on remarque jamais aucune difference entre-eux, ſoit par la capacité, ſoit par le genie, ou le ſçavoir. Lors qu'ils ont ainſi achevé le cours de toutes leurs études, ils peuvent être choiſis pour Lieutenans, c'eſt-à-dire pour remplir la place de ceux qui veulent ſortir de la vie.

J'ai parlé au Chapitre cinquiéme de leur humeur mêlée d'une certaine douceur pleine

de gravité qui forme le temperament des hommes les plus raiſonnables, & les plus propres à la ſocieté. Ils ſont forts, robuſtes & vigoureux, & leur ſanté n'eſt jamais alterée par la moindre maladie. Cette conſtitution admirable vient ſans doute de leur naiſſance & de l'excellente nourriture qu'ils prennent toûjours avec moderation; comme nos maladies ſont toutes des ſuites de la corruption du ſang dont nous ſommes formez, & de l'excés des mauvaiſes viandes qui nous ſervent de nourriture. En effet nos parens nous communiquent ordinairement tous les défauts qu'ils en ont contractez par leur vie déreglée; leur intemperance nous remplit d'une abondance d'humeurs ſuper-

fluës qui nous tuënt, quelque robuſtes que nous ſoions, ſi nous ne nous purgeons tres-ſouvent: Ce ſont les chaleurs exceſſives qu'ils allument dans leur ſang par leurs débauches, qui nous cauſent ces ébullitions, & tous ces autres maux ſales & dégoutans qui nous couvrent ſouvent tout le corps: Leur bile nous donne des diſpoſitions à la colere, leur lubricité augmente nôtre concupiſcence; en un mot ils nous ſont tels qu'ils ſont, parce qu'ils ne ſçauroient nous donner que ce qu'ils ont.

Les Auſtraliens ſont exempts de toutes ces paſſions, parce que leurs parens n'y étant pas ſujets, ils ne peuvent pas les leur communiquer: comme ils n'ont aucun principe d'alteration, ils

vivent dans une eſpece d'indifference d'où ils ne ſortent que pour ſuivre les mouvemens que leur imprime la raiſon.

Nous pouvons faire à peu prés le même raiſonnement touchant la nourriture des Auſtraliens : car ſi les Européens ont le malheur de n'avoir pour alimens que des viandes fort mal ſaines ; il arrive communément qu'ils en prennent beaucoup plus qu'il ne leur en faut pour ſe raſſaſier : & ce ſont ces excés qui leur cauſent enſuite des foibleſſes d'eſtomac, des fiévres & autres ſemblables infirmitez qui ſont entierement inconnuës aux Auſtraliens. Leur admirable temperance & la bonté des fruits dont ils ſont toute leur nour-

riture les maintient dans une ſanté qui n'eſt alterée par aucun mal ; auſſi bien-loin de faire gloire de manger & d'être ſomptueux en feſtins comme nous, ils ſe cachent & ne mangent qu'en ſecret & comme à la dérobée. Ils dorment tres-peu, parce qu'ils ſont perſuadez que le ſommeil eſt une action trop animale, de laquelle l'homme devroit tout à fait s'abſtenir ſi cela étoit poſſible.

Ils conviennent tous que cette vie n'eſt qu'un mouvement plein de trouble & d'agitation. Ils ſont perſuadez que ce que nous appellons la mort eſt leur repos, & que le plus grand bien de l'homme eſt d'arriver à ce terme qui met

fin

fin à toutes ſes peines : delà vient qu'ils ſont indifferens pour la vie, & qu'ils ſouhaitent paſſionnément de mourir. Plus je témoignois d'apprehenſion pour la mort, plus ils ſe confirmoient dans la penſée que je ne pouvois être homme, puis que ſelon leurs idées, je péchois contre les premiers principes du raiſonnement. Mon vieillard m'en parla pluſieurs fois, & voici à peu prés les raiſons qu'il me donna. Nous ſommes differens des bêtes, me diſoit-il, en ce que leurs connoiſſances ne penetrant pas dans le fonds des choſes, elles n'en jugent que par l'écorce & la couleur : c'eſt de là qu'elles fuient leur deſtruction comme leur plus grand mal, &

qu'elles travaillent pour leur conſervation comme pour leur plus grand bien, ne conſiderant pas que puis que c'eſt une neceſſité abſoluë qu'elles périſſent, toutes les peines qu'elles ſe donnent pour l'empêcher deviennent à la fin vaines & inutiles. Pour raiſonner de même ſur ce qui nous regarde, continua-t-il, il faut que nous conſiderions la vie comme un état de miſere, quoiqu'elle conſiſte dans l'union d'une ame ſpirituelle avec un corps materiel, dont les inclinations ſont entierement oppoſées l'une à l'autre : tellement que deſirer vivre, c'eſt ſouhaiter d'eſſuier la violence de ces oppoſitions; & demander la mort, c'eſt aſpirer au repos dont chacune

de ces deux parties joüit lors qu'elles ſont toutes deux dans leur centre.

Comme nous n'avons rien de plus cher que nous-mêmes, ajoûta-t-il, & que nous ne pouvons nous regarder que comme des compoſez dont la diſſolution eſt certaine & infaillible, nous languiſſons plûtôt que nous ne vivons ; ce qui étant ainſi, ne vaudroit-il pas mieux n'être point que d'être pour connoître, que bientôt on ne ſera plus ? Les ſoins de ſe conſerver ſont inutiles, puis qu'enfin il faut mourir. La vûë de nos plus rares talens & de nos connoiſſances les plus exquiſes nous cauſe un ſecond tourment, puis que nous ne pouvons les conſide-

rer que comme des biens paſſagers dont l'acquiſition nous a coûté mille peines, & dont il n'eſt pas en nôtre pouvoir d'empêcher la perte. Enfin tout ce que nous conſiderons au dedans & au dehors de nous, contribuë à nous rendre la vie odieuſe & inſupportable.

Je répondis à tout cela, qu'il me ſembloit que ce raiſonnement prouvoit trop; que pour lui donner toute ſa force, il faudroit que je fuſſe triſte de ce que je connois quelque choſe qui me ſurpaſſe: ce qui eſt pourtant faux, puis que la bonté du jugement conſiſte à ſe pouvoir contenter de ſa condition, & à éloigner les réflexions qui ne ſervent qu'à nous

affliger, ſur tout ſi nous ne pouvons pas y apporter de remede.

Il y a du ſolide dans ta réponſe, répartit-il, mais elle eſt foible en deux chefs; l'un eſt de pouvoir ſuſpendre ſon jugement, & l'autre de ſe pouvoir aimer ſans deteſter ſa diſſolution. Pouvoir le premier, c'eſt pouvoir être ſans voir ce qui eſt ſans ceſſe devant nos yeux; pouvoir le ſecond, c'eſt aimer l'être ſans haïr le neant.

C'eſt une grande foibleſſe de croire qu'on puiſſe vivre ſans être continuellement frapé de ſa deſtruction: ç'en eſt une encore plus grande de craindre ce qu'on ſçait qui arrivera infailliblement; mais c'eſt une folie achevée de cher-

cher des preſervatifs pour éviter ce qu'on connoît inévitable. Pouvoir être ſans voir la mort, c'eſt pouvoir vivre ſans ſe connoître, puis que la mort eſt inſeparable de nous-mêmes, & que nous voir en toutes nos parties c'eſt ne voir rien que de mortel. Pouvoir craindre la mort, c'eſt pouvoir accorder deux choſes contradictoires, puis que craindre ſuppoſe un doute de ce qui arrivera, & que nous ſçavons que la mort arrive indubitablement : c'eſt encore pis de prendre des preſervatifs pour la détourner, puis que nous ſommes aſſurez que cela eſt impoſſible. Je répliquai que nous pouvions avec juſtice craindre non la mort mais ſes

approches : & que les preſervatifs étoient utiles, puis qu'ils pouvoient au moins nous en éloigner pour un tems. Fort bien, repartit-il ; mais ne vois-tu pas que la neceſſité de mourir étant indiſpenſable, ſon éloignement ne peut nous cauſer qu'une ſuite de peines, de chagrins & d'ennuis. Je lui répondis que ces raiſons auroient beaucoup plus de poids parmi les Européens que chez eux, où ils ne ſçavent ce que c'eſt que ſouffrir, au lieu que la vie des Européens n'étoit qu'une chaînes de ſouffrances & de miſeres.

Quoi donc, dit-il, avez-vous d'autres infirmitez que celles d'être mortels & de vous connoître mourans.

Je l'aſſurai qu'on mouroit ſouvent pluſieurs fois auparavant que d'achever de mourir, & que la mort n'arrivoit aux Européens qu'à force de maladies qui les abattoient & les faiſoient enfin défaillir. Cette réponſe fut pour lui un miſtere : & comme je m'efforçai de lui faire comprendre nos goutes, nos migraines, nos coliques, je vis qu'il n'entendoit pas ce que je voulois dire ; il falut donc pour me faire entendre, que je lui expliquaſſe en particulier quelques-unes des douleurs que nous ſouffrons ; & comme il m'entendit, il ajoûta : ſeroit-il poſſible qu'on pût aimer une telle vie ? je répondis que non ſeulement on l'aimoit, mais encore qu'on emploioit

ploioit toutes choſes pour la prolonger : d'où il prit un nouveau ſujet de nous condamner d'inſenſibilité ou d'extravagance ; ne pouvant, diſoit-il, comprendre qu'un homme raiſonnable, aſſuré de ſa mort, qui ſe voioit tous les jours mourir à force de ſouffrances, & qui ne pouvoit prolonger ſa vie ſans une continuelle langueur, pût ne pas ſouhaiter la mort comme ſon plus grand bien.

Nos ſentimens ſont bien éloignez des vôtres, ajoûta-t-il : auſſitôt que nous ſommes capables de nous connoître, comme nous ſommes obligez de nous aimer, & que nous nous conſiderons comme les victimes neceſſaires d'une cauſe ſu-

perieure qui peut à tous momens nous détruire, nous faisons fort peu de cas de nôtre vie, & nous ne la regardons que comme un bien étranger que nous ne pouvons posseder qu'en fuiant. Le tems pendant lequel nous en joüissons nous est à charge, parce qu'il ne sert qu'à nous faire regretter un bien qu'on nous ôte plus facilement qu'on ne nous le donne. Enfin nous nous ennuions de vivre, parce que nous n'osons nous attacher à nous-mêmes de toute la tendresse que nous pourrions avoir, pour ne pas souffrir de trop grandes violences quand nous serons obligez de nous quitter.

Je lui dis à cela que la raiſo

nous apprenoit que l'être étoit toûjours préferable au neant, & qu'il valoit mieux vivre, quand ce ne ſeroit que pour un jour, que de ne vivre pas : ſurquoi il me répondit qu'il faloit diſtinguer deux choſes dans nôtre être ; l'une eſt l'exiſtence generale qui ne périt point, l'autre eſt cette exiſtence particuliere, ou cet être individuel qui périt. La premiere eſt meilleure que la privation : & c'eſt ce qu'on doit abſolument entendre, quand on dit que l'être eſt préferable au neant. La ſeconde eſt ſouvent pire que la privation, ſur tout ſi elle eſt accompagnée d'une connoiſſance qui ne tende qu'à nous rendre malheureux.

Je repartis que ſi l'être en general étoit meilleur que le non être, il s'enſuivoit que l'être en particulier valoit mieux que ſa privation ; mais il me ſatisfit en me propoſant l'exemple même de l'etat où j'avois été. Dis-moi de grace, me dit-il, quand tu te conſiderois ſeul dans ces lieux dont tu nous as parlé, environné de toutes parts de la mort, pouvois-tu croire alors que ta vie fût un bien, & l'eſtimois-tu plus que le neant ? N'eſt-il pas vrai que tes connoiſſances ne ſervoient qu'à te rendre miſerable, & que tu aurois preferé d'être inſenſible aux ſentimens que tu avois de ta miſere ? Il ne ſert donc à rien de vouloir ſoûtenir que

connoître eſt un bien, puis que la connoiſſance qui m'afflige non ſeulement ne m'eſt pas un bien, mais encore un mal d'autant plus ſenſible que je le connois mieux. C'eſt de ce principe que ſuit nôtre veritable miſére, de connoître ce que nous ſommes & ce que nous devrions être; nous ſçavons que nous ſommes des êtres nobles, excellens, en un mot, dignes d'une éternelle durée; & nous voions qu'avec toute nôtre nobleſſe & nôtre excellence nous dependons de mille creatures qui ſont beaucoup au deſſous de nous. Voilà ce qui eſt cauſe que nous ne nous regardons que comme des êtres qu'on n'a élevez que pour les

rendre plus malheureux, & ce qui fait que nous aimerions mieux n'être point du tout, que d'être tout ensemble & si excellens & si miserables.

Nos ancêtres étoient tellement convaincus de cette verité, qu'ils cherchoient la mort avec le plus grand empressement du monde : & comme nos païs devenoient deserts, on trouva des raisons pour convaincre ceux qui restoient, de s'épargner durant quelque tems ; on leur remontra qu'il ne faloit pas rendre inutile une si belle & si grande Terre: que nous faisions un ornement de cet Univers, & que nous devions endurer la vie quand ce ne seroit que pour com-

plaire au ſouverain Maître qui nous l'avoit donnée. Quelque tems aprés, pour remplacer ceux qui avoient cherché leur repos dans une mort volontaire, tous ceux qui reſtoient s'obligerent de preſenter juſqu'à trois enfans aux Hebs. Tout le païs aiant été ainſi repeuplé, on publia qu'on accorderoit deſormais la permiſſion du grand repos à quiconque preſenteroit un homme au Heb, ſoit que ce fût ſon propre fils ou quelqu'autre qui voulût bien lui ſervir de Lieutenant & occuper ſa place ; mais on delibera en même tems, que perſonne ne pourroit demander cette permiſſion qu'il n'eut au moins cent ans, ou qu'il ne fît paroître

quelque bleſſure qui l'incommodât extraordinairement. Lors qu'il achevoit ces mots, nous fûmes joints par deux freres, dont je fus tres-fâché : car je n'avois jamais trouvé mon vieillard ſi bien diſpoſé à me découvrir les miſteres de toutes les choſes ſur leſquelles je lui demandois quelque éclairciſſement.

Au reſte, il ne ſe fait point d'aſſemblée au Hab, où il n'y ait vingt ou trente perſonnes qui demandent la liberté de retourner au repos, & on ne la refuſe à qui que ce ſoit quand on a de juſtes raiſons pour la demander. Lors que quelqu'un a obtenu ſon congé pour ſortir de la vie, il preſente ſon Lieutenant qui doit

avoir au moins trente-cinq ans. La Compagnie le reçoit avec joie, & on lui donne le nom du vieillard qui veut ceſſer de vivre. Cela étant fait, on lui repreſente les belles actions de ſon prédeceſſeur, & on lui dit qu'on eſt aſſuré qu'il ne dégenerera pas de la vertu de celui dont il va remplir la place. Cette ceremonie étant achevée, le vieillard vient gaiement à la table des fruits du repos, où il en mange juſqu'à huit d'un viſage ſerain & riant: Lors qu'il en a mangé quatre, ſon cœur ſe dilate, ſa rate s'épanoüit : de ſorte que la joie extraordinaire qu'il reſſent lui fait faire pluſieurs extravagances, comme ſont celles de ſauter, de danſer & de dire toutes

ſortes de ſottiſes auſquelles les freres ne ſont point de réflexion, parce qu'elles ne partent d'un homme qui perd la raiſon. On lui preſente encore deux autres fruits qui alterent tout à fait ſon cerveau ; alors ſon Lieutenant avec un autre le conduiſent au lieu qu'il s'eſt choiſi quelque tems auparavant pour ſépulture : & là ils lui donnent deux autres fruits qui le plongent dans un ſommeil éternel. Ils ferment enſuite ſon tombeau, & s'en retournent en conjurant le ſouverain Etre d'avancer le bienheureux momens auſquels ils doivent joüir du repos pareil à celui de leur frere. Voilà comme naiſſent, vivent & meurent les Auſtraliens.

CHAPITRE VIII.

Des Exercices des Auſtraliens.

LEs Auſtraliens comptent leurs années depuis le premier point du Solſtice du Capricorne juſques à la revolution du même point, & ils en jugent exactement par l'ombre d'une pointe attachée contre une muraille, & oppoſée directement au Midy : Lorſque cette ombre eſt parvenuë au point le plus bas qui eſt marqué dans tous leurs appartemens, ils reconnoiſſent que l'année eſt finie.

Depuis ce Solſtice juſques à

l'Equinoxe de Mars, ils comptent un *Suèb*, ou un mois: Depuis l'Equinoxe de Mars jusques au Solstice de l'Ecrevice, ils comptent un autre mois. Depuis ce temps jusques à l'autre Equinoxe un troisiéme mois, & le quatriéme s'étend depuis cet Equinoxe jusqu'au Solstice du Capricorne; de sorte qu'ils n'ont ainsi que quatre mois en l'année: ils nomment *Suëm*, ce que nous appellons semaines, & ils en comptent autant que de Lunaisons; ils divisent les jours qu'ils nomment *Suec* en trois parties; *Murc*, le jour commençant; *Durc*, le jour avancé; & *Spurc*, le jour finissant: ils ne font aucune division de la nuit, parce qu'ils la passent dans un profond sommeil, qu'ils se pro-

turent par le moien des fruits qu'ils mangent avant que de s'endormir ; car ces fruits les aſſoûpiſſent tellement que rien n'eſt capable de les réveiller tant que leurs ſens ſont engourdis par la vertu de ces fruits.

Le Murc commence à cinq heures du matin, & dure juſques à dix heures : Le Durc ſuit qui dure juſques à trois heures du ſoir, aprés lequel eſt le Spurc qui finit à huit heures. La premiere partie du jour eſt pour le Hab & les Sciences : la ſeconde pour le travail ; & la troiſiéme pour l'exercice public. Ils vont au Hab de cinq jours en cinq jours : L'ordre qu'ils obſervent eſt tel, que le premier Quartier vient y paſſer le Murc, le ſecond Quartier le Durc ; &

le troiſiéme le Spurc. Le ſecond jour le quatriéme Quartier vient au Murc, le cinquiéme au Durc, & le ſixiéme au Spurc. Troiſiéme jour, le ſeptiéme, & puis le huitiéme & le neuviéme, & ainſi des autres: Deſorte que le ſixiéme jour le premier Quartier recommence, non au Murc ou au matin, mais au Durc; on void ainſi ſans ceſſe dans ce Hab quatre cens Perſonnes, ſans compter celles des Hebs qui ſuivent leurs Quartiers. Ils paſſent donc le tiers du jour au Hab, ſans prononcer une ſeule parole, éloignez d'un pas les uns des autres, & ſi attentifs à ce qu'ils penſent, que rien n'eſt capable de les diſtraire. J'ai appris qu'ils faiſoient autrefois certains ſignes exte-

rieurs, accompagnez de grimaces & decontorsions; mais qu'on les avoit entierement bannis, comme indignes d'un homme raisonnable. Les jours qu'ils ne vont pas au Hab, il sont obligez de se trouver au Heb, pour traiter des Sciences, ce qu'ils font avec un ordre & une methode merveilleusement claire, & bien suivie. Ils proposent les uns aprés les autres leurs difficultez, qu'ils appuient de puissantes raisons: ils répondent ensuite à toutes les instances qu'on leur oppose. La dispute étant finie, si on a proposé quelque chose d'importance on l'écrit dans le Livre public, & un chacun le remarque en particulier avec un grand soin; s'il arrive que quelqu'un ait connu

quelque choſe qui lui déplaiſe, ou qu'il juge neceſſaire à l'avantage de la Patrie, il le propoſe aux Freres, & on conclud ce que l'on juge de plus raiſonnable, ſans avoir égard à autre choſe qu'au bien public.

Ils emploient l'autre tiers du jour à leurs jardins, qu'ils cultivent avec une adreſſe, dont l'Art n'eſt point connu en Europe; ils ſçavent donner une douceur ſi agreable à leurs fruits par de certaines liqueurs dont ils arroſent leurs arbres, qu'on ne peut rien manger de plus delicieux. Leurs Parterres ſont émaillez de mille ſortes de fleurs, les unes plus belles que les autres, & qui ſemblent ſe diſputer l'avantage de l'éclat de la varieté des couleurs, & des charmes de l'odeur.

deur. Leurs allées y ſont d'une longueur à perte de vûë, & d'une propreté à laquelle on ne ſçauroit rien ajoûter. Tout cela eſt entre-coupé de mille pieces d'eau toutes differentes, qui forment des baſſins, des canaux, des caſcades, & tout ce que l'Art peut inventer pour le plaiſir des ſens; ſi bien que ces jardins ſont réellement tels que nous nous en figurons quelquefois en idée, lorſque nous laiſſons agir nôtre imagination au gré de nos deſirs.

Le dernier tiers du jour eſt deſtiné à trois ſortes d'exercices fort divertiſſans. Le premier conſiſte à faire paroître ce qu'ils ont inventé de nouveau, ou à repeter ce qu'on a déja fait voir auparavant: mais

il ne ſe paſſe guere ſans qu'on propoſe quelqu'invention nouvelle ; & le nom de ceux qui en ſont les Auteurs eſt écrit dans le Livre des Curioſitez publiques, ce qu'ils eſtiment le plus grand honneur qu'on puiſſe recevoir parmi eux. En trente-deux ans que j'ai demeuré dans le Pays j'en ai remarqué plus de cinq mille qui paſſeroient pour autant de prodiges parmi nous.

Le ſecond exercice conſiſte à manier deux ſortes d'Armes, dont les unes ont beaucoup de rapport à nos Hallebardes, & les autres à nos tuyaux d'orgues; ils manient celles-là avec une grande agilité, mais non pas cependant avec toute la dexterité que j'ai remarquée en Eu-

rope : leurs Hallebardes ſont ſi groſſes & ſi fortes qu'elles peuvent percer facilement ſix hommes enſemble ; ce ſont des pieces de bois façonnées & trempées dans une eau de Mer, mélée de quelques autres drogues qui les endurcit, & les rend en même-temps plus legeres.

L'autre ſorte d'Armes que j'ai comparées aux montres de nos Orgues, ſont compoſées de dix ou douze tuiaux, qui ont certains reſſorts au bout, leſquels étant lâchez pouſſent des bales avec tant d'impetuoſité qu'elles percent cinq & ſix hommes d'un coup ; l'action de ce reſſort eſt ſi rapide & ſi prompte qu'il eſt impoſſible de s'en garantir, & que l'on eſt

plûtôt frapé qu'on n'a penſé à parer le coup.

Au reſte, ils jettent leurs Hallebardes de trente ou quarante pas, & de quinze coups ils n'en manqueront pas deux à fraper au blanc.

Mais leur force eſt encore plus prodigieuſe que leur adreſſe; car ils portent, ſans aucun effort, les ſix & ſept quintaux, & arrachent avec facilité des arbres que nous ne pourrions pas même remüer; je me ſouviens d'en avoir vû un qui aiant percé de ſa Hallebarde quatre demi hommes, comme ils nous appellent, les portoit ſur l'une de ſes épaules ſuſpendus à la même Hallebarde, deux devant, & deux derriere.

Le troiſiéme exercice con-

ſiſte à jetter avec la main certaines bales de trois ou quatre groſſeurs differentes ; ils jettent les unes en l'air, les autres contre des buts, & quelquefois ils ſe les jettent l'un contre l'autre : celles qu'ils jettent en l'air doivent ſe choquer en un certain point marqué, pour être bien jettées ; & pour celles qu'ils jettent contre un but, elles doivent paſſer par un trou qui eſt au but, ce qu'ils font ſouvent dix & douze fois de ſuite.

Ce qui eſt plus remarquable dans ces exercices, c'eſt qu'ils les font d'un air gai, bien que grave & majeſtueux, ſans aucun deſordre, ni aucune alteration.

Les bales qu'ils ſe jettent l'un contre l'autre ſont ſembla-

bles à celles de nos jeux de Paume, ſi ce n'eſt qu'elles ſont plus douces, & moins dangereuſes: l'adreſſe de celui qui les jette conſiſte à frapper celui contre lequel il jouë, & celui-ci de ſon côté met toute ſon adreſſe à éviter le coup qu'on lui porte; le plaiſir de les voir eſt ſi grand qu'il n'eſt rien qu'on ne quitte pour avoir ce divertiſſement. Tantôt ils ſautent en cabriollant, pour donner lieu à la bale de paſſer : Tantôt ils ſe contournent & ſe courbent de tant de façons qu'il n'eſt Danſeur de corde, ou Voltigeur parmi nous qui approche de leur agilité; quand celui qui jette les bales en lance trois ou quatre de ſuite coup ſur coup, c'eſt une choſe admirable à voir

que le manége de celui qui les reçoit, lequel ſe courbe à l'une, ſe plie pour l'autre, reçoit & rejette la troiſiéme & la quatriéme de ſes mains, & quelquefois de ſes pieds; ce qui ſe fait preſqu'au même inſtant; car comme les baies ſont toûjours jettées parfaitement droit, c'eſt une neceſſité ou que tous les coups portent, ou que celui qui eſt le but ait une adreſſe extraordinaire pour les éviter & les détourner. J'ai été eſtimé aſſez adroit en Portugal; mais il eſt vrai que je paroiſſois fort peſant parmi les Auſtraliens, & ſi ce n'eût été que je m'excuſois ſur le grand nombre de plaies que j'avois reçûës, j'aurois fait paſſer ma Nation pour tout-à-fait lourde & groſſiere.

CHAPITRE IX.

De la Langue Auſtralienne & des Etudes des Auſtraliens.

LEs Auſtraliens ſe ſervent de trois façons d'expliquer leurs penſées comme en Europe ; à ſçavoir, des ſignes, de la voix & de l'écriture. Les ſignes leur ſont fort familiers, & j'ai remarqué qu'ils paſſent pluſieurs heures enſemble ſans ſe parler autrement.

Ils ne parlent que lors qu'il eſt neceſſaire de lier un diſcours & de faire une longue ſuite de propoſitions. Tous leurs

leurs mots ſont monoſillabes, & leurs conjugaiſons ſont toutes ſemblables : par exemple, *af* ſignifie aimer, & voici comme ils le conjuguent au preſent : *la*, *pa*, *ma*, j'aime, tu aimes, il aime. *lla*, *ppa*, *mma*, nous aimons, vous aimez, ils aiment. Ils n'ont qu'un préterit que nous appellons parfait : *lga*, *pga*, *mga*, j'ai aimé, tu as aimé, &c. *llga*, *ppga*, *mmga*, nous avons aimé, vous avez aimé, &c. Le futur c'eſt *lda* *pda*, *mda*, j'aimerai, tu aimeras, &c. *llda*, *ppda*, *mmda*, nous aimerons, vous aimerez, &c. Travailler, en langue Auſtralienne c'eſt *uf* ; ils le conjuguent ainſi : *lu*, *pu*, *mu*, je travaille, tu travailles, il travaille : *lgu*, *pgu*,

mgu, nous travaillons, vous travaillez, ils travaillent ; & ainſi des autres tems.

Ils n'ont aucune déclinaiſon ; ni même aucun article & tres-peu de noms. Ils expriment les choſes ſimples par une ſeule voielle : & celles qui ſont compoſées, par les voielles qui ſignifient les principaux d'entre les corps ſimples dont elles ſont compoſées. Ils ne reconnoiſſent que cinq corps ſimples, dont le premier & le plus noble eſt le feu qu'ils appellent d'une ſeule lettre *A*. le ſecond eſt l'air qu'ils appellent *E*. le troiſiéme eſt le ſel qu'ils nomment *O*. le quatriéme l'eau nommée *I*. & le cinquiéme la terre appellée *V*.

Tous leurs adjectifs & leurs

épithetes ſe marquent par une ſeule conſone dont ils ont un bien plus grand nombre que les Européens. Chaque conſone ſignifie une qualité qui convient aux choſes ſignifiées par les voielles ; ainſi *B.* veut dire clair : *C.* chaud : *D.* deſagreable : *F.* ſec ; & ſuivant ces explications, ils forment ſi parfaitement leurs noms, qu'en les entendant on conçoit auſſitôt la nature de la choſe qu'ils nomment. Ils appellent par exemple, les étoiles *Aeb*, mot qui fait entendre tout d'un coup les deux corps ſimples dont elles ſont compoſées, & qu'elles ſont avec cela lumineuſes. Ils appellent le Soleil *Aab*, les oiſeaux *Of* : ce qui marque tout à la fois qu'ils

ſont d'une matiere ſeche, piquante & aërienne. Ils nomment l'homme *Vez* : ce qui ſignifie une ſubſtance partie aërienne, partie terreſtre, accompagnée d'humidité ; & ainſi des autres choſes. L'avantage de cette façon de parler eſt qu'on devient Phloſophe en apprenant les premiers mots qu'on prononce, & qu'on ne peut nommer aucune choſe en ce païs, qu'on n'explique ſa nature en même tems ; ce qui paſſeroit pour miraculeux, ſi on ne ſçavoit pas le ſecret de leur alphabet & de la compoſition de leurs mots.

Si leur façon de parler eſt ſi admirable, celle d'écrire l'eſt encore davantage. Ils n'ont que des points pour expliquer

leurs voielles, & ces points ne ſe diſtinguent que par leur ſituation ; Ils ont cinq places : la ſuperieure ſignifie l'*A* : la ſuivante l'*E*, &c. par exemple,

A.
E.
I.
O.
V.

Et bien qu'il nous ſemble que la diſtinction en ſoit aſſez difficile, l'habitude qu'ils en ont la leur rend tres-aiſée. Ils ont trente-ſix conſones, dont vingt-quatre ſont tres-remarquables ; ce ſont de petits traits qui environnent les points, & qui ſignifient par la place qu'ils occupent ; par exemple, *EB* : air clair, *OC*—

eau chaude, *IX*—— eau froide, *VL* terre humide, *AF!* feu ſec, *ES!* air blanc, & ainſi des autres. Ils en ont encore dix-huit ou dix-neuf; mais nous n'avons aucune conſone en Europe qui les puiſſe expliquer.

Plus on conſiderera cette façon d'écrire, plus on y trouvera de ſecrets à admirer. Le *B.* ſignifie clair, le *C.* chaud, l'*X.* froid, *L.* humide, *F.* ſec, *S.* blanc, *N.* noir, *T.* verd, *D.* deſagréable, *P.* doux, *Q.* plaiſant, *R.* amer, *M.* ſouhaitable, *G.* mauvais, *Z.* haut, *H.* bas, *I.* conſone, rouge, *A.* joint avec *I*, paiſible. Auſſitôt qu'ils prononcent un mot, ils connoiſſent la nature de la choſe qu'il ſignifie; comme

quand ils écrivent ce mot *Ipin*, on entend aussi-tôt une pomme douce & desirable, *Izd* un fruit mauvais & desagréable : & ainsi du reste.

Quand on enseigne un enfant, on lui explique la signification de tous les élemens & la nature de toutes les choses qu'il profere : ce qui est un avantage merveilleux, tant pour les particuliers, que pour le public ; puis qu'aussi-tôt qu'ils sçavent lire, c'est-à-dire, communément à trois ans, ils comprennent en même tems tout ce qui convient à tous les êtres. Ils sçavent lire parfaitement à l'âge de dix ans, & ils connoissent tous les secrets de leurs lettres à quatorze. Ils sçavent toutes les difficultez

de la Philoſophie à vingt : & depuis vingt juſqu'à vingt-cinq ils s'appliquent à la contemplation des Aſtres, & ils diviſent cette étude en trois parties ; la premiere eſt de la revolution des Aſtres qui comprend leurs années : la ſeconde de leur diſtinction, & la troiſiéme de leurs qualitez : avec des raiſonnemens qui ſont tout autres que ceux que l'on fait en Europe ſur cette matiere. Mais comme ce ſujet eſt purement philoſophique, ce n'eſt pas ici le lieu d'en parler plus en détail.

Ils s'occupent depuis vingt-cinq juſqu'à vingt-huit ans à la connoiſſance de leur hiſtoire ; & ce n'eſt qu'en ce ſeu point qu'ils ſont paroître un

foibleſſe d'eſprit ſemblable à celle des autres peuples, tant pour l'antiquité juſqu'à laquelle ils font remonter leur origine, que pour les choſes fabuleuſes qu'ils racontent des premiers hommes dont ils diſent être deſcendus. Ils comptent plus de douze mille révolutions de ſolſtices depuis le commencement de leur République. Ils debitent qu'ils tirent leur origine du Haab, ou d'une Divinité qui d'un ſeul ſoufle produiſit trois hommes deſquels tous les autres ſont venus. Ils ont de vieilles écorces qui contiennent huit mille révolutions de leur hiſtoire, & elle y eſt écrite en forme d'annales. Le reſte eſt compris dans quarante-huit

Volumes d'une groſſeur prodigieuſe ; mais tout ce qui y eſt rapporté a plus l'air de Prodiges que d'Evenemens Hiſtoriques, & eſt plûtôt merveilleux que croiable ; car ſi tout ce qu'ils racontent étoit vrai, les Etoiles ſe ſeroient multipliées des deux tiers ; le Soleil ſeroit groſſi de la moitié, & la Lune fort diminuée ; la Mer auroit changé de place, & il ſeroit arrivé mille autres choſes pareilles qui ſont hors de toute apparence.

Pour ce qui eſt de nous, ils ne nous font commencer que cinq mille revolutions aprés eux, & l'origine qu'ils nous donnent eſt tout-à-fait ridicule ; car ils diſent qu'un Serpent d'une groſſeur démeſurée, & am-

phibie, qu'ils nomment *Ams*, s'étant jetté ſur une femme pendant ſon ſommeil, & en aiant joüi, ſans lui faire aucun autre mal, cette femme ſe réveilla ſur la fin de l'action, de laquelle elle eût tant d'horreur qu'elle ſe precipita dans la Mer; le Serpent ſe jetta auſſi-tôt dans l'eau aprés elle, & la ſoûtenant toûjours, la porta juſqu'à une Iſle voiſine, où touchée de l'amitié de cet Animal, & ſe repentant de ſon propre deſeſpoir, elle reſolut de ſe conſerver la vie, & chercha, dans ce lieu deſert, tout ce qui pouvoit lui ſervir d'alimens & de nourriture; le Serpent de ſon côté lui apportoit tout ce qu'il trouvoit. Enfin cette femme accoucha de deux Enfans, l'un mâle

& l'autre femelle ; le Serpent redoubla alors ſes ſoins, ne ceſſant d'aller & de venir pour trouver de quoi nourrir la mere & les enfans : Quand les fruits ordinaires lui manquoient, il prenoit des poiſſons, & quelquefois de petits animaux, qu'il leur apportoit ; à meſure que ces deux enfans croiſſoient, ils faiſoient paroître de plus grands ſignes de malice, & de plus grandes marques de brutalité, ce qui cauſa tant de triſteſſe & de chagrin à la mere qu'elle en devint inconſolable. Le Serpent s'apperçeut de ſes ennuis, & penſant qu'elle regrettoit ſon Pays, aprés avoir fait ſon poſſible pour la conſoler, ſans rien avancer, il lui fit pluſieurs ſignes pour lui faire entendre

que ſi elle vouloit retourner avec les ſiens, il l'aſſiſteroit en ſon retour, comme il l'avoit aidée à ſa venuë. Cette femme ſe jetta dans l'eau, plûtôt à deſſein d'éprouver la volonté du Serpent, que pour aucune autre conſideration: au même inſtant, le Serpent ſe mit à la nage, ſe plaça ſous ſon eſtomach, & la porta en peu d'heures en ſon Pays; aprés quoi il repaſſa pour joindre ſes deux petits, qui étant devenus grands, s'accouplerent, & multiplierent beaucoup, ne vivans que de chaſſe & de pêche, comme des bêtes carnacieres: l'Iſle étant devenuë, par la ſuite, trop peuplée, ils trouverent le moien de paſſer en d'autres Pays, & de les remplir de leurs productions,

avec tous les desordres que nous experimentons. Voilà l'origine que les Australiens nous donnent ; mais revenons à eux.

Lors qu'ils sont parvenus à l'âge de trente ans, ils ont permission de raisonner sur toutes sortes de matieres, excepté sur celle du Haab, c'est-à-dire, de la Divinité. Quand ils ont environ trente-cinq ans, ils peuvent être Lieutenans dans les Hebs, & faire un Corps de Famille avec les autres Freres, dans un appartement separé ; aprés vingt-cinq autres années ils peuvent retourner au Heb, pour y servir à l'instruction de la Jeunesse ; mais ils observent ordinairement en cela le rang de l'ancienneté, si ce n'est que

quelque Vieillard cede volontiers ſa place à un autre.

CHAPITRE X.

Des Animaux de la Terre Auſtrale.

IL n'y a perſonne pour peu verſé qu'il ſoit en la connoiſſance des Pays, qui ne ſçache que les Animaux y ſont auſſi differents que les Terres qui les portent. L'Angleterre n'a point de Loups; & les Serpens ne ſçauroient vivre ſur la Terre de l'Irlande, quelque part même qu'elle ſoit tranſportée.

Le Bois des Forêts de ce même Pays ne ſouffre ni Vers, ni

Araignées : Les Iſles Orcades n'ont point de Mouches ; la Candie ne porte aucun Animal venimeux ; le venin même tranſporté aux Iſles de la Trinité perd ſa malignité, & n'eſt plus mortel quand il y eſt.

C'eſt une choſe aſſeurée que les gros Animaux ne ſont pas toûjours les plus incommodes; les menuës vermines que les Auſtraliens ne peuvent concevoir, & qui n'ont rien de rare que la vie, font tant de deſordre en pluſieurs endroits de l'Europe, qu'elles cauſent ſouvent la ſterilité, la peſte, & d'autres maux auſſi conſiderables, comme on peut le prouver par une infinité d'experiences ; c'eſt pourquoi je dois mettre au nombre des plus grands

bien

biens des Auſtraliens, l'avantage qu'ils ont d'être abſolument exempts de toutes ſortes d'inſectes.

Il ne ſe trouve chez eux aucune bête venimeuſe en quelque endroit que ce ſoit; auſſi ſe couchent-ils tres-ſouvent ſur la terre nuë, non ſeulement ſans aucune incommodité, mais même avec plaiſir. C'eſt de là auſſi en partie qu'ils ont un ſi grand nombre de fruits également délicieux & beaux.

Ils ont gardé aſſez long-temps trois ſortes d'Animaux à quatre pieds, & ils en gardent encore en certains endroits; je pourrois comparer les moindres à nos Singes, excepté que leur face n'eſt pas veluë; leur yeux ſont à fleur de tête, leurs

oreilles ſont aſſez longues ; ils ont la bouche & le nez de forme humaine, les pates plus longues, avec cinq doigts, dont ils tiennent & portent tout ce qu'ils veulent avec autant de facilité que des hommes ; ils ſont fort actifs, & ils ſont quantité de tours qui demandent autant d'adreſſe que d'agilité. L'amitié qu'ils ont pour l'homme eſt telle qu'ils meurent de faim & d'ennui quand ils ſont obligez d'en être éloignez : Lors qu'ils ſont en la preſence de quelqu'un ; ils ne ceſſent de lui donner quelque divertiſſement par leur cours : On les a bannis de pluſieurs Sezains, à cauſe qu'ils étoient trop importuns, particulierement dans le Hab ; comme on ne pouvoit les empê-

cher d'y aller qu'on ne les retînt enfermés, & qu'on ne les trouvât mourans au retour, auſſi on ne pouvoit les y laiſſer venir ſans s'expoſer à une diſtraction continuelle, & à la profanation d'un lieu ſi venerable.

Les Animaux de la ſeconde ſorte ont quelque conformité avec nos Porcs; mais leur poil eſt doux comme de la ſoie, & leurs muſeaux ſont de la moitié plus longs : On les nomme *Hums*, ils ont l'inſtinct de foüir & renverſer la terre en lignes droites avec autant & plus d'adreſſe que ne font nos meilleurs Laboureurs; ils n'ont beſoin d'aucun Conducteur pour commencer, continuer, & finir leurs raies; on les a cependant

détruits dans la plûpart des Sezains, à cauſe des ordures qu'ils y amenent, & parce qu'ils ne ſont utiles que ſept ou huit jours de l'année ; il faut les tenir enfermez le reſte du temps, ou ſouffrir des degats & des incommoditez tres-fâcheuſes.

La troiſiéme ſorte d'Animaux a du rapport à nos Dromadaires, ſi ce n'eſt que leur tête approche plus de celle des Chevaux ; l'échine de leur dos eſt enfoncée par tout, & les côtes qui s'élevent par déſſus font une eſpece de cœur, dont la pointe eſt en bas, & deux hommes couchez peuvent tenir facilement dans le creux de deſſus : on les nomme *Suëſs*, ils portent ſans peine huit hommes de ce Pays, qui peſent au moins

douze Européens, & on s'en ſert de même pour tranſporter les fardeaux les plus peſans, & les autres choſes neceſſaires dans le commerce de la vie.

Outre ces Animaux on y trouve quatre ſortes d'Oiſeaux qui meritent nos reflexions : Les premiers ſe nomment *Effs* ; ils voltigent comme les Poules privées, & ils ſont de leur groſſeur ; leur couleur eſt d'un incarnat charmant ; cependant on commence à les bannir des Sezains, parce qu'ils cauſent beaucoup de deſordre dans les Parterres & les Jardins.

Les ſeconds & les troiſiémes ſont ſemblables à nos Tarins & à nos Meſanges, mais ils ſont un peu plus gros, & ſi privez qu'il les faut ſouvent chaſſer de deſ-

ſus les Perſonnes, & leur voix eſt ſi douce qu'on la prefere aux plus beaux Concerts de Muſique ; Ils voltigent avec les Freres, & les ſuivent par tout ; ils entrent même dans le Hab, où ils cauſent une certaine douceur d'eſprit par leur gaſoüillement qu'ils appellent *Pacd*, c'eſt-à-dire, divertiſſement de Beatitude : Ils ne mangent jamais qu'avec les Freres, & ils ne prennnent aucun repos qu'ils ne ſoient ſur eux : Ils ont cette proprieté de ſentir de fort loin les Oiſeaux carnaciers, & de piquer les Freres pour les avertir ; en un mot, c'eſt une des plus agreables & des plus utiles recreations de ce Peuple.

Les quatriémes Oiſeaux ſont de la groſſeur de nos Bœufs,

ils ont une longue tête qui finit en pointe, & un bec d'un grand pied, lequel eſt plus affilé que l'acier éguiſé. Ils ont de vrais yeux de bœuf qui ſortent de leur tête, deux grandes oreilles, des plumes rouſſes & blanches, un cou un peu délié, mais fort large, un corps long de douze pieds, & large de quatre, avec une queuë de plumes grandes, & recourbée ; un eſtomac ſous leurs plumes à l'épreuve des coups & dur comme fer, des pattes plus menuës que groſſes, finiſſant en cinq effroiables ſerres capables d'enlever facilement un poids de trois cens livres. Ces horribles bêtes ſe nomment *urqs* & elles ne vivent que de proie. Elles ſont

en certain tems une guerre si cruelle aux Australiens, qu'elles en enlevent quelque fois quatre ou cinq cents en un jour. Aussi-tôt qu'elles ont goûté de la chair humaine, l'avidité qu'elles ont d'en avoir s'augmente, & il n'est ni stratageme, ni invention dont elles ne se servent pour en atraper: tantôt elles sont en embuscade, tantôt elles fondent de la moienne region de l'air douze & quinze ensemble ; & se jettant à travers les armes des Australiens, elles ne manquent guéres à enlever chacun le leur.

Comme ces animaux sont les plus grands ennemis qu'aient les Australiens ; ils ont fait & font encore tous les jours des choses

choſes inconcevables pour les exterminer, juſqu'à détruire des Iſles entieres de trente & trente-cinq lieuës de circuit, & raſer des montagnes d'une lieuë de hauteur pour les chaſſer ; mais quoi qu'ils aient fait & quoi qu'ils faſſent, je ne vois aucune apparence qu'ils puiſſent s'en delivrer : car les Iſles ſont en ſi grande quantité en ce païs, & elles y ſont pleines de rochers ſi élevez, qu'il eſt impoſſible d'en venir à bout ; mais nous parlerons plus amplement de ces oiſeaux dans le chapitre ſuivant.

Je ne puis m'empêcher de dire ici, que bien loin que les Auſtraliens mangent de la

chair, ils ne ſçauroient ſeulement concevoir comment un homme en peut manger ; les raiſons qu'ils alleguent de cela ſont ; premierement, que cette ſorte de-nourriture ne peut compatir avec l'humanité qui doit être naturellement tres-éloignée de la cruauté. Secondement, que la viande des animaux aiant beaucoup de rapport avec celle des hommes, celui qui peut bien manger de la chair de ceux-là, mangera ſans difficulté de la chair de ceux-ci. Troiſiémement, que la digeſtion en eſt trop dangereuſe, & qu'on ne peut manger la chair d'un animal ſans ſe revêtir de ſes inclinations. Quatriémement, que la chair

d'une brute eſt tellement modifiée à cette brute, qu'on ne peut s'en nourrir ſans lui devenir ſemblable à proportion qu'on en mange. Cinquiémement qu'une bête eſt quelque choſe de ſi bas, qu'il vaudroit mieux qu'un homme ne fût point du tout, que de communiquer de la ſorte avec elles.

Au reſte, les Auſtraliens ne deteſtent pas moins les poiſſons que les animaux terreſtres. On n voit fort peu chez eux, arce que les oiſeaux de proie ont je viens de parler s'en ourriſſent & leur font une uerre perpetuelle. Pour moi, n'y en ai jamais vû d'autres ue certaines ſortes d'anguilles

de trois & de quatre aunes de long : & certains petits pattus qui reſſemblent aſſez à nos porcs-épics, d'un noir luiſant comme ébene.

CHAPITRE XI.

Des Raretez utiles à l'Europe qui ſe trouvent dans la Terre Auſtrale.

CEux-là ſe trompent étrangement, qui s'imaginent que l'Europe eſt un Païs qui n'a aucun beſoin de ſes voiſins. Les nouvelles commoditez que le commerce avec l'Aſie & avec l'Amerique nous

a apportées depuis cent ans, en ſont une preuve bien certaine : & on ne peut pas douter que ſi elle pouvoit communiquer avec les Auſtraliens, elle n'en retirât des avantages tout autrement conſiderables. Je ne veux ſeulement parler ici que de quatre de ces avantages qu'elle en recevroit tres-infailliblement.

Entre les animaux dont j'ai parlé, les *Hams* rendroient des ſervices ineſtimables, puis qu'ils exemteroient les hommes des peines extraordinaires qu'il faut avoir pour labourer la terre ; mais les *Snefs* ſeroient encore d'une bien plus grande utilité : ce ſont des bêtes plus douces que les bœufs les plus traita-

bles, & elles ſont d'un entretien ſi facile, que deux livres d'herbes les nourriſſent plus de trois jours. Elles peuvent même demeurer un jour ſans manger ; & dans les voiages les plus difficiles, elles font dix-huit & vingt lieuës tout d'une traite ſans qu'il ſoit beſoin de s'arrêter pour les repaître.

Il eſt aiſé de comprendre l'utilité que les marchands retireroient de ces animaux ; ils ne feroient pas la dixiéme partie de la dépenſe qu'ils ſont obligez à faire pour le tranſport de leurs marchandiſes : deux de ces animaux portent la charge d'un grand chariot tiré à ſix chevaux. Les Auſtra-

liens qui n'ont beſoin d'aucun trafic ſont excuſables d'en faire ſi peu d'état ; mais les Européens trouveroient leur compte à en faire venir, même à quelque prix que ce fût.

Mais rien de tout cela n'approche de l'utilité que les Européens pourroient tirer des oiſeaux carnaciers dont j'ai parlé : car ces animaux qui ſont fort cruels étant ſauvages, peuvent s'apprivoiſer comme nos animaux les plus domeſtiques. Lors que j'arrivai dans la Terre Auſtrale, on en conſervoit encore dans le Sezain qui portoient un homme avec plus de facilité qu'un cheval d'Eſpagne ; on les monte au défaut de leurs aîles, & les plumes de leur dos ſervent

d'un coussin fort commode. Il ne faut simplement que leur attacher une fisselle au bec, pour les conduire où & comme l'on veut ; on fait ainsi quarante & cinquante lieuës tout d'une traite : & aprés s'être reposé environ deux heures pour les repaître, on en fait encore autant ; de sorte qu'on peut faire en un jour cent lieuës sans aucune incommodité, sans crainte & sans danger, sans se mettre en peine ni des ruisseaux, ni des rivieres, ni des bois, ni des montagnes, ni d'aucune mauvaise rencontre. Deux raisons ont obligé les Australiens à s'en défaire, qui n'ont aucun lieu en Europe ; la premiere, c'est qu'ils sont d'une ardeur

extrême pour la conjonction charnelle : ce qui étoit cauſe qu'un mâle portoit quelque fois celui qui le montoit dans une Iſle où il ſentoit quelque femelle, & l'Auſtralien y étoit devoré par les oiſeaux ſauvages. La ſeconde eſt qu'ils ſe perſuaderent que ces oiſeaux privez attiroient ſur leur Terre les autres qui leur cauſoient de ſi grands deſordres. Ces conſiderations n'auroient point de lieu à l'égard des Païs Septentrionaux, où l'on ne tranſporteroit que ceux de ces oiſeaux qui ſeroient apprivoiſez, & où il n'y en auroit point de ſauvages. Voilà ce que j'ai remarqué de plus conſiderable touchant les animaux de la Terre Auſtrale ; quant

aux fruits qu'elle porte, ils surpassent tout ce qu'on peut imaginer de beau & de delicieux ; mais outre leur beauté & leur delicatesse, le fruit du repos a des proprietez que nous appellons miraculeuses ; le sommeil qu'il procure pour tant de tems qu'on veut, & toutes les plaies que son jus guérit en tres-peu de tems, me portent à croire qu'il n'y a aucun mal en Europe contre lequel il ne pût être un remede tres-souverain. J'ai sçû que ce fut par son moien qu'on guérit toutes mes blessures à mon arrivée ; & aiant reçû ensuite en plusieurs combats quantité de coups, dont les uns m'avoient fait de grandes plaies, & les autres m'a-

voient fracaſſé les os, j'ai toûjours été parfaitement rétabli en trois jours. Ce qui étant ainſi, on abregeroit ce nombre ſans nombre de drogues & de remedes qui coûtent ſi cher en Europe, & qui tuent la plûpart des malades à qui on les donne.

J'étois ſujet à pluſieurs foibleſſes pendant mon ſéjour dans le Portugal, & les effroiables ſecouſſes que j'avois ſouffertes ſur la mer m'avoient beaucoup affoibli ; cependant étant arrivé en ce païs, & y vivant des fruits qui ſervent de nourriture, je dois dire que je n'ai pas ſenti la moindre foibleſſe, ni la plus legere infirmité : & bienque l'éloignement de mon païs, joint à des coûtumes tou-

tes extraordinaires que j'étois obligé de pratiquer, me donnassent plusieurs ennuis ; aussi-tôt que je mangeois un fruit de repos mes ressentimens s'adouciſſoient, mon cœur revenoit, & je me sentois dans une situation de corps & d'esprit, qui me rendoit, si content que je ne pouvois desirer quoi que ce soit. De quel prix ne seroient pas de tels fruits en Europe où la tristesse tuë la plûpart des hommes, & où les chagrins causent des langueurs qui sont pires que la mort ?

Mais que peut-on s'imaginer de plus souhaitable que de vivre splendidement & tres-délicatement sans faire aucune dépense, puis qu'il ne faudroit

pour cela qu'avoir trois ou quatre de ces fruits, plus délicats & plus appetiſſans que nos viandes les plus ſucculentes & les mieux aſſaiſonnées, & boire d'une eſpece de nectar naturel qui coule par ruiſſeaux en ce païs, où chacun peut s'en raſſaſſier ſans être obligé ni à labourer la terre, ni à cultiver des arbres.

J'ai admiré cent fois comme la nature donne en ſe jouant, & même avec profuſion en ce païs, les choſes dont elle eſt ſi avare chez nous. Mais je ne ſçaurois paſſer ſous ſilence cette abondance de fin Criſtal qui s'y rencontre, & que les Auſtraliens ſçavent tailler & poſer l'un ſur l'autre avec tant de propreté & d'a-

dreſſe, qu'on a de la peine à en trouver les jointures : Ce Criſtal eſt ſi tranſparent qu'on n'en pouroit pas diſtinguer les pores, ſi les riches Figures de diverſes couleurs que la Nature y forme, ne les faiſoient connoître.

Mais ce qui paſſe, à mon ſens, tout ce qu'on peut voir de plus prodigieux au monde, c'eſt un Hab qui ſe void dans le Sezain de *Huf*, lequel eſt d'une ſeule piece de Criſtal, ce qui ne s'eſt pû faire qu'à force de piquer & de tailler dans un gros Rocher tout de cette matiere : ce merveilleux Hab ſurpaſſe les ordinaires en hauteur & en largeur, car il eſt haut de 200. pieds, & large de 150. Les Figures dont le Criſtal eſt entremêlé ſont plus grandes que les

autres, & on void bien qu'elles ſont de toute leur longueur ſans aucune piece rapportée : On m'a aſſeuré qu'on avoit déja déliberé pluſieurs fois s'il ne valoit pas mieux le détruire que de le conſerver, parce qu'il tente la curioſité de ceux qui en ſont éloignez, & qu'il cauſe de la diſtraction à ceux qui s'y aſſemblent ; cependant il ſubſiſte encore, & j'ai peine à croire qu'on puiſſe ſe reſoudre à détruire une piece ſi riche & ſi rare.

Tout ce que je trouve de plus difficile en cela à l'égard des Européens, c'eſt de pouvoir communiquer, & avoir commerce avec ces Peuples : & aprés y avoir bien fait reflexion j'y vois des difficultez inſurmon-

tables ; car comme ils ne ſouhaittent rien, & qu'ils n'ont beſoin de rien, il n'y a pas d'apparence qu'on les puiſſe attirer par l'amorce du gain, de la recompenſe, ou du plaiſir ; ni vaincre l'étrange averſion qu'ils ont pour nous, & qui eſt telle qu'ils ne peuvent entendre parler de nous ſans témoigner la paſſion qu'ils ont de nous détruire. D'ailleurs tout ce que nous portons aux Terres nouvellement découvertes, & ce qui nous a procuré quelque accés auprés de leurs Habitans, paſſe dans l'eſtime des Auſtraliens pour des bagatelles & des joüets d'enfant ; ils regardent toutes nos étoffes comme nous conſiderons les toiles d'Araignées ; ils ne ſçavent ce que ſignifient les noms

noms d'or & d'argent ; en un mot, tout ce que nous croions précieux paſſe chez-eux pour ridicule : il ne nous reſteroit plus que la voie des Armes pour nous faire une entrée chez eux par la force ouverte ; mais ils ont en cela un avantage ſur nous, qui rendroit tous nos efforts inutiles ; car la Mer eſt ſi peu profonde en ces Païs, qu'elle ne peut porter un Bateau à deux ou trois lieuës de leurs bords, ſi ce n'eſt par quelques détours particuliers, où il y a des veines d'eau qu'on ne peut connoître ſans une longue experience. Outre cela, ils ont des Gardes ſi exacts ſur les rivages, qu'il eſt impoſſible de les ſurprendre, ni même de les attaquer avec eſperance de ſuc-

cés, comme on verra dans la ſuite.

CHAPITRE XII.

Des Guerres ordinaires des Auſtraliens.

C'Est un ordre conſtant en ce monde qu'on ne peut avoir de bien ſans peine, ni le conſerver ſans difficulté; ainſi on ne doit pas être ſurpris que les Auſtraliens ſoient obligez quelquefois à ſoûtenir de grandes Guerres, pour défendre un Païs dont leurs Voiſins connoiſſant les avantages font tous leurs efforts pour y pénetrer. Les plus redoutables de ces

Voiſins ſont les Fondins, Peuple fier & belliqueux, qui eſt toûjours preſt à faire irruption du côté qu'on les attend le moins: Ce qui oblige les Auſtraliens à avoir pluſieurs milliers d'hommes continuellement en garde ſur les Montagnes & ſur les rivages de la Mer, où ils ont juſqu'à vingt mille hommes en ſoixante lieuës de Païs.

Le premier des Gardes qui s'apperçoit des approches de l'Ennemi fait auſſi-tôt le ſignal dont on eſt convenu. Ce ſignal conſiſte à jetter une eſpece de fuſée volante qui s'éleve fort haut, & dont le bruit s'entend de deux lieuës: Auſſi-tôt les autres qui ſont à droit & à gauche font le même ſignal, & toute la Côte en vingt-quatre heures

eſt avertie : La moitié des Gardes courent vers le lieu de l'alarme avec une telle promptitude qu'en moins de ſix heures il s'y trouve juſqu'à trente & quarante mille hommes ; quand on connoît qu'on eſt aſſez de monde pour repouſſer l'Ennemi, on ôte le premier ſignal, & à même-temps tous les autres ceſſent, & il ne vient plus de renfort.

Mais ce qui me paroît le plus admirable, c'eſt de voir que ſans avoir de Chefs qui les menent, ſans s'avertir ni ſe parler de quoi que ce ſoit, ils ſçavent ſe poſter avec tant d'ordre & de diſcipline, qu'on diroit que ce ſont autant d'admirables Capitaines, qui n'ont tous qu'un même deſſein, & un même

moien pour l'executer.

J'ai aſſiſté à deux irruptions que les Fondins firent dans le Païs. La premiere fut environ dix-ſept ans aprés mon arrivée, & l'autre s'y fit l'année paſſée. Les Fondins s'étoient amaſſez au nombre d'environ cent mille pour eſſaier de paſſer par un endroit moins bien gardé que les autres. Il y en avoit déja trente mille qui défiloient à la faveur de la nuit, & ſi quelques étourdis n'avoient inconſideréement fait un grand bruit, ils fuſſent tous entrez dans le Païs avant qu'on s'en fût apperçû. Mais cet éclat les aiant fait découvrir, les Auſtraliens qui virent le danger extrême où ils étoient doublerent les ſignaux, auquel cas tous les Sezains doi-

vent prendre les Armes, & courir au secours.

Cependant les Fondins qui entroient en foule ne trouverent que trois cents Australiens qui faisoient ferme, mais avec tant de vigueur qu'ils arrêterent assez long-temps une partie des Ennemis; mais comme ceux qui étoient déja dans le Païs les environnoient de toutes parts, ils furent enfin taillez en pieces; neanmoins comme ils vendirent leur vie tres-cherement, & qu'ils combatirent plus de deux heures, les deux Sezains eurent le temps de s'approcher; de sorte que pendant que ceux-ci succomboient, un autre gros se forma d'environ quinze cents hommes, les Fondins aiant passé sur le ventre aux premiers se

jetterent au nombre de plus de 60000. dans le Païs crians *Ham, Ham*; c'eſt-à-dire, victoire, victoire : Cependant les quinze cents tenoient ferme comme un rocher, faiſant front de toutes parts, mais les Fondins les environnerent enfin, & en firent une épouvantable boucherie.

Cependant le jour commença, & une partie des Fondins s'étant opiniâtré au combat contre les quinze cents Auſtraliens, allumerent de grands feux autour d'eux pour les brûler, ou du moins pour les empêcher de fuir; mais le reſte des Auſtraliens qui accouroient de toutes parts formerent enfin un gros de vingt-cinq mille hommes, avec leſquels j'étois, & s'étant partagez en trois Corps,

le plus petit qui étoit de cinq à ſix mille, tâcha de gagner le paſſage par où les Fondins étoient entrez : les Fondins qui avoient apprehende ce deſſein, y avoient laiſſé vingt mille hommes pour le garder, & ces vingt mille hommes donnerent avec tant de furie ſur les Auſtraliens pendant cinq heures entieres, qu'ils les auroient tous défaits, ſans un renfort de trois mille qui ſurvint, & ſoûtint le combat cinq autres heures, avec un carnage horrible de part & d'autre. Cependant les deux autres Corps combattoient avec la même vigueur contre le reſte des Fondins, & la boucherie fut ſi grande en cet endroit, que le champ de bataille étoit plein d'une eſpece de mortier cõpoſé de

de terre & de ſang, où on enfonçoit juſques aux genoux; les Fondins neanmoins commençoient déja à ſe laſſer, lors qu'un autre ſecours de vingt mille Auſtraliens arriva, qui aiant percé les Fondins ſans beaucoup de reſiſtance, ſe joignirent à nous: comme nous nous trouvions de beaucoup ſuperieurs à nos Ennemis, nous détachâmes dix mille hommes pour aller ſecourir les Freres du paſſage, dont il y en avoit déja eu beaucoup d'aſſommez par les Fondins, qui jettoient ſur eux de groſſes pierres du haut des Montagnes où ils étoient en embuſcade. De nôtre côté, nous qui avions des Troupes toutes fraîches, nous recommençâmes comme un nouveau combat contre des

Gens preſque abatus de fatigue; ils plierent auſſi-tôt, & ſe diſpoſerent à prendre la fuite; mais comme ils trouverent les chemins fermez, & qu'ils virent leur perte inévitable, ils retournerent contre nous qui les pourſuivions en queuë, & combattant en deſeſperez ils s'ouvrirent un paſſage au travers de nos Soldats, qui étoient las de les tuer.

S'étant ainſi fait jour à travers de nous, ils ſe mirent à fuïr en deſordre à travers le Païs, diſperſez d'un coté & d'autre dans les Campagnes: Le combat dura juſques au milieu de la nuit ſuivante; & comme les Auſtraliens qui ne ceſſoient d'accourir de toutes parts rencontroient par tout les Fondins

qui fuioient, ils n'en laiſſerent échapper aucun : On courut en même-temps au paſſage où les Fondins ſe deffendoient encore avec beaucoup de vigueur, mais voiant venir ce grand ſecours, ils prirent auſſi-tôt la fuite. Le combat étant fini, les Auſtraliens qui avoient combattu ſe rafraîchirent, & ſe repoſerent; & les autres prirent ſoin de rendre les derniers devoirs aux Freres qui étoient morts dans cette défaite. On trouva plus de 19000. Auſtraliens tuez ſur la place ; & il y en eut environ 12000. de bleſſez, du nombre deſquels je dois me mettre, puiſque j'y eus un bras caſſé, & une cuiſſe percée. Un chacun reconnut ſes morts, & eut ſoin de les tranſporter dans leurs départe-

mens. On donna auſſi les ordres neceſſaires pour faire porter tous les corps des Fondins à l'endroit où ils avoient fait leur irruption: & on en compta plus de quatre-vingt-dix mille qu'on mit les uns ſur les autres.

Voilà quel fut le premier combat des Auſtraliens contre les Fondins où je me trouvai, & que ſe décris comme témoin oculaire; je n'y remarquai aucune regle de nôtre côté, ſi ce n'eſt de tenir ferme & de ſe laiſſer plûtôt tuer qu'enfoncer. Au reſte, ils ont tous dans le combat une eſpece de petite cuiraſſe legere, mince comme nôtre papier, mais ſi dure qu'à-moins de leur porter des coups avec des efforts extraordinaires, on ne ſçauroit

les percer. Pour ce qui eſt de leur nourriture, elle ſe tire pour chacun en particulier de l'appartement d'où il eſt : les Freres la portent en leur Hab le matin, & les Freres du Hab voiſin la tranſportent dans le leur : & ainſi des autres juſqu'à l'endroit où ſont ceux auſquels les fruits ſont deſtinez.

Le ſecond combat des Auſtraliens où je me trouvai, arriva ſeize ans aprés celui-là : & voici quelle en fut la cauſe. Les Fondins s'étoient emparez d'une Iſle fort conſiderable à dix lieuës du Sezain de *Pief*; elle avoit dix-huit lieuës de longueur & quatorze de largeur : & comme la terre en étoit tres-bonne, ils s'y étoient fortifiez & beaucoup multi-

pliez. La douceur de l'air jointe à l'abondance y attiroit tous les jours de nouvelles Colonies, & ils avoient trouvé le ſecret de faire des courſes dans le continent des Auſtraliens.

La reſolution aiant donc été priſe de les chaſſer de cette Iſle, on en écrivit ſeulement aux cinq cents Sezains voiſins qui détacherent chacun quatre cents perſonnes ; ainſi on eut tout d'un coup une armée de deux cents mille hommes. On fit auſſi-tôt une eſpece de grand bac ſemblable à une plate forme, qui contenoit trois cents hommes de front & quatre cents de côté : ainſi il portoit douze mille hommes rangez en bataille qu'on fit avancer de cette ſorte vers l'Iſle. Ou-

tre cela, ils équiperent ſix cents petits vaiſſeaux qui pouvoient porter chacun cent hommes, & quatre cents autres qu'on chargea de vivres & de munitions.

Entre toutes les machines de guerre que j'y vis, j'en remarquai une bien particuliere; elle conſiſtoit en pluſieurs échelles qui pouſſoient dans les murailles certaines pointes de fer, leſquelles par le moien d'un reſſort s'élargiſſoient en crochet auſſi-tôt qu'elles étoient entrées dans la pierre; de ſorte qu'en tournant aprés cela une rouë, ces machines ébranloient les plus fortes murailles & les renverſoient. J'étois placé ſur le bac ou la plate forme quand on commença à marcher contre

les Fondins qui ſe preparoient depuis trois mois à ſe bien défendre. Ils étoient munis de toutes ſortes de proviſions, & leur armée étoit compoſée de trois cents mille combattans tous reſolus de vaincre ou de mourir. Cependant les Auſtraliens étant arrivez à la vûë de l'Iſle des Fondains, s'arrêterent pour déliberer de quelle façon ils les attaqueroient ; & aprés avoir tenu conſeil, il fut arrêté qu'on débarqueroit la nuit vingt mille hommes dans les petits vaiſſeaux pour environner l'Iſle & attirer au combat les Fondins, pendant que dix mille ſe jetteroient à la nage pour aborder l'Iſle avec les inſtrumens neceſſaires pour renverſer les murailles ; ce

qui fut executé avec tant d'ordre & de promtitude, que les Fondins n'eurent pas le tems de ſe reconnoître. Les dix mille s'attacherent à la premiere muraille, & l'aiant renverſée, deux mille paſſerent le foſſé à la nage, & s'attacherent au ſecond mur : auquel aiant fait quelques bréches, les ſentinelles entendirent le bruit, & allerent auſſi-tôt avertir le corps de garde le plus proche ; mais l'ardeur des Auſtraliens étoit ſi grande, qu'avant que leurs ennemis euſſent été avertis, il y en avoit déja plus de cinq cents au delà de la muraille qui faiſoient ferme pour ſoûtenir les autres qui montoient avec tant de promtitude, qu'en une heure vingt mille ſe

trouverent passez malgré tous les efforts des Fondins. Cependant leur Roi aiant été averti que c'étoit tout de bon que les Australiens entroient dans l'Isle, prit fix mille hommes d'un corps de reserve & vint à la tête pour les reconnoître. Les Australiens de leur côté pousserent de grands cris pour avertir ceux de leur parti, & leur faire conoître qu'ils étoient au delà de la murail-le ; si bien que les Fondins aiant commencé un combat tres opiniâtre, les Australiens qui n'étoient pas encore passez grimperent de tous côtez, & malgré la resistance des Fondins il y en eut plus de cinquante mille qui passerent & qui se rendirent maîtres d'u-

ne partie de la muraille dans le tems que le jour commençoit à paroître. Les vaiſſeaux y aborderent auſſi-tôt, & en moins de deux heures il y en eut encore vingt mille qui paſſerent pardeſſus les murailles : de ſorte que les Fondins qui s'étoient déja amaſſez au nombre de plus de cent mille, voiant le danger évident qui les menaçoit, ſe réünirent tous en un ſeul corps, reſolus de riſquer le tout pour le tout, & ſe jetterent avec tant d'impetuoſité ſur un gros d'ennemis qui faiſoient ferme, qu'ils l'auroient entierement défait, ſi un autre corps d'Auſtraliens qui avoient renverſé plus de deux cents toiſes de muraille ne fût venu à leur ſecours. C'étoit un

détachement de ſix mille ſoldats de la plate-forme tous frais & en bon ordre qui prirent les Fondins en queuë, & qui en firent un tel carnage qu'à peine en reſta-t-il deux mille qui ſe ſauverent dans une petite forteresſe voiſine ; ainſi les Auſtraliens ſe trouverent maîtres de la campagne. Neanmoins avant que d'aller attaquer les forts qui étoient plus avant dans l'Iſle, ils s'emparerent de tous les dehors, afin d'ôter aux Fondins les moiens de leur échaper. On emploia deux jours à cela, & on en mit deux autres à reconnoître les corps des Freres qui avoient été tuez dans le combat ; on en compta juſqu'à quarante-deux mille, & on leur rendit

les devoirs ordinaires de la ſepulture. On fit auſſi le compte des Fondins morts, & on en trouva ſix-vingts mille.

Aprés cela, les Auſtraliens allerent par toutes les Villés de l'Iſle; ils en forcerent cinq en un jour, & firent un carnage effroiable de tous ceux qui s'y rencontrerent. Au reſte, je ne crois pas qu'il ſe voie en aucun lieu du monde de plus belles femmes que celles de ce païs: & quelque effort que je fiſſe ſur moi pour m'accommoder aux manieres dures & inſenſibles des Auſtraliens, je ne pûs m'empêcher de donner des marques de compaſſion en voiant égorger impitoiablement de ſi belles perſonnes, ce qui ſcandaliſa fort

ceux des freres qui s'en apperçûrent ; mais ce fut bien pis lors qu'étant entré dans une maiſon qui paroiſſoit plus conſiderable que les autres, j'y trouvai une venerable matrone avec deux filles de vingt-cinq à vingt-ſix ans qui ſe jetterent à mes pieds : car leurs charmes me tranſporterent ſi fort que je faillis à en perdre la connoiſſance & la raiſon ; & m'étant avancé vers une de ces filles que j'embraſſois en la relevant, deux Auſtraliens entrerent dans ce moment, & me virent. Je vis bien dans le feu de leurs yeux & dans l'indignation qui paroiſſoit ſur les traits de leur viſage que j'étois perdu ; neanmoins ils ſe contenterent pour lors d'egorger

ces dames en ma preſence : je ne ſçavois plus ni à quoi me reſoudre ni ce que j'allois devenir. Je n'oſois plus enviſager un Auſtralien en face : & auſſi-tôt que quelqu'un d'eux s'approchoit de moi, la confuſion me montoit ſur le viſage & me faiſoit baiſſer les yeux. Dans cette perplexité je retournai ſur un vaiſſeau où je fis ſemblant d'être bleſſé, afin que l'on ne trouvât pas mauvais que j'euſſe quitté l'armée, & j'y demeurai l'eſprit ſi abatu d'ennui & de triſteſſe, que j'avois peine à me ſouffrir moi-même. Cependant le plat païs & toutes les Villes de l'Iſle aiant été ſaccagées, on ſe reſolut d'attaquer les places fortes : on en environna trois à la fois ;

& tous les travaux d'un ſiege ſe reduiſant parmi ces peuples à creuſer la terre autour de la place qu'on attaque, trois cents hommes y furent occupez pendant trois jours, au bout deſquels ils arriverent enfin aux murailles nonobſtant les ſorties des Fondins. Ils ſaperent donc ces murailles & démantelerent ces Villes au grand étonnement de tous les habitans. Ils donnerent en même-tems un aſſaut general, & toute l'ardeur des Fondins qui ſe défendirent tres-courageuſement, n'empêcha pas que les trois forts ne fuſſent pris en quatre jours. Le carnage y fut general, & on n'épargna ni les femmes, ni les vieillards, ni les enfans: tout fut envelopé dans

un

un commun maſſacre. Ceux qui étoient dans les autres forts n'attendirent pas qu'on les y vint aſſieger, ils en ſortirent tous la nuit du jour auquel on avoit reſolu de les inveſtir. On vit donc le lendemain ſur le bord de la mer plus de deux cents mille perſonnes de tout ſexe, dont les uns ſe precipitoient dans l'eau, les autres ſe jettoient à la merci de leurs ennemis, & les autres attendoient en levant les mains au ciel la mort qu'ils voioient inévitable.

Voilà comment cette belle Iſle fut dépeuplée ; les Auſtraliens amaſſerent en pluſieurs monceaux les corps des Fondins, & les laiſſerent ſur le bord de la mer ſans ſepulture,

exposez aux oiseaux qui les dévorerent. Outre les Australiens morts au premier assaut de l'Isle dont nous avons parlé, on en trouva encore plus de dix-huit mille qu'on transporta au païs sur plusieurs vaisseaux ; on remena de la même maniere les blessez qui étoient au nombre de plus de trente mille.

Comme les Australiens observent les assemblées du Hab & du Heb, aussi-bien hors de leurs païs que chez eux, ils s'assemblerent aussi-tôt que l'Isle fut en leur possession, pour louer Dieu, & pour déliberer sur quantité d'affaires survenuës, dont les principales étoient comment on devoit disposer de ma personne, &

comment on devoit travailler à la deſtruction de l'Iſle. Je fus accuſé de cinq chefs dont chacun meritoit la mort & aiant été oüi, je fus renvoié en mon Sezain. On reſolut enſuite de faire raſer l'Iſle par deux troupes chacune de cinquante mille hommes, & toute cette prodigieuſe maſſe de terre fut détruite & couverte d'eau en dix de leurs mois : ouvrage que les Européens non ſeulement n'auroient pû achever en dix ans, mais encore qu'ils n'auroient jamais oſé entreprendre. Voilà ce que j'ai vû des combats des Auſtraliens contre les Fondins.

Outre ces ennemis, les Auſtraliens ont encore à combattre ceux qu'ils nomment

monſtres marins : car c'eſt ainſi qu'ils appellent les Européens, parce qu'ils ne connoiſſent point leur païs, & qu'ils ne les voient jamais venir que du côté de la mer ſur des vaiſſeaux. Ils ne leur donnent donc point d'autre nom que celui de monſtres marins, monſtres inconnus ou demi-hommes. Le vieillard Philoſophe qui m'étoit ſi fort ami & qui ſe plaiſoit à m'entendre parler de mon païs, un peu avant qu'il fût ſorti de ce monde, me diſoit qu'il avoit vû aborder aſſez proche de leur Continent des gens faits à peu près comme ceux dont je lui parlois ; qu'il avoit admiré la fabrique de leurs vaiſſeaux : qu'il avoit toûjours ſouhaité

d'avoir quelque éclairciſſement touchant le Païs de ces demi-hommes, & qu'il trouvoit beaucoup de rapport entre ce que je lui en diſois, & ce qu'il en avoit crû.

Il me conta qu'entre autres combats qu'ils avoient eûs avec ces demi-hommes, ils avoient eû un jour affaire à des Gens ſi déterminez qu'ils avoient été trois jours entiers à ſe rendre maîtres de ſept grands Vaiſſeaux ſur leſquels ils étoient venus; je vis leurs Vaiſſeaux ſur le ſable, car les Auſtraliens conſervent tous ceux qu'ils prennent, comme des Trophées de leur valeur, & des Monumens de leurs Victoires.

Dans le temps que j'arrivai chez eux, il n'y avoit pas ſix.

mois qu'ils avoient défait une Flotte entiere, & je vis pendus aux Mats des Vaiſſeaux pluſieurs corps, entre leſquels je reconnus des Portugais, des François, & des Eſpagnols à leurs habillemens qui s'étoient conſervez. Mon Vieillard qui fut ſpectateur du combat qui ſe fit alors, m'aſſura qu'aprés ce que j'avois fait contre les Oiſeaux ſauvages, il n'avoit rien vû de pareil; car le Pilote aiant découvert quelques veines d'eau aſſez profondes aborda juſques à demie heure des côtes, où n'aiant pas trouvé deux pieds d'eau, il fut contraint de s'arrêter. Il fit auſſi-tôt mettre pied à terre à 1000. hommes pour reconnoître le Païs. Ils entrerent avec une intrepidité extraordinaire, & forcerent fa-

cilement les Gardes de la Mer, qui de leur côté arborerent auſſi-tôt le ſignal ; mais les Ennemis s'étant jettez dans le premier Quartier d'un Sezain qu'ils rencontrerent, & s'étant mis à le piller, on redoubla tellement les ſignaux, qu'avant que les Européens euſſent achevé le butin qu'ils vouloient faire, plus de 8000. Auſtraliens parurent ſur le bord de la Mer ; on leur tira pluſieurs volées de Canon de deſſus les Vaiſſeaux, mais il y eut tres-peu de coups qui porterent. Cependant les Auſtraliens entourerent ceux qui étoient deſcendus dans une maiſon qu'ils avoient forcée, & dans laquelle ils ſe deffendirent quelque temps ; mais enfin il falut ſuccomber à la multitude

qui les accabloit de toutes parts, & il n'en échappa pas un qui pût porter des nouvelles à la Flote. Les Auſtraliens firent enſuite un détour aſſez long pour aller boucher l'entrée aux Vaiſſeaux ; ce qu'ils ſçavent faire ſi adroitement par certains monceaux de terre dont ils rempliſſent les avenuës, qu'il leur eſt abſolument impoſſible de paſſer. Aprés cela on entreprit de les aborder, mais les Européens ſe ſervirent ſi bien de leur Canon & de leurs Armes en cette rencontre que de 8000. Auſtraliens qui vinrent à l'abordage, il y en eut plus de ſix mille tuez avant qu'aucun d'eux fût monté ſur les Vaiſſeaux, & mon Vieillard m'avoüa qu'ils n'avoient jamais éprouvé tant de bravoure

bravoure dans aucun des Ennemis, dont ils euſſent été attaquez; neanmoins comme les ſecours venoient de toutes parts aux Auſtraliens, ils recommencerent une ſeconde attaque avec 12000. hommes qui furent tres-bien reçûs des Européens, non pas toutesfois avec autant de perte que les premiers. Ils aborderent les Vaiſſeaux avec un courage & une fierté ſurprenante: Cependant comme les Européens les tiroient à brûle-pourpoint, ils en avoient déja tué prés de 4000. lors qu'il arriva aux Auſtraliens un renfort de 20000. hommes tous frais, leſquels trouvant les Ennemis recreus d'une fatigue incroiable les défirent avec beaucoup de facilité; ils avoient encore ſur

leurs Vaiſſeaux 3000. Soldats, & autant de Matelots, qui furent tous égorgez en moins d'une heure.

Mais les combats ordinaires que les Auſtraliens ont contre les Oiſeaux, deſquels nous avons parlé, les embaraſſent bien davantage, parce que venant & retournant par l'air, il n'y a aucun moien de les arrêter, ni de les détruire. Ils combattent de trois façons contre ces effroiables bêtes, parce qu'ils en ſont attaquez de trois manières differentes; car tantôt ces Oiſeaux ſe couvrent à la faveur des arbres, tantôt ils s'élevent dans l'air à perte de vûë pour fondre ſur leur proie en un inſtant; les petits Oiſeaux dont j'ai parlé les ſentent de tres-loin, & ils

s'écrient d'une façon triſte & empreſſée, juſques à donner pluſieurs coups de becq pour obliger les Auſtraliens à ſe mettre ſur leurs gardes: cependant nonobſtant toutes leurs precautions ces Animaux ſont ſi ſubtils & ſi adroits qu'ils ne manquent preſque jamais leur coup. Il me ſouvient qu'allant un jour au Hab en la compagnie de mon Philoſophe, & de trois autres, armez à nôtre ordinaire, c'eſt-à-dire, avec nos Hallebardes, nos Caſques & nos Cuiraſſes, à peine euſmes-nous fait la moitié du chemin que nos petits Oiſeaux commencerent à crier d'une maniere effraiante, voltigeant autour de nous d'une façon inquiette, pour nous donner à connoître le danger où

nous étions ; en effet nous vîmes auſſi-tôt ſix de ces Oiſeaux qui nous attaquerent avec beaucoup de furie : Nous nous preſſâmes l'un contre l'autre ; nous nous couvrîmes de nos Armes, & nous nous diſpoſâmes à parer les coups ; une de ces épouvantables bêtes s'étant jettée ſur ma Hallebarde l'enleva de mes mains avec une force à laquelle il n'y a point d'homme qui puiſſe reſiſter. Les cinq autres embaraſſoient ſi fort mes Compagnons qu'ils avoient une peine incroiable à s'en défendre, & à peine eus-je tourné la tête pour voir comment je pourrois les ſecourir, que je fus enlevé, & j'aurois eſté aſſurément perdu ſi je n'euſſe été ſecouru par cinq autres Frere

qui me dégagerent des ſerres de l'Oiſeau qui me tenoit ; pluſieurs autres Freres étant encore venus à nôtre ſecours, les Oiſeaux s'envolerent.

Mais ce qu'il y a de bien plus terrible, c'eſt que ces effroiables bêtes s'aſſemblent quelquefois au nombre de quatre & cinq cents, compoſant une eſpece de Corps d'Armée, où il ſemble qu'elles obſervent quelque ſorte de diſcipline pour combatre les Auſtraliens. Elles campent par tout indifferemment où elles trouvent de quoi ſe repaître.

Les Auſtraliens des Quartiers ſe cantonnent alors dans leurs Maiſons, & perſonne n'oſe ſortir ; on plante le ſignal pour faire connoître l'Ennemi,

& chacun ſe tient ſur ſes gardes.

La regularité qu'ils obſervent alors pour les combatre eſt beaucoup plus exacte que celle qu'ils gardent contre les Fondins ; ils ſe preſſent les uns contre les autres, ils font un quarré fort égal qui fait front de tous les côtez ; ils ont leurs ſarbacanes, dont j'ai parlé ; enfin ils s'arment de Hallebardes & de coutelas ; ſi-tôt que les Oiſeaux apperçoivent l'Armée qui vient contre eux, ils ſe ſeparent tous, volans l'un d'un côté, & l'autre de l'autre, & la plûpart s'élevent à perte de vûë ; mais ce n'eſt que pour ſe reünir bien-tôt, & fondre tous enſemble ſur les Auſtraliens, qui nonobſtant toutes leurs gardes, & toutes leurs dé-

ſenſes, perdent toûjours quelques-uns des leurs dans ces premieres attaques. Je me ſuis trouvé à trois de ces combats ; nous perdîmes au premier ſix hommes, au ſecond huit, & au dernier trois ; & aux trois combats enſemble nous ne tuâmes que ſept de ces Oiſeaux : Il eſt impoſſible d'expliquer l'impetuoſité avec laquelle ils fondent ſur les hommes, & la violence des coups de bec qu'ils leur portent. Je vis une action au dernier combat où j'aſſiſtois qui merite d'être racontée : un Urg enleva la Hallebarde de mon Compagnon, un autre Urg ſe ſaiſit en même-temps de ſa perſonne, je voulus le défendre avec ma Hallebarde, mais un troiſiéme Urg me l'arracha,

mon Voiſin s'attacha à celui qu'on enlevoit, & le même Oiſeau les ſoûlevoit l'un & l'autre ; un troiſiéme embraſſa le ſecond, mais un autre Urg ſe lança terriblement contre lui, & comme il l'enlevoit je m'attachai à lui pour le retenir ; mais nous aurions été infailliblement perdus tous quatre, ſi à force de coups on n'eût enfin aſſommé un de ces Oiſeaux, car les autres quitterent leur priſe au même inſtant, & nous trouvâmes un des Auſtraliens qu'ils lâcherent étranglé, & mort, à force d'avoir été ſerré.

On a obſervé que lors que la Mer continuë à être orageuſe cinq ou ſix jours de ſuite, ces Oiſeaux entrent dans une eſpece de rage, parce qu'ils ne peu-

vent prendre les poiſſons neceſſaires à leur nourriture. J'ai déja dit que les Auſtraliens ont fait & font encore tous les ans des efforts extraordinaires pour détruire ces effroiables Ennemis; ils ont raſé trois Iſles tres-conſiderables de deux lieuës de longueur en trente ans, & ils travaillent maintenant à la deſtruction d'une autre qui eſt à ſix lieuës de leurs Païs. Le temps le plus commode pour cela eſt le Tropique du Capricorne, où ils commencent leurs travaux, qu'ils continuënt juſques à l'Equinoxe de Mars, auquel temps les Oiſeaux commençans à entrer en chaleur font pluſieurs menaces, mais ſans effet, juſques à ce que le Soleil entre au Signe du Taureau; car c'eſt

alors qu'ils viennent en troupes attaquer les Auſtraliens avec tant de rage & d'impetuoſité, que quoi qu'on faſſe pour ſe défendre, il faut ſe reſoudre à perdre pluſieurs hommes. La chaleur de cet horrible combat dure quelquefois ſix heures entieres ſans aucun relâche durant trente jours, & aprés ce temps ils s'en vont peu à peu juſques au mois d'Octobre, où ils reviennent commencer les mêmes combats avec la même fureur.

CHAPITRE XIII.

Du retour de Sadeur juſques à l'Iſle de Madagaſcar.

J'ECRIS ce qui ſuit de l'Iſle de Madagaſcar, & je commence à me flatter que cette Hiſtoire pourra aller avec moi juſques à mon Païs.

Il eſt aiſé de juger par tout ce que j'ai dit de l'incompatibilité des Auſtraliens avec les Peuples de l'Europe, que je ne devois la conſervation de ma vie qu'à l'action de deſeſperé que je fis paroître en arrivant dans la Terre Auſtrale, à la violence continuelle que je me faiſois

pour me conformer à leur maniere de vivre, & aux ſoins que prit de moi le Vieillard qui me ſervit de Protecteur. Cependant comme la Nature ne ſe peut détruire, quelques precautions que je priſſe, il m'échapoit toûjours quelques paroles, ou quelques actions qui me faiſoient connoître pour ce que j'étois. Pendant tout le temps que mon vieux Philoſophe vêcut il fit cent Harangues pour arrêter les deſſeins que les Freres formoient de ſe défaire de moi; il dépeignoit mon combat comme un prodige inouï, lequel ſeul me rendoit digne de leur protection, nonobſtant tous mes défauts; il ſoûtenoit que puis qu'on m'avoit accordé la vie, bien-qu'on connut que

je n'étois point du Païs, on ne pouvoit me l'ôter ſans injuſtice pour des défauts qui provenoient de ma nature; il ajoûtoit qu'aprés tout, puiſque j'étois Etranger, on ne pouvoit me condamner ſans entendre ce que je pouvois dire pour ma juſtification; quand il voulut ſe retirer de cette vie il redoubla ſes prieres & ſes raiſons pour les obliger à me conſerver, il me nomma pour tenir ſa place, aprés une exhortation vraiment paternelle qu'il me fit; & tous les Freres m'accepterent d'un commun conſentement; enfin on me ſupporta juſques à la Guerre des Fondins, dont j'ai parlé, où ma perte fut reſoluë & arrêtée.

Les chefs d'accuſation qu'on

forma contre moi ſe peuvent reduire à cinq principaux. Le premier fut que je n'avois point combatu avec les autres, puiſque je n'avois produit aucune oreille des Fondins ; Le deuxiéme, que j'avois témoigné de la douleur en voiant la deſtruction de leurs Ennemis ; Le troiſiéme, que j'avois embraſſé une Fondine ; Le quatriéme, que j'avois mangé des viandes des Fondins ; Et enfin le cinquiéme, que j'avois fait aux Freres des queſtions pleines de malice. Pour entendre ces accuſations, il faut ſçavoir que c'eſt la coûtume des Auſtraliens de couper les oreilles de ceux qu'ils tuënt dans le combat, & de s'en faire une ceinture, celui qui en apporte davantage eſt eſtimé le

plus courageux, & il y en eut qui en la priſe de l'Iſle en apporterent juſques à 200.

Quant à moi, bien loin d'en avoir tué, j'avois témoigné un extréme regret de voir la ſanglante boucherie de ces malheureux : J'ai parlé de la tendreſſe que je témoignai à une de ces belles Fondines que je trouvai dans leur maiſon avec leur mere ; les Auſtraliens regarderent cette action comme le plus grand crime que je puſſe commettre, car dés-lors, il n'y en eût pas un qui ne m'eût en horreur.

On me chargea encore d'avoir oſé faire la propoſition de garder quelques Fondines, ſous pretexte de s'en ſervir comme d'Eſclaves, & d'avoir dit tout

haut que j'en prefererois une ſeule à tout le butin que je pouvois pretendre dans le pillage de cette Iſle.

Auſſi-tôt qu'on eût oüi ces accuſations, on me propoſa de prendre le fruit du repos, mais d'un ton ſi imperieux, & avec des termes ſi précis, que je n'eus pas d'autre parti à prendre que celui de l'accepter.

Comme on gardoit un grand ſilence, lorſque je vins à la table pour le manger à la maniere accoûtumée, je pris la parole, & je dis aux Freres aſſemblez que je leur avois des obligations ſi eſſentielles que je ne pouvois les quitter ſans leur communiquer un grand ſecret que je ſçavois pour détruire facilement les Urgs. J'ajoûtai qu'effectivement

vement j'étois coupable des crimes dont on m'accusoit, mais que comme tous ces crimes venoient de mon naturel, que tout le monde sçavoit bien être semblable à celui des Fondins, j'attestois leur raison, si s'étant resolus à me souffrir parmi eux me connoissant bien pour Fondin, ils ne devoient pas aussi me pardonner des défauts qui étoient inseparablement attachez à ceux de mon espece. Il est vrai, disois-je, que j'ai témoigné de la tendresse pour mes semblables, il est vrai que je n'ai pû les égorger, il est vrai que j'ai fait paroître de la compassion pour d'autres moi-mêmes; si je ne l'avois pas fait je devrois passer pour dénaturé, & vôtre raison si pure & si clair-voiante

me trouveroit, avec juſtice, coupable de barbarie & de cruauté.

Si un Auſtralien ſe trouvoit par malheur entre les Fondins ne ſeroit-il pas excuſable ſi dans une guerre contre ſa propre Nation, il témoignoit de l'humanité & de la bienveillance envers ſes Freres?

Au reſte, ne croiez pas que je veuïlle me ſervir de ces raiſons pour vous porter à me prolonger la vie, je ſuis ravi de me retirer, & je ne vous demande qu'un delai de peu de jours, ſeulement pour avoir le tems de vous marquer que ce pauvre Etranger que vous avez bien voulu ſupporter, n'eſt pas ingrat des bienfaits qu'il a reçûs de vous.

On ſortit du Hab à la maniere accoûtumée ſans m'avoir donné aucune réponſe, & ainſi je vis bien que je n'avois plus de reſſource que dans l'induſtrie avec laquelle je devois chercher quelque moien de retourner en mon Païs. Dans cette penſée, toutes les avantures de mon premier voiage qui m'avoient porté dans le lieu où j'étois, me paſſerent par l'eſprit, j'avois ſans ceſſe devant les yeux cette planche qui m'avoit été ſi favorable; il me ſembloit que ſi je pouvois me dérober à la vûë des Auſtraliens mon ſalut & mon retour étoient aſſeurez. Enfin aprés avoir roulé dans ma tête une infinité de deſſeins & de moiens, voici la reſolution que je pris, & que j'executai. Je

fis une corde de l'écorce de l'arbre nommé *Schuëb*, je la frotai du jus du fruit du Repos, mêlé avec un peu d'eau de la Mer, ce qui la rendit dure comme le fer; je la frotai ensuite d'un autre jus qui la rendit flexible, & enfin j'en fis une espece de filet que j'étendis sur un arbre où les Urgs avoient coûtume de se percher; je ne cessois d'aller & de venir attendant avec impatience le succés que je me promettois de mon dessein. Enfin mes petits Oiseaux m'aiant averti de me retirer, je vis deux Urgs fort élevez dans l'air, lesquels vinrent justement s'abatre sur l'arbre où j'avois tendu mon filet, & il y en eut un des deux qui s'y prit par le haut de la pate.

Les Freres qui le virent ainſi arrêté couroient déja à lui pour l'aſſommer, mais je les priai de ne lui point toucher, & de me laiſſer faire, les aſſeurant qu'ils verroient bien-tôt quelque choſe de plus ſurprenant que ce qu'ils voioient.

Ma bête ſe voiant ainſi priſe fit pendant deux jours fort la mauvaiſe lorſque je voulois en approcher; mais enfin voiant qu'il n'y avoit nulle apparence d'échaper, & la faim la preſſant elle commença à s'adoucir, & à ſouffrir que j'en approchaſſe pour lui donner à manger: comme j'étois le ſeul qui la ſervoit elle ne tarda pas à me témoigner pluſieurs marques de reconnoiſſance; je la flattois, & elle le ſouffroit, je levois ſes

groſſes pates, je conſiderois ſes griffes, j'ouvrois même ſon bec, & je montois ſur ſon dos, enfin j'en faiſois tout ce que je voulois; je me dis donc pour lors à moi-même, ne ſe pourroit-il pas faire que comme je ne ſuis arrivé en ce Païs que par la perſecution de ces bêtes, j'en púſſe ſortir par leur ſecours? j'eſperois tout de mon Oiſeau, & mon eſperance ſe fortifioit à meſure qu'il redoubloit les marques de ſon amitié envers moi.

Cependant on parla de ma conduite au Hab avec éloge, & voiant qu'on en étoit étonné, je pris la parole, & je dis que je commençois à me regarder comme une perſonne qui ceſſoit d'être; que c'étoit la coûtume de ceux de nôtre Nation,

lorſqu'ils étoient ſur le point de mourir, de vivre dans une grande retenuë, que mon eſprit ne me permettoit pas dêtre le même que j'avois été, ſçachant que j'allois ceſſer d'être dans peu de tems; que j'occupois les momens qui me reſtoient, à mediter une derniere action qui devoit les édifier beaucoup plus que la premiere. Ces raiſons ſatisfirent beaucoup l'Aſſemblée, & il y fut reſolu qu'on me laiſſeroit finir comme je voudrois, ſans parler davantage de moi, ni de mes actions, puiſque je devois déja être cenſé du nombre des morts; on y nomma même mon Lieutenant, & on ne me regarda plus que comme un mourant libre de finir ſa vie comme il voudroit.

Cette Ordonnance me donna tant de consolation que je crûs alors ma délivrance tres-assûrée.

Je passois presque tout le jour auprés de mon Oiseau, & je n'obmettois rien pour lui témoigner toutes les marques possibles de bienveillance. Je m'apperçûs un jour qu'il avoit peine à se soûtenir, & je trouvai que la corde qui l'arrêtoit le tenoit si serré qu'elle avoit coupé la peau de sa pate, & étoit entrée bien avant dans la chair; la plaie étoit tres-considerable, & je cherchai aussi-tôt tous les moiens possibles de le soulager; j'y versai du jus d'un fruit propre à consolider la plaie, je le bandai proprement, & je fis tant qu'en huit jours elle fut par-

parfaitement guerie. Son inclination alors s'augmenta tellement pour moi, qu'il ne pouvoit plus ſouffrir que je m'éloignaſſe de lui, & moi reciproquement je n'étois content que lorſque j'étois auprés de lui: je lui laiſſai peu à peu la liberté d'aller ſeul; mais au lieu de penſer à prendre la fuite, il faiſoit de continuels efforts pour me ſuivre par tout; je voulus voir s'il pouroit me porter en volant, & je trouvai qu'il le faiſoit avec plaiſir, & avec une legereté ſurprenante. Alors je fis une ceinture de pluſieurs feuïlles que je frotai du jus du fruit du Repos, pour la rendre impenetrable à l'eau; je fis enſuite une eſpece d'écharpe creuſe, & aiant rempli l'une & l'autre des

fruits les plus nouriſſants du Païs, & de quelques bouteilles de la liqueur qu'on y boit, avec quoi je mis auſſi le Manuſcrit de cette Hiſtoire : Je bouchai le tout tres-proprement, & le ceignis au tour de moi.

Je fis encore une petite valiſe que je remplis de fruits pour la nouriture de ma bête, & l'aiant proprement liée ſur ſon dos, je me reſolus de partir la nuit ſuivante, qui étoit le quinziéme du Solſtice du Capricorne, trente cinq ans & quelques mois aprés mon arrivée dans la Terre Auſtrale, & le cinquante-ſeptiéme de mon âge.

Afin donc que mon Oiſeau pût plus aiſément prendre ſon vol, je le fis monter ſur un arbre, où m'étant ajuſté au dé-

faut de ſes aîles, je commençai par l'élever fort haut en l'air, dans la crainte que j'avois d'être apperçû des Gardes de la Mer ; mais le grand froid de la moienne Region de l'air m'obligea bien-tôt à deſcendre un peu plus bas.

Cependant il y avoit bien déja ſix heures que nous étions en chemin ; mais ſoit que ma bête ſe ſentît encore de ſa bleſſure, ou que le long repos qu'elle avoit eu l'eût renduë plus peſante, je m'apperçûs qu'elle fatiguoit extrémement, & qu'elle n'en pouvoit plus. Je fis donc en ſorte qu'elle s'abatit ſur l'eau, & comme elle enfonçoit trop, je deſcendis de deſſus pour la ſoûlager, ſçachant bien que ma ceinture me ſoûtien-

droit, & me mettroit hors de danger: Ce pauvre Animal craignant alors que je ne periſſe, ou que je ne vouluſſe le quitter, ſe mit à crier, & à tourner au tour de moi avec une agitation qui marquoit ſa peine & ſon inquietude; mais comme j'étois encore plus fatigué que lui, j'appuiai ma tête ſur ſes plumes, & lui aiant donné des fruits de la valiſe, le ſommeil m'abatit entierement, & je dormis trés-profondement: je trouvai le jour trés-beau & trés-ſerain à mon réveil; je fis encore manger mon Oiſeau, & aiant auſſi pris ma refection, je remontai deſſus aſſez legerement, à deſſein d'avancer chemin; mais quelques efforts qu'il fit il ne pût jamais prendre ſon vol, parce

que la peſanteur étrangere de mon corps l'enfonçoit trop dans l'eau; il falut donc, bon gré malgré, reſter au lieu où nous étions: chacun peut juger quelle fut alors ma peine, & mon embaras; neanmoins aiant fait reflexion que ma bête marchoit trés-bien & trés-vîte dans l'eau, je m'attachai à ſa queuë, & elle me tira aſſez loin pour découvrir une Iſle qui me paroiſſoit quaſi à perte de vûë: comme la nuit approchoit, & que mon Oiſeau étoit fort fatigué, j'arrêtai pour le repaître, & je mangeai auſſi avec lui; mais je fus bien étonné aprés cela de le voir demeurer tout court; car ſoit qu'il regretât ſa premiere condition, ſoit qu'il ne pût vivre dans un air different de

celui de ſon climat, ou qu'il fût ſeulement touché de la peine où il me voioit, il ne voulut jamais paſſer outre.

La nuit étant ſurvenuë peu de temps aprés, il s'endormit d'un profond ſommeil, pour moi il me fut impoſſible de fermer l'œil; je deliberai donc long-temps ſur ce que j'avois à faire, & aprés bien des reflexions, je jugeai à propos de détacher doucement ma valiſe de deſſus mon Oiſeau, & je me reſolus à m'en ſeparer entierement, quoi-qu'avec un extréme regret.

Aprés que j'eus fait cela, voiant que ma ceinture & mon écharpe me ſoûtenoient parfaitement bien, je commençai à m'éloigner de ma bête, & à

avancer à la faveur d'un vent Auſtral qui m'aidoit : De ſorte qu'à la pointe du jour je me trouvai arrivé ſans aucune incommodité à l'Iſle que j'avois apperçûë le ſoir precedent.

Je ſortis donc de l'eau, & m'étant aſſis ſur la Terre ; je mangeai quelques-uns de mes fruits avec un plaiſir mêlé de je ne ſçai quelle conſolation que je n'avois point encore reſſentie. Le ſommeil m'abattit enſuite, je dormis environ ſix heures, & m'étant réveillé, je reſolus de continüer mon voiage, & d'avancer en tirant toûjours du côté du Nord, du peur de me mettre en danger de demeurer toûjours dans la grande Mer, qui ſepare le vieux Monde du nouveau ; mais à pei-

ne me fus-je mis dans l'eau, que j'entendis le bruit du vol des gros Oiſeaux dont j'ai parlé ; toutes mes entrailles furent émûës à ce bruit, & je crûs d'abord être perdu ; mais ma crainte ſe changea bien-tôt en joie, lorſque je reconnus que c'étoit ma bête qui me cherchoit, & qui vint ſe jetter à mes pieds avec tant de careſſes & tant de marques de douleur de ce que je l'avois quittée, que je fus touché de la plus tendre compaſſion que j'euſſe jamais euë ; puis aiant reconnu qu'elle s'étoit extraordinairement fatiguée à me chercher, je demeurai un jour & une nuit dans l'Iſle pour la faire repoſer ; je lui donnai des fruits de ma valiſe, & elle ne faiſoit que com-

mencer d'en manger lorſque tout à coup dix bêtes de la groſſeur, & preſque de la couleur de nos Loups, s'approcherent de nous : Mon Oiſeau les apperçût avant moi, & s'étant jetté deſſus avec impetuoſité & avec furie, il en attrappa une, & l'aiant élevée en l'air, il la jetta ſur une autre, qu'il aſſomma, toutes les autres prirent auſſi-tôt la fuite, mais avant qu'elles fuſſent arrivées à leurs trous, il en prit encore une troiſiéme, dont il mangea la moitié, & m'apporta le reſte, & comme la nuit ſurvint alors je dormis auprés de lui environ ſix ou ſept heures ; mon Oiſeau ne s'endormit qu'aprés que je fus endormi ; il s'éveilla preſque auſſi-tôt que moi, & à peine

eut-il les yeux ouverts, qu'il se jetta sur une des bêtes qu'il avoit tuée, & en fit son déjeuner ; je mangeai aussi quelques-uns de mes fruits, & aussi-tôt aprés je le conduisis sur un petit Rocher, d'où je montai sur son dos comme auparavant, & il prit son vol du côté que je le conduisois ; nous avancions avec une rapidité surprenante, & nous avions déja fait beaucoup de chemin, lorsque deux Oiseaux de sa grosseur vinrent à nôtre rencontre, & se lançant contre nous, commencerent à nous combattre à grands coups de griffes & de bec ; il étoit impossible que ce ce pauvre Animal ne succombât, tant parce que sa charge le mettoit hors de défense, que parce qu'il

étoit attaqué par deux Oiſeaux auſſi forts que lui: J'avois déja reçû quelques coups qui m'avoient mis tout en ſang; ainſi voiant que nous étions tous deux également en danger, & qu'en l'empêchant de ſauver ſa vie je ne mettois pas la mienne en ſeureté, je ſautai de deſſus lui, & me jettai dans l'eau, où je demeurai quelque temps à regarder le combat. Mon Oiſeau ſe tenoit ſur la défenſive, ſe contentant de preſenter les griffes & le bec pour darder autant de coups qu'il pouvoit, mais enfin le broüillard qui s'épaiſſiſſoit inſenſiblement me déroba tout-à-fait la vûë de ce ſpectacle; je tombai alors dans une profonde triſteſſe, qui me fit faire pluſieurs reflexions ſur

le malheureux état où il me sembla que je n'étois réduit que par ma propre faute.

La Terre Australe se representoit à mon esprit avec tous ses avantages ; l'Isle que je venois de quitter me sembloit infiniment commode : il me paroissoit que j'y aurois pû passer le reste de mes jours sans crainte & sans danger ; que mon Oiseau m'y auroit tenu lieu de Gardes contre tout ce qui auroit osé m'attaquer. Je reconnoissois donc que j'étois moi-même la seule cause de ma misere.

Le comble de mon malheur étoit que je ne sçavois de quel côté tourner, parce que je ne voiois pas à trente pas de moi ; ces tristes pensées accabloient

mon eſprit lorſque j'entendis un grand bruit comme d'un Vaiſſeau qui voguoit à pluſieurs voiles, & je déliberois ſi je me mettrois à crier, lorſque je fus apperçûs par les Nautonniers qui tirerent ſur moi pluſieurs coups, dont je fus bleſſé en pluſieurs endroits, mais fort legerement.

Cependant le Vaiſſeau s'étant approché, ils reconnurent à ma voix, & à mes geſtes que j'étois un homme, ils m'aborderent, & me tirerent avec beaucoup de marques de compaſſion, ils viſiterent mes bleſſures, ils laverent mes plaies avec de l'huile & du vin, & y aiant verſé d'un Baume trés-precieux, ils les banderent fort proprement.

Comme ils me parurent être des Européens, je leur parlai Latin, & j'appris d'eux qu'ils étoient François, & que leur Vaisseau étoit parti depuis peu de l'Isle de Madagascar, à dessein de butiner.

Le Capitaine qui étoit un homme de qualité aiant sçû que j'étois Européen vint me trouver, me parla avec beaucoup d'honnêteté, me fit donner un de ses habits, me prit en sa compagnie, & voulut que je mangeasse à sa table. Le premier entretien que j'eus avec lui dura plus de trois heures. Je lui contai l'Histoire de ma naissance, de mon éducation, de mes naufrages, & de mon arrivée en la Terre Australe; il m'écoûtoit avec beaucoup d'attention, &

s'étonnoit comment j'avois pû ſurvivre à tant de maux que j'avois ſoufferts : Je vis bien qu'il rediſoit en François à la Compagnie ce que je lui diſois en Latin, & que tout le monde admiroit comment je pouvois avoir échapé à tant de dangers ; il eut enſuite la diſcretion de me laiſſer manger ſans m'interroger davantage ; mais comme j'avois perdu l'uſage des viandes de l'Europe, je n'y trouvois nul goût, & mon eſtomach ne pût que trés-difficilement les ſouffrir : je pris donc de mes fruits qui commençoient à vieillir, & de mes petites bouteilles, qui ſe deſſeichoient ; j'en offris une au Capitaine qui la goûta, & proteſta qu'il n'avoit jamais rien bû de ſi délicieux, il m'en de-

manda une seconde, qu'il fit boire au maître Pilote ; il en voulut une troisiéme, & puis une quatriéme, & ne cessa point que ma ceinture ne fut vuidée : Il n'y avoit personne qui n'admirât, & la couleur & la délicatesse des fruits, & qui n'eût de la peine à se persuader qu'ils fussent naturels.

Le repas étant achevé je fus obligé de recommencer mon Histoire, & de raconter le mieux qu'il me fut possible les singularitez de la Terre Australe, les mœurs & les coûtumes de ses Habitans, & le reste. Le Capitaine avoit effectivement quelque peine à me croire, mais je rapportois tant de circonstances des choses que j'avançois, qu'il ne pouvoit pas en dou-

douter. Il proteſta pluſieurs fois qu'il eût voulu, au peril de ſa vie, avoir vû les choſes que j'avois vûës; & ſur ce que je lui diſois de la ſituation & de la difficulté des abords de la Terre Auſtrale, il déclaroit qu'il voioit bien que ſes amis qui y étoient allé y periroient infailliblement.

Cependant aiant reſolû de retourner à Madagaſcar, il fit mettre à la voile, & aprés huit jours de navigation nous arrivâmes au Port de Tombolo, qui eſt en quelque façon Auſtral à l'Iſle de Madagaſcar, c'eſt-à-dire, Sud-oüEſt. Le Capitaine eût toûjours pour moi les mêmes honnêtetez, & ne me quita que parce que le Gouverneur de Tombolo me voulut avoir.

CHAPITRE XIV.

Du ſejour de Sadeur en l'Iſle de Madagaſcar.

TOMBOLO eſt un Port accompagné d'une petite Ville, mediocrement forte, dans laquelle il y a environ cinq ou ſix mille Habitans, dont la plûpart ſont François, quelques-uns Portugais, d'autres Anglois, & fort peu de Hollandois; il y reſte quelques Naturels du Païs, qu'on a bien de la peine à apprivoiſer : Elle eſt ſous le Tropique de Capricorne, au ſoixante & cinquiéme Meridien, ſelon Ptolomée.

La Terre de cette contrée eſt non-ſeulement ſterile, mais encore trés-mal ſaine, autant que j'en ai pû juger. On n'y vit que de vivres apportez d'ailleurs, & les Naturels du Païs qui ne ſont pas encore aſſujettis, n'y ont aucune demeure arrêtée. Il falut encore ici raconter mon Hiſtoire tout du long au Gouverneur, j'eus pluſieurs conferences avec lui; neanmoins comme je commençois à m'ennuier en attendant quelque Vaiſſeau qui retournât en Europe, je priai le Gouverneur de me donner quelques hommes avec leſquels je puſſe monter par un Fleuve qu'ils appellent *Sildem*, & entrer plus avant dans le Païs, afin d'y faire quelque découverte. Le Gou-

verneur m'asseura qu'il avoit eu autrefois la même curiosité ; mais qu'il en avoit été détourné, aiant sçû que les Habitans de ce Païs étoient tellement sauvages, qu'ils n'épargnoient personne ; il ajoûta qu'il y avoit environ trois mois qu'ils avoient attrapé deux de ses Soldats, & qu'il avoit appris par un Sauvage que les aiant liez par les pieds, & pendus à des arbres à cinq ou six pas de distance, ils les avoient jettez l'un contre l'autre, afin que s'entre-heurtant & s'entre-choquant, ils pussent expirer à force de meurtrissûres ; qu'il y avoit tout au tour d'eux un grand nombre d'enfans qui attendoient que le sang & la cervelle de ces miserables tombassent pour les

recueillir, & les manger; & qu'enfin ces Barbares leur aiant vû rendre les derniers soûpirs dans ce cruel supplice, avoient détaché leurs corps meurtris & tous noirs de coups, & les avoient mangez sans aucun autre apprêt.

Ces cruautez firent que je n'eus pas envie de connoître plus particulierement ni le Païs, ni les Habitans. Je commençois donc à m'ennuier extrémement lorsqu'il arriva au Port un Vaisseau François qui amenoit avec lui une espece de Chaloupe, dont il s'étoit saisi dans un trajet qu'elle faisoit pour passer en une Isle Australe. Il n'y avoit dessus qu'un venerable Vieillard, accompagné de six Rameurs qui lui servoient

auſſi de Valets. Cet homme approchoit fort de la taille des Auſtraliens, ſon front & ſon menton étoient plus quarrez que longs, ſes cheveux & tout ſon poil noir, & ſon corps de couleur brune. Auſſi-tôt que je le vis je fus touché de compaſſion pour lui, & pouſſé d'un extréme deſir de ſçavoir qui il étoit. Le Gouverneur ne fit point difficulté de m'accorder la liberté de le voir, ſouhaitant que je puſſe tirer, par ſon moien, la connoiſſance du Païs; mais il ne croioit pas que j'en puſſe venir à bout: j'abordai donc le Vieillard, & lui aiant témoigné par pluſieurs ſignes que j'étois réduit à la même captivité que lui, il fit paroître quelque marque de conſola-

tion. Aprés trois ou quatre entrevûës, je trouvai le moien de m'expliquer de cette ſorte. Nous convinſmes, par ſignes, de prendre certains mots pour expliquer nos penſées; & j'en formai en une nuit prés de deux cents, qu'il comprit facilement. Aiant ainſi formé, en deux mois, une eſpece de langage aſſez exact pour nous entendre; je lui contai toute mon hiſtoire, mes naufrages, mon arrivée en la Terre Auſtrale, le ſejour que j'y avois fait, & la maniere dont j'en étois ſorti. L'aiant engagé par toutes ces ouvertures à avoir confiance en moi, il ne fit plus de difficulté de me découvrir pluſieurs circonſtances fort conſiderables de ſon Païs. Il me dit qu'il

comprenoit tout le milieu de l'Iſle, que le climat en étoit trés-ſain, la Terre trés-fertile, & le Peuple fort poli : Qu'ils avoient deux puiſſants Boullevarts qui les ſeparoient à l'Orient & à l'Occident ; de deux Peuples barbares, c'eſt-à-dire, deux prodigieuſes Montagnes ; que celle de l'Orient s'appelloit *Harnor*, & celle de l'Occident *Canor* ; Et que du côté de la Mer la Nature les avoit munis de tant de bancs de ſable, qu'on n'y pouvoit aborder, ſans une experience de pluſieurs années : Il ajoûta que leur Païs avoit environ ſix mille lieuës de tour, que le Gouvernement y étoit Ariſtocratique ; qu'on y éliſoit de trois ans en trois ans ſix Gouverneurs : Le pre-

premier pour la Mer du Nord. Le ſecond pour la Mer Auſtrale. Le troiſiéme pour le Mont *Harnor.* Le quatriéme pour le Mont *Canor:* Et les deux autres pour le reſte du Païs; que ces Gouverneurs avoient puiſſance de vie & de mort ſur tous les Peuples de leur département, de quelque condition qu'ils fuſſent; Qu'au reſte, on y cultivoit la Terre, on ſemoit & on moiſſonnoit comme en Europe; Que les Animaux dont on ſe ſervoit pour labourer étoient de la groſſeur des Elephans; Qu'en general les Peuples de ce Païs aimoient mieux leur liberté que leur vie; qu'il étoit un des Gouverneurs dont il m'avoit parlé, que le

malheur de sa perte étoit arrivé par une tempête qui s'étoit élevée contre toute apparence, lors qu'il étoit allé reconnoître certains bancs de sable qui grossissoient extraordinairement, & que la tempête l'aiant écarté fort loin, il étoit tombé entre les mains des Pirates qui l'avoient livré au Gouverneur de Tombolo.

Nous passions les jours entiers dans la douceur de nos entretiens, lorsqu'il arriva du Mogol deux Vaisseaux qui devoient partir dans peu de jours pour Ligourne; j'avois de la peine à me priver de la conversation d'un homme si agreable & si raisonnable; neanmoins ne voulant pas perdre une si favora-

ble occaſion, je lui declarai que j'étois reſolu à me ſervir de la commodité qui ſe preſentoit pour retourner en mon Païs.

Cette nouvelle l'affligea ſenſiblement, neanmoins il me témoigna qu'il trouvoit mon deſſein trop raiſonnable pour s'y oppoſer, & quelques jours aprés l'étant allé voir pour prendre congé de lui, & pour m'en ſeparer, il me répondit froidement qu'il me quiteroit le premier, & qu'il me prioit de lui conſerver dans mon cœur l'amitié dont je lui avois donné tant de témoignages depuis que je le connoiſſois.

Auſſi-tôt aprés il ſe jetta à mes pieds pour me marquer

l'eſtime qu'il faiſoit de ma perſonne, & s'étant écrié cinq ou ſix fois en ſa langue, deux de ſes Valets accoururent qui lui tordirent le cou, & enſuite s'entrechoquerent l'un l'autre ſi fortement de leurs têtes, qu'ils ſe la briſerent, & tomberent morts ſur la place : les quatre autres bien qu'éloignez en firent autant dans le même moment, de ſorte qu'on les trouva morts tous enſemble, ce qui étonna extrêmement le Gouverneur, & tous ceux qui étoient avec lui.

Voilà tout ce que portent les memoires écrits de la propre main de Sadeur ; ſon Hiſtoire finit ici, & il y a apparence que s'étant embarqué bien-

tôt aprés la mort du Vieillard, dont nous venons de parler, il n'eût plus le loiſir d'écrire les avantures de ſon retour en Europe.

FIN.

Extrait du Privilege du Roy.

PAR Grace & Privilege du Roi, donné le 29. May 1692. Signé, Par le Roi en son Conseil, GAMART : Il est permis à CLAUDE BARBIN, Marchand Libraire à Paris, de faire imprimer un Livre intitulé, *Voiage de la Terre Australe par Sadeur*, durant le temps & espace de huit années, à commencer du jour & date que ledit Livre sera achevé d'imprimer pour la premiere fois ; Avec défenses à quelque Libraire, Imprimeur, ou autre Personne que ce soit, de le con-

trefaire, ni d'en debiter d'autre impreſſion, à peine de quinze cents livres d'amende, confiſcation des Exemplaires, Preſſes & Caracteres qui y auront ſervi, & de tous dépens, dommages & interêts, comme il eſt porté plus au long par leſdites Lettres de Privilege.

Regiſtré ſur le Livre des Libraires & Imprimeurs de Paris, le 1. *Juin* 1692.

Signé, P. AUBOUYN, Syndic.

Achevé d'imprimer le 14 Juin 1692.

De l'Imprimerie de LAURENT RONDET.